

Comme la fleur se fane...



Charles
Paquier

PRIX:

1^{fr.}
-50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monelle*.
Pierre ALCIETTE : 246. *Lutite et le Mariage*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
M. BENDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitté ou Amour ?* — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnu*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 242. *Le Flancé disparu*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mary HELIA : 238. *Quand la cloche sonna...*
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JÉGA : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur*
Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Restet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le cœur de tante Miché.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les siècles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésoiue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
Procopé LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Margla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
210. *En lutte.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Petitote. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filie moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté.
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

CHARLES PAQUIER

Comme
la fleur se fane...



COLLECTION STELLA

Editions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV^e)

Comme la fleur se fane...

PREMIÈRE PARTIE

— Allons, ne pleure pas, petiot, fit Jérôme Bourdier en prenant le petit Pierre par la main ; viens vers moi, tu n'as pas peur ?

— Il est timide, fit Tiennette, qui, dans la chambre encombrée, essayait de mettre un peu d'ordre. Voyons, Pierrot, dit-elle en s'adressant à l'enfant, il ne faut pas te cacher de M. Jérôme. Tu le connais bien, M. Jérôme ?

— Oui, murmura le pauvre.

— Eh bien !

Maître Jérôme fouilla gauchement dans la poche de son gilet. Ses doigts cherchèrent, parmi le bruissement métallique, à extirper quelque menue monnaie. Il réussit enfin à sortir un gros sou qu'il éleva à la hauteur de son visage.

— Viens, petiot, fit-il en essayant d'adoucir sa voix ; tu vois le beau sou pour Pierrot ? tiens, prends !

Le gamin regarda la pièce de bronze, puis la figure tannée de Jérôme. Il hésita pendant quelques minutes. Le gros sou le tentait bien, mais, derrière lui, la face ridée de Bourdier lui faisait peur.

Il fit quelques pas en arrière, ses yeux cherchèrent Tiennette qui, un torchon à la main, regardait le petit.

— Allons, prends ! fit-elle.

Maître Jérôme tenait toujours la pièce entre ses doigts. Un sourire vint changer l'expression de son visage ; cela lui fit une autre physionomie. L'enfant s'avança timidement, puis tendit sa petite main. La piécette descendit jusqu'à elle.

— Allons, allons, tu vois bien que je ne suis pas méchant, fit Bourdier.

— Dis merci, voyons, dis merci cria Tiennette.

Le petit bredouilla quelque chose, qui devait être un remerciement.

Le forgeron eut un gros rire, puis, d'un geste brusque il prit le petit Pierre. Celui-ci, surpris, poussa un léger cri de frayeur.

— Là ! fit-il en l'asseyant sur ses genoux, faut être bien sage, tu sais ! Il est gentil, le papa Bourdier ; que diable, il ne veut pas te manger !

Le pauvre regarda l'homme. Sa moustache lui faisait peur.

De loin elle lui semblait énorme ; de près elle lui parut monstrueuse.

Cependant, la première impression passée, il s'accoutumait à regarder ce visage bronzé, que les rides sillonnaient et que les poils hirsutes recouvraient presque entièrement.

En cet instant, leurs regards se croisèrent. Pierrot sourit.

— Vous voyez ! fit Jérôme en s'adressant à Tiennette, nous allons bientôt être deux vieux amis ; hein donc, petiot ?

— Oh ! bien sûr ; et puis, que voulez-vous, c'est craintif, ces mauviettes, fit Tiennette en regardant le groupe d'un air attendri. Croyez-m'en, monsieur Jérôme, le petiot est d'une bonne pâte, ça rechigne quelquefois comme tous à cet âge, mais c'est bon comme le pain du bon Dieu ! Ah ! misère, si c'est que j'avais le moyen, allez, je ne laisserais pas à d'autres le pauvre ; mais allez donc vous gager avec un enfant sur les bras !

— C'est vrai, approuva Jérôme en caressant la tête de l'enfant. Bah ! ma pauvre Tiennette, faut pas non plus vous retourner les sangs pour si peu. Vous savez bien que chez nous il sera quasiment comme chez ses parents. Je ne suis plus d'un âge où l'on peut espérer beaucoup d'enfants, eh bien, ce sera mon gars à moi, puisque je n'ai qu'une fille.

— Bien sûr, je ne suis pas en peine, mais vous comprenez, ça fait tout de même quelque chose. Je sais, il n'est pas à moi, n'empêche que je l'aime bien, ce mignon. Depuis que sa pauvre mère a défunté, c'est moi qui m'en suis occupée. On ne croirait jamais ce que ça vous tient au cœur, ce bout de monde !

— Sûrement, mais vous savez, à la maison vous êtes toujours la bienvenue et, ma foi, quand vous aurez envie d'embrasser le petit, vous n'aurez qu'à entrer ; on n'est pas des sauvages, pas donc, Tiennette ?

— Oh ! vous êtes un brave homme, vous ; aussi je suis bien contente que ce pauvre trouve chez vous une nouvelle famille. Mon Dieu, fit-elle en s'essuyant les yeux du coin de son ta-

blier, où serait-il allé sans vous? A l'Assistance, le pauvre! c'est-y permis!... Ah! monsieur Bourdier, sûr que le bon Dieu vous en tiendra compte, allez, et que Pierrot ne vous donnera que du contentement.

— Bah! fit le forgeron en regardant l'enfant, on en fera ce qu'on pourra, le mieux que l'on pourra, même. Par exemple! j'aurais donc le cœur plus dur que mon enclume, si, moi, Bourdier, j'abandonnais le petit gars de mon frère!

— Ça s'est déjà vu, fit Tiennette.

— Pas dans mon pays, répliqua sèchement Jérôme, non, pas dans mon pays. J'ai pu, du vivant de mon frère, avoir avec lui quelques petites choses qui faisaient qu'on ne s'accordait pas toujours bien; mais, tout de même, la mort efface tout. Aujourd'hui, je rachète les torts que j'ai pu avoir, cela me fait du bien.

— Certainement, reprit la brave fille, c'est une consolation; n'empêche que ce que vous faites-là, c'est gentil, et que ça me remet le cœur d'aplomb.

Jérôme posa doucement Pierrot à terre :

— Hein donc, que tu l'aimeras bien, le papa Bourdier?

— Oui, dit l'enfant à voix basse.

— Et puis, poursuivit le forgeron, tu auras une petite sœur bien mignonne pour t'amuser, tu sais, Madeleine!

— Oh! oui, Leine, elle est bien gentille, murmura le petit.

— Allons, tant mieux, je vois que tous les deux vous êtes déjà en pays de connaissance, comme ça, tout va bien. Tu verras, petiot, les

bonnes parties que vous allez faire ensemble ; et puis, tu sais, la maman Bourdier elle fait de bonnes confitures, tu m'en diras des nouvelles.

Pierre leva les yeux :

— J'aime bien les confitures.

Jérôme eut un gros rire :

— Tiens, tiens, ça t'apprivoise, les confitures. Ah ! petit gourmand, va !

Puis, lui tapotant la joue :

— Eh bien, puisque tu les aimes, en t'en donnera, mon petiot ; aux cerises, aux prunes, aux mûres, enfin il y a le choix, si tu as des préférences...

Le pauvre ne parut pas comprendre les derniers mots, mais il eut un sourire qui prouva, mieux que toute phrase, qu'il appréciait beaucoup l'offre des friandises énumérées.

Le forgeron se leva :

— Allons, Tiennette, je vais vous quitter ; je ne veux pas vous embarrasser plus longtemps car vous n'avez pas rien à faire pour mettre tout en ordre ici. J'emmène le petiot ; vous viendrez souper à la maison, car, pour la première fois, il ne faut pas trop le dépayser. Il faudra que vous soyez là pour le mettre au lit, c'est préférable, pour le premier jour.

— Vous êtes bien bon, et je vous remercie de tout mon cœur. Oui, vous avez raison ; ces mignons, c'est comme les plantes, il faut pas les brusquer ni les changer tout de go de terrain, c'est si fragile que ça se déperit sans qu'on sache pourquoi.

Elle prit l'enfant dans ses bras et fit claquer sur ses jolies deux lèvres sonores,

— Allons, va, mon petiot ; tout à l'heure j'irai vers toi.

Pierre tendit les bras, puis empoigna le cou de Tiennette :

— Je veux rester avec toi, je ne veux pas m'en aller

— Mais si, mon mignon, il est gentil ; tu sais bien, c'est le papa de Madeleine, va mon gros chou.

— Viens, fit Jérôme, je te donnerai une bonne «rôtie» de confitures, puis après tu t'amuseras avec Madeleine. Vous irez dans le verger où il y a de jolies cerises, tu verras comme vous jouerez bien tous les deux !

— Je veux que Tiennette vienne avec moi.

— J'irai, mon trésor, tout à l'heure, fit la brave femme ; tu vois, je vais ranger ici et j'y vais, hein donc, mon amour ?

— C'est vrai... tu vas venir?...

— Oui, mignon, allons, sois sage.

Elle lui essuya les yeux avec son tablier, puis l'embrassa de nouveau :

— Là, ne pleure plus, c'est vilain de pleurer, et puis tu me ferais du chagrin. Tu ne voudrais pas faire du chagrin à ta vieille Nette, hein donc ?

Elle mit la main de l'enfant dans celle du forgeron.

— A tout à l'heure, fit-elle.

— C'est cela, dit Jérôme qui, tenant sa fille, sortit de la pièce et gagna la route.

Restée seule, Tiennette prit une chaise sur laquelle elle se laissa choir. Tant que le for-

geron avait été là, et devant Pierrot, elle avait retenu ses larmes. Maintenant, sans contrainte, elle pouvait laisser échapper les sanglots qu'elle avait dû refouler à mesure qu'ils lui montaient à la gorge. Pauvre petiot, pensa-t-elle, sans parents à cet âge ! Je sais bien que ces Bourdier sont de braves gens ; ça cause un peu durement, mais au fond c'est bon comme le pain. Ah ! tout de même, si j'avais pu le garder, le pauvre, mais quoi ! Misère du sort, si j'avais eu seulement à moi quelques arpents de terre avec une masure branlante par là-dessus, sûr que jamais... enfin !

D'un geste rude, elle refoula sous sa coiffe une mèche grise qui vagabondait sur sa tempe, puis elle se leva.

Un instant, ses regards errèrent dans la pièce. Elle se dirigea vers le bahut, l'ouvrit et commença à trier le linge entassé sur les rayons.

Tout ce qui était au petit fut sorti, empilé sur une chaise. Dans un tiroir qu'elle ouvrit elle prit une liasse de papiers. Quelques photographies traînaient en dessous. C'était tout d'abord le portrait de Marguerite Bourdier, la mère du petit Pierre ; cela datait du temps de sa jeunesse. L'image, passée, ne laissait plus qu'une esquisse sur le papier ; mais le peu qu'il en restait suffisait à donner une idée de la physionomie de celle qui n'était plus. Les yeux gardaient une expression de douceur et d'intelligence, qui donnait au visage un aspect de bonté infinie.

Puis un autre carton représentait les deux époux au jour de leur mariage. Elle, blanche

dans sa toilette virginale, lui, raide et gauche en ses habits de cérémonie. D'autres portraits encore ; un bébé, le premier de leur union, pauvre ange monté aux cieux après quelques années d'existence.

Un papier jauni, lequel renfermait deux mèches de cheveux, une brune et une blonde. Intime communion de ces deux êtres : la mère et l'enfant.

Tiennette déposa sur chacune de ces reliques un baiser plein de dévotion : « Pauvres chères âmes, murmura-t-elle, veillez sur le petiot ! »

Maintenant le tiroir était vide c'était tout ce qu'il y avait du passé. Elle enveloppa le tout dans un linge qu'elle cousit. Plus tard le pauvre sera bien heureux de retrouver ça, pensait-elle.

Un escalier en raidillon conduisait au grenier, elle le gravit, puis, quelques minutes après, en redescendait avec une énorme malle noire, aux clous jadis dorés ; le tout disparaissant sous une épaisse couche de poussière. Elle la traîna dehors où, vigoureusement, elle l'épousseta, l'ouvrit, la secoua et, la jugeant suffisamment nettoyée, la rentra dans la pièce. Avec précaution elle empila le linge du petit Pierre. Le pauvre trousseau se perdit dans l'immensité de la caisse ; elle y ajouta les quelques jouets du gamin : une vieille brouette dont les deux côtés manquaient, un polichinelle que le père lui avait rapporté de la foire de Chalon, puis un fusil dont les chiens branlants tintinnabulaient contre le bois jaune de l'arme. D'un dernier regard circulaire, elle s'assura que rien n'était oublié.

La malle fermée, Tiennette sortit sur le seuil de la porte.

Dehors, le soleil de juin inondait la campagne. Un parfum de fleurs courait dans l'air. Tiennette respira.

— Par un temps pareil, il ne devrait pas y avoir de malheur sur la terre, murmura-t-elle.

Elle fit le tour de la maison. Dans le verger, une ruche laissait entendre un bourdonnement sourd. Autour d'elle, tout un monde d'abeilles allait et venait. La bonne Tiennette eut un instant d'attendrissement :

— Mes pauvres abeilles, mes pauvres chères, moi qui prenais tant soin de vous, qu'allez-vous devenir à présent !

Quelques-unes des bestioles vinrent tourner autour de sa figure, la frôlant presque. Elle leur adressa un sourire si triste qu'il fit perler une larme en ses yeux :

« Je suis bête, pensa-t-elle, mais c'est malgré moi, on finit par s'attacher à ces choses-là comme aux autres. »

Brusquement, elle fit demi-tour et rentra dans la maison. L'horloge marquait 17 heures. Elle empoigna la malle, qui grinça de ses deux poignées :

— Pauvre chétive, tu n'es pas lourde, fit-elle quel malheur !

Sa charge enlevée, elle descendit les deux marches qui conduisaient au dehors, et se dirigea vers la brouette qui, devant le cellier, tendait ses deux bras vermoulus. Elle y déposa la malle.

— Holà ! la Tiennette, fit soudain une voix mâle, c'est-y que vous partirez ?

Tiennette releva la tête :

— Ah ! c'est toi, Baptiste, bonjour. Non, ce n'est pas encore pour moi, ce sont les affaires du petit que j'emmène chez les Bourdier.

Baptiste s'avança :

— Ah ! c'est Bourdier qui s'en occupe ?

— Oui.

— De vrai, c'est à lui que ça revient. Et vous, alors !

Tiennette eut un geste évasif :

— Oh ! moi, tu sais, je ne suis pas embarrassée de ma personne, tant qu'il y aura de la terre à remuer et des maîtres à servir, je ne suis pas en peine ; mais ce qui me chagrine, vois-tu, c'est le petiot, je l'aime tant ce pauvre que j'en ai le cœur tout chaviré rien que d'y penser...

— Voyons, Tiennette, fit le jeune homme en s'approchant, faut pas pleurer pour ça, il ne sera pas malheureux là-bas. Les Bourdier sont de braves gens qui auront soin de lui comme de leur fils, et puis vous pourrez le voir tant que vous voudrez. Allons, il faut être raisonnable, et ne pas vous mettre dans des états pareils.

— Bien sûr, je ne devrais pas, mais c'est plus fort que moi. Tiens, c'est fini, fit-elle en passant sa manche sur ses yeux. Alors, quoi de nouveau, Baptiste ?

— Oh ! pas grand'chose, la Jenny se marie dimanche avec Jean Drillien ; Justin Bouchut a reçu sa nomination de facteur pour Meursault, et...

— Toi, tu courtises toujours la Mariotto ?

- D'ailleurs, on s'est promis.
- Je sais ; allons, bonne chance, Baptiste ; je m'en vais descendre de ce pas vers le petiot.
- Au revoir Tiennette.
- Au revoir.

Lorsque Jérôme arriva à la maison, suivi de Pierrot, il trouva sa femme Marie, occupée à éplucher les légumes pour la soupe du soir

A son entrée elle leva la tête :

— Ah ! voilà le petit !

Le gamin s'avança près d'elle :

— Bonjour, murmura-t-il.

— On dit « bonjour, maman », fit Marie en prenant l'enfant sur ses genoux.

Le petit la regarda d'un air étonné.

— Je suis ta maman, maintenant ; il ne faut pas avoir peur de moi, allons, regarde-moi bien, ai-je l'air d'être méchante ? Tu verras, mon poulet, comme tu seras bien ici ; tu auras un joli petit lit en bois jaune, près de celui de Madeleine, tu sais, Madeleine ?

— Oui, elle est gentille, Madeleine.

— Et puis, vous irez à l'école tous deux, vous jouerez ensemble, elle te prêtera sa poupée.

— Je ne veux pas jouer à la poupée, fit Pierre en se redressant, je veux mon fusil !

— Eh bien ! tu prendras ton fusil, je le demanderai à Tiennette lorsqu'elle viendra.

— Je le veux tout de suite ; je veux que Tiennette vienne.

— Oui, mon petit, elle va venir ; veux-tu manger ?

Madeleine entraît :

— Bonjour, Pierrot, fit-elle.

— Bonjour, Leine, répondit le gamin en sautant à terre; puis, se jetant dans ses bras, il l'embrassa.

A présent, il se sentait moins seul. Il connaissait Madeleine, pour avoir souvent joué, à l'école ou dans les champs, avec elle. La fillette lui rendit sa caresse.

-- On va s'amuser?

— Oh ! oui, fit le gamin.

— Attendez, attendez ! cria la mère; diable, vous êtes donc si pressés ! et vos « quatre heures » ?

Madeleine regarda Pierre :

— Tu as faim ?

— Oui.

— Alors, mangeons.

La ménagère avait coupé, à même la miche, deux énormes tartines qu'elle couvrait d'une épaisse couche de confitures.

— Tenez, mangez ça !

Les deux enfants prirent le pain qu'on leur tendait et franchirent la porte.

— On joue à quoi ? questionna Madeleine, dès qu'ils furent dehors.

— Je ne sais pas.

— Viens dans le verger ; tu verras, il y a des belles cerises.

Pierre suivit Madeleine au verger.

-- Dis donc, Pierrot, demanda la fillette, c'est vrai que tu vas toujours rester chez nous ?

— Je ne sais pas.

— Moi, je le sais ; papa a dit ça hier soir.

— Ah !

— Pourquoi que tu viens chez nous ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?

— Non.

— Alors, ça ne fait rien ; on s'amusera bien, tous les deux, hein, Pierrot ! Puis tu seras mon frère, on ira à l'école ensemble.

— Oui.

— Et puis, le dimanche, tu viendras à la messe avec moi. J'ai une belle robe rose ; tu verras comme je suis jolie avec ; faudra pas me la salir.

— Oh ! non.

— Ça sera bien drôle d'être toujours ensemble ; dis, pourquoi que tu ne venais pas chez nous, avant ?

— Mon papa disait que j'étais trop petit.

— Quel âge que tu as ?

— Sept ans.

— Moi, j'en ai six. On est déjà grands !

— Oh ! oui.

Les deux enfants, qui venaient de finir leur tartine, regardèrent un cerisier tout proche. Madeleine prit Pierre par la main :

— Viens, il y a une échelle ; tu sais monter sur une échelle ?

L'enfant se redressa de toute sa hauteur ; cette demande sembla le vexer :

— Bien sûr ! fit-il.

— Eh bien ! monte, tu m'en cueilleras.

Pierre escalada l'échelle, puis, arrivé au faîte, s'assit dans la fourche des premières branches. Bientôt, les cerises tombèrent sur le

pré, ce qui faisait de jolies petites taches rouges parmi le vert de l'herbe.

— Alors, Tiennette, c'est décidé, vous quittez le pays?

— Oui, monsieur Bourdier ; à présent que la maison est vendue, ma présence n'est plus nécessaire.

— Je sais ; mais, enfin, vous auriez pu rester par ici, au lieu d'aller vous gager jusqu'à Givry !

— On prend ce que l'on trouve, fit Tiennette. Bien sûr que j'aurais préféré ne pas m'éloigner tant que ça, rapport au petit dont je vais être bien privée ; mais, vous savez, je ne suis plus d'un âge où l'on fait fine bouche sur les places qu'on vous offre.

— C'est vrai, et puis les temps sont durs.

— Hélas ! Enfin, Givry, ce n'est pas au bout du monde ; dame ! j'ai encore les jambes solides, et cinq méchantes petites lieues ne sont pas pour me faire peur... Quand j'aurai envie de venir voir le petiot, ce n'est pas cette mauvaise poignée de kilomètres qui m'en empêchera, de sûr !

— Vous connaissez les nouveaux propriétaires de la maison de mon frère?

— Non ; c'est-à-dire à peine, quoi !

— On dit que ce sont des gens de la ville.

— Oui, je les ai vus encore tout dernièrement. Un vieux monsieur et une jeune demoiselle ; ils sont venus pour visiter.

— Ah !

— Ils parlent déjà de tout changer la maison, que c'en est une vraie désolation. Ils vont

enlever la ruche, abattre le cellier, changer les tuiles du toit, est-ce que je sais toutes les manigances qu'ils ont encore dans la tête; comme si ça les gênait, la ruche et le cellier, je vous demande un peu !

— En effet ; mais que voulez-vous, Tiennette ! à présent ils en sont les maîtres, et alors...

— Alors, c'est bien pour ça que je préfère partir loin . sûr que je leur dirais des vilaines choses, à ces brise-tout de citadins !

— Pauvre Tiennette !

— Pauvre, ma foi oui ! et que c'en est un vrai malheur, allez , sans quoi, c'est pas ces gens-là qui l'auraient, la maison ; ah ! bonne Sainte Vierge, on n'y aurait pas touché, à ma ruche, pour sûr qu'on n'y aurait pas touché !

— Vous partez quel jour ?

— Jeudi, vous voyez que je n'ai plus guère de temps à passer au pays.

— En effet. Dites donc, à propos, il ne faudra pas partir sans passer trinquer avec nous ; par exemple, mercredi, vous pourriez bien venir manger à la maison ?

— Si j'avais pas peur de vous donner du trac, j'en aurais grand plaisir ; mais ça fait des ennuis, et dans cette saison...

— Allons, taisez-vous. Ah ! ça, par exemple, ce ne serait pas à faire.

— Eh bien ! c'est entendu, Jérôme; mais, là, sans façon.

— Parbleu ! est-ce qu'on se gêne avec vous, Tiennette ?

— Non.

— Alors, c'est convenu comme ça... : mercredi. Ah ! à propos, comment s'appellent donc les nouveaux venus ? Je ne me rappelle jamais leur nom.

— Leur nom?... Oui, c'est... Sapristi, je le savais;... attendez... : Savorel, je crois !

— Oui, vous y êtes, c'est ce nom-là. Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ma foi, au juste, je ne sais pas trop... J'ai entendu dire l'autre soir, chez les Lauthier, que l'homme écrivait dans les journaux, qu'il faisait des romans; enfin un métier de pas grand-chose, quoi !

— Peut-être un écrivain ?

— Oui, c'est ça ; ils ont dit un nom dans ce genre-là. Je ne sais pas trop ce que cela veut bien dire, mais je me doute bien que ce ne doit pas être un métier bien honnête.

— Mon Dieu, il paraît qu'il y en a qui gagnent leur vie là-dedans, mais ils sont rares, je crois.

— Ça m'étonnerait que ce soit un bon métier, ces gens-là ont les mains trop blanches.

Bourdier se mit à rire.

— Tout le monde ne peut pas être forgeron ! dit-il.

— Bien sûr ! Enfin c'est leur affaire, pas vrai ! Seulement, ce que je leur reproche, c'est de tout saccager. Ah ! ça les gênait donc bien, cette ruche, ça les gênait donc bien !

Furieuse, Tiennette s'éloigna, faisant de grands gestes.

— A mercredi ! lui cria le forgeron.

— A mercredi ! fit-elle en se retournant ; puis elle s'enfonça dans l'allée d'aubépines qui s'ouvrait devant elle, où bientôt sa coiffe blanche ne fut plus qu'un petit coin clair qui dansait dans le sombre de la verdure.

C'est par une matinée ensoleillée des premiers jours de juillet que les Savorel prirent possession de leur nouvelle habitation.

Durant six mois, maître Maurol, le maçon du Bourgneuf-Val-d'Or, avait travaillé aux changements indiqués par le propriétaire.

La ruche, si chère à Tiennette, n'était plus. Quant au cellier, il avait fait place à une remise qui servait à abriter l'auto de M. Savorel et le tilbury que sa fille affectionnait particulièrement pour les courtes promenades.

La maison elle-même, recouverte à présent de tuiles rouges, ses façades repeintes à la chaux, avait pris un air de coquetterie dûment complété par le fond de verdure du verger.

Les vieilles palissades de clôture avaient été arrachées. A présent, la propriété était ceinte de piquets d'acacia reliés entre eux par des ronces galvanisées. Les haies, retaillées, contribuaient, elles aussi, à changer complètement l'aspect primitif de la propriété.

Savorel, qui venait de mettre pied à terre, aidait la jeune fille à descendre de voiture.

— Eh bien ! Marthe, comment trouves-tu la maison, maintenant ?

La jeune fille regarda pendant un instant :

— Très bien, fit-elle ; il y a du changement !

Jadis, c'était minable ; aujourd'hui, c'est presque coquet !

Son père la regardait, cherchant à lire sur son visage l'impression ressentie.

— Alors, franchement, cela te plaît ainsi ?

Marthe fixa son père :

— Je me plais toujours où tu es ; d'ailleurs, ici, c'est superbe !

Et son regard embrassa l'horizon :

— Vois donc ce gracieux coteau, tout là-bas, où j'aperçois une statue...

— C'est la Vierge de Mercurey.

— ... Et, de ce côté, cette vieille église qui émerge sur ce monticule semble avoir bien du charme.

— C'est l'église de Touches.

— Vraiment, s'exclama la jeune fille en souriant, tu me parais déjà fort documenté sur la topographie de notre nouveau pays !

— Oh ! je n'en connais que les grandes lignes, tout au plus. A chacun de mes voyages ici, je me suis renseigné. Il paraît qu'il y a de fort belles choses à visiter dans la région ; entre autres les ruines du château de Montaigu, qui sont toutes proches.

— Nous verrons tout cela, dit Marthe. Pour l'instant, il me tarde aussi de faire connaissance avec l'intérieur de l'habitation.

— Elle n'est pas mal, assura son père.

Ils entrèrent alors dans la première pièce. Là, tout était changé. Le plafond blanchi, les murs retapissés, les peintures faites à neuf donnaient à l'intérieur, gris jadis, un aspect clair et riant.

Les autres pièces avaient, elles aussi, subi

les mêmes transformations. Marthe s'extasia :

— Mais c'est pariait, en vérité ; oh ! mes compliments : c'est tout simplement méconnaissable !

— N'est-ce pas ?

Avec une pointe de fierté, M. Savorel continuait :

— Montons. Tiens, voici ta chambre, fit-il en ouvrant une porte ; elle a vue sur la côte ; regarde.

— C'est admirable ! fit Marthe en s'approchant ; quel merveilleux panorama ! Vraiment, je crois que je me plairai énormément ici.

— Et puis, à côté, voici ma chambre ; tu vois, j'ai fait mettre mon bureau près de la fenêtre ; je serai bien placé pour écrire. Et puis ce calme, cette vue reposante, quels précieux facteurs pour le cerveau qui veut produire ! Ah ! ma chère Marthe, voilà donc réalisée une des plus grandes ambitions de ma vie.

— C'est vrai ; mais, en ton bonheur, ne sois pas égoïste ; dis : « une des plus grandes ambitions de « notre » vie ».

— Oui, je l'ai toujours cru ; mais, au fond, je me demande parfois si tu ne finiras pas par trouver monotone cette vie de reclus que nous allons être forcés de mener ici.

— Voyons, père, les gens du pays ne sont tout de même pas des sauvages ! J'espère bien que, parmi eux, nous trouverons des relations agréables ; d'ailleurs, les Bourguignons sont de gais lurons.

— Evidemment...

— Et puis, reprit Marthe, les livres comble-

ront le vide des relations, et, cela, toujours avantageusement.

Ils redescendirent.

Quelques instants plus tard, la jeune fille, vêtue légèrement, vint s'asseoir sur le banc de pierre placé devant la maison.

Un immense platane, situé sur la droite du bâtiment, l'ombrageait complètement.

Marthe laissa courir son regard sur le panorama se déroulant devant elle. Cette vue lui fit du bien ; elle respira longuement l'air embaumé que juillet répandait par la campagne ensoleillée.

Au loin, dans les vignes, les paysans travaillaient. Sur la route, à quelques pas de là, un homme passa, conduisant une voiture ; il vit Marthe ; avec déférence, il salua.

A présent, la jeune fille semblait rêver. Le regard, perdu dans le lointain, avait une expression de douceur infinie. Ses cheveux bruns ondulés, dont quelques mèches flottaient sous la brise, encadraient son visage aux traits finement ciselés.

Tout, sur sa physionomie, respirait l'intelligence et la bonté.

M. Savorel apparut dans l'encadrement de la porte.

— Tu es déjà en contemplation ? fit-il.

Marthe se retourna brusquement.

— Oui, j'aime voir la nature en cette saison où tout respire la vie, où tout est mouvement, beauté, lumière. Vois donc, là-bas, cet attelage rustique de gros bœufs roux, comme c'est charmant. Puis ces vigneronnes avec leurs coiffes blanches, quel joli tableau !

— C'est vrai, fit son père en venant s'asseoir près d'elle, quelles agréables sensations ressenties devant ce joli décor n'ayant rien d'apprêté, où tout est sincère.

— Je me plairai énormément ici, affirma la jeune fille avec conviction.

— Marthe, tu ne saurais t'imaginer ce que cette phrase me cause de plaisir ; j'avais tant peur...

— Tais- toi, fit-elle en lui mettant la main sur la bouche, tu vas dire une méchanceté !

Jacques Savorel était un homme d'une cinquantaine d'années.

Grand, mince, avec des cheveux grisonnants rejetés en arrière ; les yeux vifs, expressifs, dénotaient une grande intelligence ; la bouche, qu'ombrageait une légère moustache coupée aux commissures des lèvres, se dessinait fine et régulière. Le menton carré, d'une ligne ferme, indiquait un tempérament volontaire.

D'où venait-il ? Quelques-uns disaient de Paris, d'autres prétendaient que non ; sur ce chapitre, personne n'était d'accord.

En réalité, il arrivait de Nancy.

Littérateur de profession, marié très jeune à une orpheline, il avait eu des débuts fort pénibles.

Deux enfants étaient nés de son mariage : deux fils. A trois ans d'intervalle, il les avait perdus ; puis des revers de fortune étaient survenus.

Pour vivre, il avait dû se résigner à accepter l'emploi de caissier qu'un ami dévoué lui avait offert dans sa maison. Cette situation lui assu-

rait l'existence, mais brisait une carrière qu'il entrevoyait cependant plus glorieuse !

Malgré tout, il n'abandonna pas les lettres. Toutes ses heures de liberté furent consacrées à la littérature. Sur son repos, sur son sommeil, il préleva un tribut destiné à l'art.

Solange, sa femme, douée d'une intelligence supérieure, fut pour lui une précieuse collaboratrice. Elle l'encouragea en ses instants de défaillance.

Confiante en son talent, elle supporta les mesquines privations de leur médiocre condition, lui faisant entrevoir un avenir meilleur.

La délicate santé de Solange aurait demandé des soins constants ; elle n'y prit garde.

Jacques venait de terminer son premier roman : il fallait le faire éditer ; mais nul ne se souciait de risquer sur un nom inconnu les quelques milliers de francs nécessaires à l'édition.

Ce fut Solange qui vint à son secours. Ajoutant aux privations existantes un surcroît de restrictions, elle parvint, au bout d'une année, à mettre de côté une somme suffisante pour faire imprimer l'œuvre de son mari. Tant de dévouement devait être récompensé. Le livre se vendit. Certes, le rapport en fut modeste, mais le talent avait été apprécié.

D'autres romans parurent sous le pseudonyme de Jean de Maurel ; ils reçurent du public un accueil favorable. Jacques était lancé.

Il quitta son emploi de caissier pour se donner tout entier à son art. L'aisance remplaça la médiocrité.

Solange, dont la santé s'était encore altérée.

fut mère une troisième fois. Hélas ! le peu de vie qui restait en ce corps si frêle fut pris entièrement par l'enfant. Quelques mois après la naissance de Marthe, la pauvre mère succombait !

Jacques, fou de douleur, crut perdre la raison ; c'était tout son bonheur qui sombrait avec la disparition de sa femme adorée...

Cependant, Marthe venait admirablement. Par un revirement naturel, l'affection de Jacques pour Solange passa tout entière sur la fillette. Pour elle, il voulut un avenir des plus brillants.

Avec acharnement, il se remit au travail, et, dans la même année, il publia, sous l'influence du souvenir, deux romans, purs chefs-d'œuvre qui eurent un succès considérable.

Marthe grandissait. Issue de deux intelligences, elle possédait une faculté étonnante pour l'étude. A l'âge où ses compagnes annonçaient encore sur des livres incompréhensibles pour elles, la fillette obtenait son premier diplôme.

Son père, agréablement flatté dans son amour-propre, voulut que sa fille possédât une instruction solide et parfaite.

Il fut pour elle le professeur en même temps que l'éducateur. Insensiblement, élevant l'art à la hauteur d'un sacerdoce, il développa dans l'âme de Marthe le sentiment de la beauté et de la noblesse du verbe.

D'une nature ardente comme son père, elle vibra aux mêmes émotions, s'élevant aux mêmes sommets que lui.

Marthe devenue jeune fille, Jacques Savorel, riche désormais, n'aspira plus qu'à une vie paisible et retirée. La ville qui lui avait pris sa compagne lui devint odieuse.

Il décida donc, d'accord avec sa fille, de se retirer dans un coin tranquille pour y vivre loin du monde.

Les hasards d'un voyage l'amènèrent au Bourgneuf-Val-d'Or, petit pays vignoble des plus pittoresques et qui porte bien son nom. En effet, c'est dans un véritable val d'or qu'est placé ce charmant village. Touchant Mercurey, au point qu'entre les deux pays il n'y a pour ainsi dire point d'espace vide, c'est la côte fameuse des crus réputés. Mercurey ! Clos l'Evêque ! pour ne citer que ces deux noms-là, sont célèbres par leurs vins. Outre cette renommée justifiée, le Bourgneuf est véritablement séduisant. Les buts de promenades ne manquent point tout alentour, tous présentent un intérêt particulier. Le passé historique lui-même y est représenté par les fameuses ruines du château de Montaigu.

M. Savorel, admirateur passionné de la nature, devait apprécier à juste titre l'enchantement du lieu.

Dès l'abord, le pays lui avait plu. Voyant cela, il prolongea quelque peu son séjour au Bourgneuf, afin de faire plus ample connaissance avec l'endroit. Quelques promenades dans les environs le décidèrent complètement à venir terminer ici les derniers moments d'une vie surmenée à laquelle il voulait à tout prix échapper.

Par un hasard providentiel, la maison des Bourdier était en vente. Il la visita. Elle semblait répondre parfaitement à ses désirs.

L'affaire fut vite traitée, et, à son départ du pays, M. Savorel était le légitime propriétaire de l'ancienne demeure des Bourdier.

En passant devant l'auberge du village, M. Pérard, l'instituteur, fut soudain hélé par quelques-uns des buveurs. Il se retourna.

— Eh bien ! monsieur Pérard, par cette chaleur, un verre de bière ne vous dirait-il rien ?

— Mon Dieu, fit l'instituteur en s'approchant, ce n'est pas de refus. C'est ma foi vrai, il fait un soleil qui vous éblouit.

Il enleva son chapeau ; puis, s'épongeant le front :

— Sapristi, quel temps ! Si ça continue, la grappe va fondre.

— La vigne ne donnera guère cette année, fit Champion, le vigneron du « Clos-l'Évêque ».

— Le vin sera meilleur, fit Bourdier qui versait la bière.

Champion le regarda :

— Un forgeron, ça connaît-y la vigne ?

— Autant qu'un vigneron du « Clos-l'Évêque » ! répondit Bourdier en emplissant le verre de M. Pérard.

— Ne nous plaignons pas, fit ce dernier, en trinquant avec les vignerons. Si la grêle ne vient pas, estimons-nous bien heureux. Mieux vaut encore une grappe chétive tenant après le cep, qu'une grappe gonflée d'eau et tombant en pourriture.

— J'ai mis ma vigne des « rigueux » (1) entiers qui sèchent, c'est tout de même pas drôle ! fit Champion.

— Les « cerilles » (2) ont ben donné cette année ! s'exclama le père Auziot, un vieux tout parcheminé, et cependant on croyait tous ben que les gelées d'avril avaient « grésillé » les fleurs. Faut jamais « chougner » (3) avant d'être battu, « a peu » tout ce qu'on dit sur le temps n'avance pas à grand'chose.

— Père Auziot, vous êtes un philosophe, fit M. Pérard en souriant. Ce n'est pas étonnant que vous soyez si vieux, il n'y a que ceux-ci qui font des « aïeux ».

— Je suis philosophe ! Je n'en « sa ran » ; mais ce que je peux ben vous dire, à vous tous qu'êtes des jeunes à côté de moi, c'est que le père Auziot ne s'est jamais « turlupiné » pour une méchante année. Une bonne pare à une mauvaise, « a peu » deux bonnes et une mauvaise ça en fait trois pas trop « chetites » (4). Y a toujours moyen de s'en tirer.

— A propos, fit soudain Bourdier en changeant d'un seul coup la conversation, savez-vous ce qu'on m'a dit ce matin ? que M. Savorel, le nouveau venu, allait acheter le pré de la Catherine !

L'instituteur regarda Jérôme.

— Le pré de la Catherine ? mais pour quoi faire, grand Dieu !

(1) Rangée de ceps.

(2) Cerises.

(3) Pleurer.

(4) Mauvaises.

— Je ne sais pas c'est Mathieu qui m'a dit ça.

— Mathieu n'est qu'un bavard, répliqua M. Pérard Je connais M. Savorel, j'ai causé avec lui encore hier soir, s'il avait eu l'intention d'acheter ce pré, il m'en aurait sûrement parlé, surtout que ce n'est pas une chose à cacher.

— Pourtant si Mathieu...

— Mathieu est un ivrogne : tout ivrogne est inconscient, or l'inconscience engendre fatalement le mensonge.

— M. Pérard a raison, affirma Champion ; jamais je n'ai entendu parler de ça.

— D'ailleurs, continua l'instituteur, que voulez-vous qu'il fasse de ce terrain ? c'est une friche, et M. Savorel a d'autres chiens à fouetter qu'à s'occuper de faire défricher des terres.

— En somme, interrogea Bourdier, qu'est-ce qu'il est de son état, ce M. Savorel ? On n'a jamais bien su me l'expliquer.

— C'est cependant simple, fit M Pérard : c'est un littérateur.

— Un..., ben oui, je sais ça, fit le forgeron que ce mot n'éclairait guère, tout le monde me l'a dit, mais personne n'a jamais pu me dire exactement ce que ça faisait au juste, un litt...

— Littérateur.

— Oui, littérateur, c'est ça. Je sais que c'est des gens qui écrivent, mais quoi ?

Les vigneronns attablés regardaient M. Pérard, attendant une réponse qui devait les éclairer, eux aussi.

— Eh bien ! je vais vous le dire. Tous les

livres, tous les romans, tous les feuilletons que vous lisez ou que vous pouvez lire sont faits par des littérateurs, ou des hommes de lettres, si vous aimez mieux ; c'est clair ?

— Alors, ce Savorel, il ferait des romans ?

— Il en a fait beaucoup, oui ; il en fait même encore. Si vous lisiez un peu, vous connaîtriez sans doute ses œuvres, car elles sont fort répandues ; seulement il ne les signe pas Savorel.

— Pourquoi ? demanda Champion.

L'instituteur, qui jugeait inutile d'expliquer à son auditoire le pourquoi des pseudonymes, répondit simplement :

— C'est une idée à lui.

— Ces gens-là, fit le père Auziot, ça a des manies : c'est toujours un peu détraqué, rapport à la tête qui travaille tout le temps.

Cette répartie fit rire M. Pérard :

— Vous avez le jugement prompt, père Auziot !

— Il a dû gagner pas mal d'argent avec ce métier-là, fit Champion ; il a l'air ben à son aise.

— En effet.

— Ça m'a l'air d'un brave homme, fit Bathias qui, pour la première fois, prenait la parole. L'aut' jour il est passé près de moi, j'étais dans ma vigne, il s'est amusé à me regarder travailler ; pis on a fait ensemble un petiot bout de causette. Eh ben ! il a l'air de s'y connaître dans la vigne ! Il m'a dit des choses qu'étaient ma foi vraies. « A peu » il n'est pas fier pour deux sous, il m'a « baillé » une pipe de tabac, mais du qu'était pas « chetit ».

— Non, il n'est pas fier, reprit M. Pérard ; c'est un homme modeste, et qui aime bien les gens d'ici ; seulement il peut se faire qu'il passe à côté de vous sans même vous voir ; c'est souvent que ça lui arrive, parce qu'il réfléchit à quelque chose, mais ne croyez pas que c'est pour ne point vous parler.

— Bien sûr, et puis on dit qu'il a eu un grand chagrin ; paraît qu'il a perdu sa femme, reprit Bathias.

— Oui, et deux enfants, fit l'instituteur.

— Ce n'est pas pour lui remettre le cerveau d'aplomb ! lança le père Auziot qui, décidément, tenait à son idée.

— Bien sûr ! opina Bourdier en vidant son verre d'un seul trait.

L'instituteur s'était levé.

— Encore un coup ? demanda Champion, la bouteille en main.

— Non, merci.

Il fit mine de chercher dans sa poche.

— Ah ! ça non ! protesta Champion ; vous ne voudriez pas nous faire cet affront ! On vous a invité, c'est pas pour payer, tout de même !

Du coup, les vigneronns poussèrent des clameurs :

— Ah ! par exemple ! monsieur le maître, vous voulez rire !

— Allons, fit M. Pérard en tendant la main aux buveurs, merci, et à charge de revanche !

— Pierrot !... Pierrot !... viens voir, ... un lézard !

Pierrot, qui, au fond du verger, charriait des

cailloux dans sa brouette, posa son véhicule.

— Où ça ? cria-t-il.

— Là !... Viens vite.

En courant, le garçonnet se dirigea vers Madeleine.

En effet, sur le « murger » du clos, un gros lézard gris se chauffait, étendu paresseusement au soleil. Pierre s'avança.

— Bouge pas, murmura la fillette en retenant son souffle, on va le prendre. T'en as peur, des lézards ?

— Moi ? oh ! non

— Prends-le, Pierrot ; moi, j'ose pas, ... il me regarde.

— T'es bête, Leine, c'est pas méchant.

— Si, ça mord.

— Mais non... Tiens, tu vas voir.

En se baissant, Pierre s'approcha. Le lézard changea de place.

— Tu vois qu'il nous regarde ! fit Madeleine en se reculant craintivement.

— Attends, je vas passer derrière lui, reste devant ; pendant qu'il te regardera, je le prendrai.

Madeleine se mit face au lézard, et, comme Pierre commençait sa manœuvre, elle tira la langue au reptile afin d'occuper son attention.

Le lézard, sans doute peu enclin à ce genre de spectacle, ou ne tenant pas à faire l'essai de la stratégie dont il était l'objet, se glissa prudemment sous une pierre.

— Il s'est sauvé ! cria la fillette.

Pierre, décontenancé, regardait la crête du « murger ».

— Je le vois,... je le vois... Attends.

Il cassa une baguette à la haie voisine, et, doucement, l'introduisit sous la pierre.

Le lézard, peu satisfait du procédé, bondit hors de sa cachette et courut sur la muraille. Les deux enfants se ruèrent à sa poursuite.

La bestiole s'était réfugiée tout en haut du mur, sous les pierres branlantes. Le petit, s'aidant des aspérités, grimpa jusqu'au faîte.

Haletant de l'effort que lui demandait sa position instable, il demanda :

— Sous laquelle?

— Vers ta main,... plus loin ! lui cria Leine.

La pierre brusquement soulevée, le lézard passa sur la main de l'enfant qui poussa un cri de frayeur, puis, perdant l'équilibre, glissa le long du mur.

Le pauvre, les deux genoux en sang, se mit à sangloter.

— Pleure pas, fit Madeleine ; donne-moi ton mouchoir.

— J'en ai pas !

La fillette chercha dans sa poche et prit le sien, avec lequel elle banda un des genoux de Pierre.

— Ça me fait mal ! dit-il entre deux pleurs.

Madeleine, affolée, cherchait de quoi envelopper l'autre genou ; soudain, elle porta la main à ses cheveux, défit le ruban qui les nouait :

— Tiens, voilà pour l'autre jambe !

Le blessé, provisoirement pansé, restait cloué sur place.

— Marche ! fit Madeleine.

— Je peux pas.

— Monte sur mon dos.

Elle se baissa, Pierre l'empoigna par le cou. La fillette fit quelques pas péniblement.

— Tu es trop lourd, dit-elle en le reposant ; et, comme il pleurait toujours, elle éclata en sanglots.

— Voyons, qu'y a-t-il encore ? fit M^{me} Bourdier en sortant sur la porte.

— Maman, maman, cria Madeleine éplorée, c'est Pierrot qui s'est cassé les deux jambes !

La brave femme, devenue subitement pâle, se précipita dans le verger. D'un bond elle fut vers Pierre qui, maintenant assis dans l'herbe, pleurait doucement.

— Voyons, petit, qu'as-tu ? fit-elle en regardant les genoux bandés.

— C'est le lézard qui m'a fait tomber, dit-il en s'essuyant les yeux.

M^{me} Bourdier avait prestement enlevé l'étoffe ; elle fit manœuvrer les jambes du petit.

— Peut-on me faire de pareilles frayeurs ! dit-elle en épongeant la sueur qui perlait à son front ; est-ce permis de s'arranger ainsi ! Seigneur Dieu ! regardez-moi ça !

Elle prit l'enfant dans ses bras et l'emporta vers la maison.

Le forgeron arrivait :

— Qu'y a-t-il encore ?

Il s'approcha.

— Ce n'est rien, rassura la femme, quelques écorchures ! C'est enragé, ça gamin, je vous demande un peu, pour courir après un lézard !

Jérôme examina les genoux de Pierre :

— C'est rien, c'est éraflé, tout bonnement.

Il lui palpa les jambes :

— Tu n'as pas mal ailleurs?

— Non, c'est les genoux qui me piquent.

— Tu veux donc te tuer, maugrea Bourdier ; au jour c'est une main , le lendemain, les genoux ; ah ! ces gosses. ça ne peut pas tenir en place, c'est le diable qui les mène !

Puis, s'adressant à sa femme :

— Lave-le et mets-lui un peu de pommade là-dessus, puis couche-le , ça ne sera rien ; c'est écorché et voilà tout.

Le forgeron parti, la maraun pansa Pierre.

— Faut pas pleurer, fit Madeleine.

— Je ne veux pas me coucher, cria-t-il, je veux rester debout !

— Non, mon petit, tu vas aller au lit , tu verras que ça ne te fera plus mal lorsque tu seras couché.

— Je veux encore m'amuser !

— Allons, sois sage, mignon si tu ne vas pas au lit, j'irai chercher le medecin pour qu'il te coupe les deux jambes.

Cette perspective d'avoir les jambes coupées eut pour résultat de faire taire immédiatement le petit.

— Je resterai près de toi, dit Madeleine ; je m'amuserai à la poupée.

— Oui, près de moi.

— Et puis je te lirai de belies histoires sur mon livre d'images.

Pierre mis au lit, la petite prit sa poupée et traîna son berceau au milieu de la pièce :

— On va jouer tous les trois ; tu serais malade, pis je viendrais te voir avec « Nanette », et pis tu dormirais, alors on te réveillerait...

— Non, j'aime mieux que tu lises une histoire.

Madeleine s'en fut chercher son livre d'images.

— Laquelle faut-y lire ?

Pierre resta quelque temps songeur :

— Lis-moi *La souris*... Non, pas ça ; est-ce qu'il y a des histoires qui parlent de lézards ?

— Je ne sais pas, attends, je vais regarder.

Elle feuilleta le livre :

— Non, il n'y en a pas.

— Ah ! tant pis ! Quelle autre histoire qu'il y a encore ?

— Oh ! tout plein ; il y en a une belle qui parle de l'ogre.

— Oui, lis-moi celle-là.

— Il y avait une fois un ogre redoutable qui mangeait les petits enfants. Cet ogre était la terreur du pays. Tous les enfants méchants, tous ceux qui désobéissaient...

— Dis donc, Pierrot ?

— Quoi ?

— J'ai peur !

— Tu as peur ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Si l'ogre venait !...

— T'es bête ! c'est une histoire.

— Oui, mais... si c'était vrai ?

— Lis autre chose, alors.

— Oh ! oui, j'aime bien mieux. Je vais te lire

La fée Lumière : « Il était une fois une fée si jolie et si radieuse qu'on l'appelait la fée Lumière. Tous les oiseaux...

Lorsque, au bout d'un instant, Madeleine interrogea Pierrot, celui-ci ne répondit pas, il s'était endormi en pensant à la fée Lumière !...

Les petits jouaient dans le verger, Bourdier et sa femme venaient de terminer leur repas de midi, lorsqu'une silhouette noire s'encadra dans la porte, qu'embrasaient du dehors les rayons du soleil.

Jérôme se leva :

— Ah ! par exemple, Tiennette !

— Ben oui, c'est la Tiennette ! fit en entrant la nouvelle arrivante ; bien le bonjour, maître Jérôme ; bonjour, Marie.

Les deux femmes s'embrassèrent.

— Pour une heureuse surprise, c'est une heureuse surprise ! dit le forgeron en tendant une chaise. Alors, la santé ?

— Eh ! ma foi, point trop mauvaise, ça va tout doucement, comme chez les vieilles femmes, quoi !

— Vous devez être « rendue » ? questionna Marie.

— Ben voilà ! c'est ce bougre de soleil qui vous casse les jambes, et puis je ne suis plus jeune. Dans le temps, une huitaine de kilomètres, c'était quasi une amusette pour moi ; à présent, ça tire un brin, mais, vous voyez, on en vient tout de même à bout.

Bourdier était sorti ; il rentra, tenant une bouteille :

— Ma pauvre Tiennette, vous devez mourir de soif !

— C'est pas précisément. Je me suis arrêtée à la Croix-Jacquelin, chez les Bouchardot, rapport à une commission qu'on m'avait donnée pour eux ; je me suis reposée un instant, j'ai bu quelques gorgées ; ça m'a bien aidée pour finir mon chemin. Et les petits ? fit-elle, n'osant nommer Pierre tout seul.

— Les petits, ça pousse, allez ! Votre Pierrot est un grand gars, à présent.

Marie se mit sur la porte, et, les mains en cornet, cria :

— Pierrot, Leine, venez voir !

En trombe, les enfants accoururent. Encore éblouis, ils clignaient les yeux. Le premier, le gamin aperçut la bonne vieille :

— Tiennette ! fit-il en se jetant à son cou.

— Mon chéri, mon mignon, mon amour ! bégaya la bonne femme, en le dévorant de baisers ; tu la reconnais toujours, ta vieille Tiennette ?

— Oh ! oui.

Elle essuya ses yeux qu'embuaient deux grosses larmes :

— Et toi, Leine, ma jolie, viens aussi que je t'embrasse. Comme tu es devenue grande ! mon Dieu, c'est-y possible !

Madeleine se redressa de toute sa petite taille.

— Mon Pierrot ! fit Tiennette en prenant l'enfant dans ses bras. L'émotion lui coupa la parole.

— Ça vous fait plaisir, hein, de revoir votre petit gars ?

— Sainte Vierge ! si ça me fait plaisir ! Il me semble qu'on vient de m'enlever d'un coup toute ma fatigue.

Elle se baissa, prit son panier :

— J'ai apporté quelques petites douceurs aux enfants. Oh ! pas grand'chose, car je ne suis pas bien riche ; mais, à ces petiots, un rien leur fait plaisir.

Elle sortit un paquet enveloppé dans un papier blanc :

— Ça, c'est un pain d'épices ; je l'ai acheté, le mois passé, à la foire de Chalon ; pis voilà un livre de messe pour Madeleine ; j'y ai mis dedans quelques images que M. le curé m'a données.

— Vous êtes trop bonne, fit Marie ; mais vous avez fait des folies, ma pauvre Tiennette !

— Ma' non, mais non, ça me fait tant plaisir.

Elle fouillait à même le panier, ses mains rendues gauches par le tremblement de joie qui l'agitait tout entière.

— Ah !... voilà ! Ça, c'est une belle toupie toute neuve, pour le petiot ; pis un sac de billes, y en a de toutes les couleurs ; j'avais aussi... mais où diable que je l'ai fourré... Ah ! je le tiens !

Elle extirpa un petit coffret jaune citron, orné de dessins noirs :

— C'est un petit ménage pour Leine : il y a des casseroles, quelques plats ; oh ! pas grand'chose ; mais, à c't'âge-là, on s'amuse avec un rien.

— Tiennette, vous n'êtes pas raisonnable, fit

Bourdier ; c'était pas la peine de tant acheter, voyons !

— Laissez donc, fit la brave femme, c'est mon seul plaisir, à présent.

— Allons, buvez un coup ! dit Jérôme en emplissant les verres ; ça vous remettra d'aplomb. C'est du vin de ma récolte, il n'est point du tout méchant au passage ; dommage qu'il n'y en ait guère !

Tiennette flaira le vin en connaisseuse, le regarda en transparence, en but une gorgée qu'elle tint un instant dans sa bouche, l'avalala, claqua de la langue :

— Diable non, qu'il n'est pas dur au passage ! Ça coule comme de la piquette ; de sûr que c'est un bon petit vin !

Bourdier, qui avait l'orgueil de sa cave, assura :

— Et puis, l'année passée, le raisin était un peu vert encore, rapport aux grandes pluies de septembre, la grappe était aigre, sans quoi...

— Ne vous en plaignez pas, maître Jérôme, c'est moi qui vous le dis, car vous auriez grand tort.

— Vous allez manger un morceau ? demanda Marie, qui plaça sur la table une assiette à fleurs.

— Non, merci, je n'ai pas faim ; c'est vrai, j'ai pris quelque chose en route, et, par ces chaleurs, je ne mange guère.

La joie de revoir son petit Pierrot lui coupait l'appétit.

A présent, les deux enfants jouaient dehors, d'où l'on entendait leurs rires frais.

— Ils sont heureux, murmura la bonne vieille attendrie, puis elle se leva. Elle ne pouvait tenir en place :

— Faut que je marche, dit-elle ; je vais jusqu'au verger, vers les enfants.

Arrivée dans le pré, elle s'assit à même la terre.

— Eh bien ! mon petiot, fit-elle en attirant Pierre contre sa poitrine, tu te plais ici ?

— Oh ! oui, Tiennette.

— Tu y es bien ?

— Oui.

— Penses-tu quelquefois à moi, au moins ?

— Oh ! oui, Tiennette, parce que je t'aime bien !

Il la prit par le cou et l'embrassa.

— Moi aussi, je t'aime bien, fit Madeleine en s'approchant de la bonne vieille ; Pierrot me dit souvent que tu es gentille et qu'il voudrait bien te voir.

— C'est vrai ? interrogea Tiennette, qui sentait ses yeux se mouiller.

— Oui, fit le petit. Des fois, je voudrais que tu sois là, près de moi. Leine, elle est bien gentille aussi ; mais, toi, c'est pas pareil.

— Cher amour, va ! Quel malheur que je sois pauvre ; comme j'aurais été heureuse de te garder !

— Tu n'es pas pauvre, puisque tu nous achètes de beaux jouets, dit ingénument Pierrot.

— Mon mignon, tu es trop petit, tu ne peux pas comprendre, murmura Tiennette.

Elle pensait aux dures privations qu'elle avait

dû s'imposer, pendant de longs mois, afin d'arriver à mettre de côté les quelques sous nécessaires à l'achat de ces jouets.

Elle se faisait déjà vieille, les maîtres la gageaient en rechignant presque, et encore à des prix dérisoires.

Un papillon passa; les deux enfants quittèrent brusquement Tiennette pour lui courir après.

Avec de petits cris coupés d'éclats de rire, ils gambadèrent dans le sillage de l'insecte.

« Pauvre petit ! songea la brave paysanne en regardant Pierre qui, dans le lointain, brandissait son chapeau ; c'est jeune, ça ne pense qu'au jeu ; c'est de son âge, bien sûr ! »

Et comme Bourdier, les manches retroussées, apparaissait au seuil de la forge, Tiennette se dirigea vers lui :

— Alors, Jérôme, le travail, ça marche-t-il ?

— Pour sûr ! fit-il en riant ; dame, en cette saison, ça ne chôme point !

Puis, comme elle approchait :

— Mais allez donc vous reposer un peu ; vous avez le diable dans le corps, ma parole !

La cloche de l'école sonna. C'était la fin de la récréation. La figure rouge, la poitrine hale-tante, les écoliers vinrent se mettre en rangs.

M. Pérard, l'instituteur, jeta sur ses élèves un regard bienveillant. Il avait vu ces mines épanouies. « Rien n'est meilleur pour le bon fonctionnement du cerveau que l'exercice et le jeu entre les études ! » ne cessait-il de proclamer.

Les gamins se bousculaient. Il fronça les sourcils :

— Silence, vous n'êtes plus en récréation !

Les écoliers, marquant le pas, se dirigèrent vers la classe.

Dociles, à présent, ils regagnèrent leurs places, et bientôt un silence presque complet régna dans la salle.

M. Pérard embrassa d'un coup d'œil les têtes immobiles, et la leçon commença.

— Maillard, dites-moi la règle du participe passé conjugué avec l'auxiliaire être.

— Le participe passé conjugué avec être... s'accorde... s'accorde...

— Eh bien !... Vous ne savez pas ? Et vous, Tridard ?

— Le participe passé s'accorde avec être..., le sujet conjugué avec...

— Taisez-vous, vous n'avez pas appris un seul mot de votre leçon. Voyons, Bourdier, dites-leur !

Bourdier, sans hésiter, donna la règle du participe passé conjugué avec être, puis avec avoir.

— Je m'aperçois que ce sont toujours les mêmes qui savent leurs leçons, fit l'instituteur en colère. Bardet et Michaud, vous serez en retenue ce soir, cela vous apprendra à vous tirer la langue au lieu d'écouter ce que je dis. J'ai corrigé les devoirs de français ; là, c'est encore pareil : toujours les mêmes qui sont en avant, sauf cependant une exception pour Pignolet qui m'a donné hier soir un devoir meilleur qu'à l'ordinaire.

Pignolet ?

Pignolet se leva.

— Est-ce bien vous qui avez fait votre composition ?

— Oui, m'sieur le maître.

— C'est bien, il vous faudra continuer. Vous voyez que, lorsque vous le voulez, vous faites comme il faut ; ce n'est cependant pas difficile. Je vais vous lire les deux meilleures rédactions, ce sont comme toujours celles de Bourdier et Vatinoux ; voulez-vous faire silence ! Vignol, venez près de mon bureau, vous serez puni !

Cette sanction amena un peu de calme.

M. Pérard donna lecture des deux devoirs annoncés.

— Bourdier, Vatinoux, Colard et Chaudat, au tableau d'honneur pour ce mois-ci. Maintenant, que chacun prenne son cahier : devoirs pour demain :

« Conjugaison des verbes passifs, page 170.

« Récitation : *Le lièvre et la tortue*, 1^{re} partie, jusqu'à la phrase : « ... et leur fait arpenter les landes ».

• « Arithmétique : Mesures de surfaces.

« Fermez vos cahiers, rangez vos affaires. »

Bientôt, hors de l'école, la vague des élèves déferla à travers la grande rue du village en poussant des cris assourdissants. Pierre, qui venait de retrouver Madeleine, laissa ses petits camarades. Tous deux se racontèrent leurs menus incidents de classe.

— Je suis encore au tableau d'honneur ! annonça le petit.

— Encore !

— Oui, M. Pérard vient de nous le dire.

— Papa sera content.

— Ça lui fait plaisir, bien sûr ; et puis, moi aussi, je suis heureux ; c'est beau

d'être au tableau d'honneur, pas vrai, Leine ?
 — Sûrement ; moi aussi, je suis bien contente, tu sais !

— Et puis c'est dans un mois l'examen pour le classement trimestriel ; je crois que j'aurai la première place.

— Oh ! bien sûr ; tu es savant, toi !

Les deux enfants arrivèrent devant la maison. Comme Bourdier était à la forge, Madeleine, en passant, lui cria la nouvelle.

Le forgeron laissa retomber son marteau, et, comme Pierre arrivait près de lui, il lui frappa doucement sur l'épaule :

— C'est bien, mon fiston je suis content de toi !

— Allons, Marthe, es-tu prête ? cria du dehors M. Savorel qui caressait *Zéphir*, son poney, s'impatientant entre les brancards du tilbury.

— Voilà ! fit Marthe en apparaissant.

— Voyons, *Zéphir*, reste tranquille ! dit Savorel qui donna au cheval une petite tape sur l'encolure.

La jeune fille venait de s'installer sur le siège ; son père, prestement, enjamba le marchepied et prit place à ses côtés.

— Hop ! *Zéphir* !

Les rênes claquèrent sur le dos du poney qui partit au trot.

— Par où passons-nous ? interrogea Marthe qui s'enveloppait de son écharpe.

— Nous allons à Rully, en passant par la Tour Saint-Hilaire, et nous nous arrêterons à Fontaines. C'est d'ailleurs pourquoi je n'ai pas pris l'auto.

— Quelle délicieuse matinée !

— Oui, c'est idéal. Regarde, là, à gauche, le vieux moulin de Mercurey se détachant sur le ciel ; quel charmant horizon ! Et ces coteaux vignobles dans la brume matinale, est-ce assez pittoresque !

— En effet.

On venait de passer le Bourg-Bassot, *Zéphir* avait ralenti son allure. Les premiers rayons de soleil fusèrent sur la campagne. Le gazouillis des oiseaux s'amplifia.

Savorel et sa fille, tout à la contemplation du paysage, ne prononçaient aucune parole.

Au loin, sur la route, une silhouette faisait une petite tache noire. Lorsque la voiture fut à sa hauteur, la jeune fille regarda la matinale promeneuse. C'était une bonne vieille paysanne ; à son bras elle tenait, accroché, un énorme panier de légumes.

— Stoppe ! fit Marthe à son père.

Savorel tira sur la bride. La jeune fille se retourna :

— Où allez-vous donc, ainsi chargée, ma brave dame ?

— Bonjour, Mademoiselle ; bonjour, « Monsieur », fit la paysanne en s'avançant ; je vais de ce pas au marché de Chagny ; j'ai là quelques bricoles à vendre.

— Mettez votre panier dans la voiture, et montez derrière nous ; nous allons à Rully, cela vous évitera un bout de chemin. Il est lourd, ce panier !

— Vous êtes bien brave, ma bonne demoiselle, je ne voudrais point vous désobliger ; c'est gentil, ce que vous faites là !

dit-elle en hissant son panier dans le tilbury.

Commodément installée, elle respira bruyamment :

— C'est une vraie chance pour moi, dit-elle en s'adressant à M. Savorel.

Déjà le poney reprenait le trot.

Loquace, la paysanne expliquait à Marthe :

— Je ne savais pas si je voulais venir ; c'est en voyant le temps, ce matin, que je me suis décidée ; c'est pas l'affaire du dérangement, mais c'est à cause du chemin qu'est un peu long ; des fois, ça me retient. A mon âge, une charge comme ça, c'est fatigant. Enfin, il faut bien vivre, pas vrai ? L'argent ne vient pas tout seul.

Puis elle regarda Marthe :

— C'est-v pas vous qu'avez acheté la maison de défunt Bourdier ?

— Si ; vous nous connaissez ?

— Il me semblait aussi, tout à l'heure, en vous causant, que votre figure ne m'était pas inconnue ; c'est bien ça : c'est au Bourgneuf que je vous ai vue.

— Vous venez souvent au Bourgneuf ? demanda la jeune fille.

— Non, pas souvent ; à mon âge, on ne sort guère, et il faut une occasion comme celle d'aujourd'hui pour que je courre les chemins.

Elle questionna :

— Vous devez bien me connaître ; tout le monde la connaît, la mère Bonneau ! J'habite avec ma belle-fille à la ferme Blanche, vous savez, la ferme Blanche ?

— Oui, j'ai entendu parler...

30 COMME LA FLEUR SE FANE...

— Je n'ai jamais quitté le pays ; je connais tous les gens à cinq lieues à la ronde ; ma belle-fille, c'est une Bormel ; vous savez, les Bormel d'Aluze ?

— Non.

— C'est vrai qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes dans le pays, quelques années seulement ?

— Oui, deux ans bientôt.

— C'est pour ça. Eh bien ! ma belle-fille, elle est d'Aluze ; mon gars l'a mariée, il y a déjà cinq vendanges de ça ; c'est une brave ménagère, ah ! je suis bien heureuse que mon petiot soit tombé sur une femme comme celle-là. A c't'heure, il y en a tant de ces mijaurées qui ne sont bonnes qu'à muser à droite ou à gauche et qui ne savent pas même faire une reprise à une « chausse ».

Marthe sourit :

— C'est vrai, fit-elle.

— Vous êtes de mon avis, s'pas ?

— Certainement. Une femme qui ne sait pas tenir un ménage n'est pas une compagne pour son mari.

A présent, la bonne vicille, encouragée par l'air avenant de la jeune fille, lui donnait force détails sur la vie menée à la ferme Blanche, sur les derniers événements des pays voisins, sur les espoirs de la vendange. Propos que Marthe écoutait, amusée par le verbiage intarissable de la paysanne.

Bientôt, les premières maisons de Rully furent en vue.

— Nous sommes arrivés, fit M. Savorel en se retournant.

— C'est pardieu vrai ! s'exclama la paysanne,

stupéfaite ; vous avez là une fière bête, mon bon « Mossieu » ; ça trotte que c'en est un plaisir ; c'est à peine si j'ai vu passer le chemin !

A l'entrée du village, on arrêta la voiture :

— Je descends là aussi ; faut que je donne des fromages à l'auberge.

Elle se laissa choir lourdement au bas du tilbury, prit son panier :

— Bonne promenade, « Mossieu » et Mademoiselle, et grand merci de votre bonté ! Si, des fois, vous avez l'occasion de passer par la *ferme Blanche*, je serai bien aise de pouvoir vous rendre votre politesse.

— Entendu ! répondit M. Savorel, en rendant les rênes à *Zéphir*.

— Quelle faconde ! s'exclama Marthe, dès qu'ils furent un peu plus loin.

— En effet ; deux ou trois comme celle-ci sur notre chemin, et nous connaîtrions bientôt les histoires de tous les gens de la contrée.

— Elle a l'air d'une brave femme.

— Oui ; c'est une de ces bonnes vieilles du temps passé. « C'est franc comme l'or et le cœur sur la main ! » comme on dit couramment ici.

— Si nous passons un jour du côté de la *ferme Blanche*, nous entrerons ; cela lui fera plaisir.

— Si tu veux ; nous en profiterons pour nous documenter encore un peu ! lui dit son père en riant.

De Rully au Bourgneuf, le chemin monte en pente douce. A droite, les vignobles de la côte s'étalent sur les vallonnements. *Zéphir*, agacé par les taons qui, sur la route, tourbillonnaient, s'acharnant à sa poursuite, donnait des signes

d'impatience manifeste. Une fois déjà, il avait buté du devant, imprimant au tilbury une embardée qui l'avait amené à deux doigts du fossé.

M. Savorel, énervé, tirait sur les rênes.

— Oh ! là ! *Zéphir* ! Allons, tiens-toi tranquille !

L'attelage, venant de passer Etroie, roulait à présent sur la grande route qui conduisait au pays.

A quelques centaines de mètres, les premières maisons apparurent. Seize heures sonnaient au clocher de Mercurey.

— Je ne sais ce qu'a *Zéphir*, aujourd'hui, fit M. Savorel, mais il est diablement pénible à tenir.

Au même instant, le poney, sans doute piqué plus fortement par un taon, se cabra, puis, d'un seul coup, partit au galop.

Le tilbury décrivit une courbe dangereuse. M. Savorel, soudain inquiet, tira plus fort sur la bride.

A présent, dans une course désordonnée, *Zéphir* dévorait l'espace. Effrayée, Marthe se serra contre son père.

— Ne bouge pas, murmura-t-il, blanc d'émotion, tiens-toi bien. Il ne faut pas l'épouvanter.

— Hop ! *Zéphir*, hop !

Le poney, l'écume aux naseaux, ne ralentissait pas.

Tout à coup, un groupe d'écoliers parut.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! des enfants ! cria Marthe effrayée.

Un vigneron, qui passait sur la route, vit le danger ; il se dressa au travers du chemin, les bras en croix.

Comme l'ouragan, l'attelage fondit sur lui ; l'homme n'eut que le temps de se jeter de côté. Blême, il se retourna, et, voyant la chose épouvantable qui fuyait dans un nuage de poussière, il se signa.

Au risque d'être projetée à terre, dressée sur le siège, la jeune fille, éperdue, lançait d'une voix folle cet avertissement :

— Sauvez-vous ! sauvez-vous !

Les enfants, apeurés, s'éparpillèrent en une fuite désordonnée. La voiture était sur eux. Des cris d'effroi jaillirent soudain. .

Pierre Bourdier, frôlé par une des roues, était tombé sur la route. Des maisons voisines, les gens accoururent. On releva l'enfant qu'on transporta dans une des habitations proches.

Madeleine, tout en pleurs, suivait inconsciemment le groupe en criant :

— Pierrot ! Pierrot !

Une des femmes la prit par la main :

— Allons, ne pleure pas, petiot ; ce n'est rien ; viens avec moi.

La petite la suivit.

Pierre, que l'émotion avait paralysé, reprenait ses sens ; il ouvrit les yeux. Le père Madoux, un vieux qui passait pour s'y connaître quelque peu en médecine, était là. Il regarda l'enfant, lui palpa les membres :

— Ce n'est rien, fit-il ; il n'y a rien de cassé, c'est la tête seule qui a porté.

En effet, sur le front, une profonde blessure traçait un sillon rouge d'où le sang coulait en abondance.

Le père Madoux demanda des linges ; il lava

la plaie, l'imbiba d'eau-de-vie ; puis, ayant fait un pansement sommaire :

— Faut le remmener chez lui, dit-il.

Un des hommes présents s'offrit. Il prit l'enfant dans ses bras et se dirigea vers la demeure des Bourdier.

A l'instant où l'enfant roulait sur la route, Marthe avait eu un mouvement en avant, comme pour sauter hors de la voiture.

M. Savorel, d'un geste instinctif, lâcha la bride et prit sa fille par la taille.

— Es-tu folle ! cria-t-il.

Le poney, libéré du mors qui lui cisailait la mâchoire, eut un ralentissement. Une des roues du tilbury s'enlisa dans la boue d'un ruisseau longeant la chaussée et buta contre une borne plantée au coin d'une porte.

Un craquement sec, puis un des limons cassa.

Le cheval, subitement calmé, modéra son allure et s'arrêta. M. Savorel sauta à terre. Quelques hommes s'avancèrent ; puis, voyant la jeune fille blanche et tremblante, l'aidèrent à descendre.

— Ah ! diable, monsieur Savorel, fit l'un d'eux en regardant la voiture brisée, vous l'avez échappé belle ! Qu'est-il donc arrivé ?

— Je n'en sais rien, le poney s'est emballé d'un seul coup.

Marthe, sous l'empire de la réaction, se mit à pleurer :

— Le petit, mon Dieu, le petit ! murmura-t-elle en sanglotant.

— Quel petit ? s'informa l'un des hommes. Vous aviez un enfant avec vous ?

— Non, fit M. Savorel, nous venons de renverser un gamin ; tenez, j'en suis encore bouleversé.

Une femme arrivait, tenant une bouteille et deux verres. Remplissant l'un d'eux, elle le présenta à la jeune fille :

— Buvez, ma bonne demoiselle, ça vous remettra le cœur d'aplomb. Pauvre mignonne ! vous êtes blanche comme un linge.

Marthe prit le verre tendu vers elle et but quelques gorgées.

— C'est du bon ! affirma la brave femme ; n'ayez crainte : buvez tout.

Puis, maternelle :

— Pauvre petite, va !

M. Savorel, sans se faire prier, avait avalé d'un seul trait le réconfortant breuvage. Cela lui ramena du rose aux pommettes

— Madame, dit-il, je ne sais comment vous remercier.

L'autre protesta :

— Par exemple ! ce serait bien une honte si...

ah ! Monsieur, c'est tout naturel...

Puis, tournant les yeux vers Marthe :

— Allons, vous voilà avec une meilleure mine, à présent... Vous sentez-vous mieux ?

— Oh ! oui, je vous remercie ; cela m'a fait du bien :

La brave femme s'en retourna.

— Père, il te faut rentrer avec la voiture ; moi, je vais voir, là-bas, ce pauvre petit.

M. Savorel hésita quelques secondes :

— Tu as raison, ma fille : va aux nouvelles ; je vais faire rentrer le cheval à la maison, et te rejoindrai de suite.

DEUXIÈME PARTIE

— Pierre, as-tu fini ton limon?

— Oui, père.

Bourdier, qui mettait du charbon sur la forge, posa la pelle et vint prendre l'ouvrage de son fils. Il le leva à la hauteur de la figure, cligna de l'œil.

— Ça n'est ni fait, ni à faire, il n'y a rien de régulier ; regarde ici ce renflement, qu'est-ce qu'il fait là, ce renflement ? faudra lui donner un coup de plane. Et puis ce bout-ci est trop gros, il te faudra aussi l'amincir.

Pierre prit la plane et se mit à l'ouvrage.

Le forgeron sortit, des flancs de la forge, un morceau de fer rouge.

— Viens m'aider.

Le petit s'approcha.

— Tiens, prends la pince, pose le fer bien à plat ; ne bouge plus.

Jérôme empoigna le marteau. Au troisième coup, la barre, mal placée, donna à la main de Pierre, une telle secousse que celui-ci lâcha prise.

— Imbécile ! fit le forgeron ; tu ne peux donc pas faire attention à ce que tu fais ? Eh bien ! à quoi penses-tu, à me regarder comme une bête curieuse ? Faut-il que je ramasse tes pinces ?

Le petit les ramassa.

— Maintenant le fer n'est plus chaud ! malgré le père ; misère de sort ! quelle engeance qu'un être pareil !

Il remit la pièce dans le feu.

— Retourne à ton travail, j'aime autant faire seul, tu me donnes sur les nerfs !

Pierre retourna à sa pièce de bois et se remit à l'ouvrage. Deux larmes coulèrent de ses yeux et tombèrent sur le limon.

Bourdier le regardait.

— Pourquoi pleures-tu ?

Le petit ne répondait rien ; alors le forgeron s'emporta :

— C'est malheureux tout de même, ça ! On ne peut pas lui faire la moindre observation. Je ne te brutaise pas, pourtant ; quand je te dis une chose, si, au lieu de penser à je ne sais quoi, tu m'écoutes, mais ouat ! on se moque bien de ce que j'explique. C'est cependant pas sorcier de tenir un morceau de fer !

Rageusement, il retira la barre du feu et se mit à la façonner.

Au bout d'un instant, Pierre s'approcha :

— J'ai fini, dit-il.

Jérôme s'en vint prendre la pièce de bois.

— C'est un peu mieux, cette fois ; à la rigueur, ça peut aller. Donne-lui un coup de polissage, puis tu placeras les ferrures ; tu sais comment faire les entailles ?

— Oui, père.

— Bon. Voilà la ferraille, et tâche de me faire ça soigneusement !

Retourné à son enclume, il s'absorba dans son travail

Pierre prit les ferrures et commença son ouvrage. Maître Jérôme, ayant terminé sa pièce, sortit de la forge.

Resté seul, le petit, le cœur encore gros, pleura quelques minutes sans savoir pourquoi.

Bien qu'il n'aimât point le métier, il s'appliquait cependant de son mieux à contenter son père. Le plus petit reproche le blessait profondément.

D'une nature très sensible, il ressentait plus que tout autre le moindre froissement, cela lui faisait mal.

Pierre venait de terminer son ouvrage lorsque le forgeron rentra.

Il s'en vint à lui, examina le travail

— C'est bien, fit-il simplement.

Puis, comme l'enfant baissait la tête, cachant ses yeux rougis par les larmes, il lui mit la main sur l'épaule :

— Voyons, petit, faut pas te faire ainsi du mauvais sang quand je te gronde un peu ; tu sais bien que je ne suis pas méchant. Allons, ne pleure plus, hein ! Tiens, va jouer un peu, ça se passera.

Maître Bourdier allumait sa forge lorsqu'entra M. Savorel, accompagné de Marthe.

Les nouveaux arrivants tendirent la main au forgeron, il s'excusa :

— J'ai les mains noires.

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? fit-il en lui donnant une poignée de mains.

— Alors, quoi de neuf ? interrogea Jérôme.

— Peu de chose, nous passions, alors nous

sommes entrés pour vous dire un petit bonjour. Ah ! j'aurai sans doute besoin de vos services ces temps-ci : j'ai une roue qui se décroche à mon tilbury.

— C'est bien facile, fit Bourdier, je le ferai prendre chez vous ; c'est peu de chose à faire.

Pierre entra.

— Bonjour, Monsieur ; bonjour, Mademoiselle, dit-il en enlevant sa casquette.

— Tiens, Pierrot ! s'écria Marthe ; eh bien ! mon petit, ça va-t-il ?

— Merci bien, Mademoiselle, fit Pierre qui baissa la tête en rougissant.

— Et le métier ? interrogea M. Savorel en s'adressant au forgeron, s'y fait-il ?

— Pas vite ; ce n'est pas qu'il soit maladroit, mais ça ne va pas tout seul.

— Il est un peu jeune, insinua la jeune fille ; à cet âge, il y a encore de l'enfantillage.

— Bien sûr, fit le forgeron ; mais enfin, c'est comme de tout : vaut mieux s'y prendre de bonne heure.

— Quel âge a-t-il exactement ?

— Bientôt quinze ans.

— Il a du temps devant lui, fit M. Savorel en souriant.

— C'est égal, dit Marthe, chaque fois que je revois Pierrot, je pense au jour où nous l'avons renversé sur la route. Je crois que, de ma vie, je n'oublierai cela.

— Oui, nous avons eu une belle peur ! affirma son père.

— Moi aussi, Mademoiselle, je me rappelle les heures que vous avez passées près de son

lit et toutes les gâteries dont vous l'avez entouré ; ça, c'est là ! fit le forgeron en se frappant la poitrine. On peut dire que vous l'avez choyé, le pauvre !

« Des demoiselles comme vous, il en faudrait tout plein sur la terre ; mais, malheureusement, elles sont rares. »

— Vous exagérez ! fit Marthe en riant.

— Non, je n'exagère pas ; moi, je dis ce que je pense ; même, ces choses-là, je ne peux pas assez bien les dire.

— Maître Bourdier, ne parlons plus de cela, interrompit M. Savorel, c'est passé ; soyons tous heureux que rien de plus fâcheux ne soit survenu. « A toute chose, malheur est bon ! » dit le proverbe, avec juste raison ; sans cet accident, nous n'aurions peut-être pas encore le plaisir d'être de bons amis.

— Ça, c'est vrai ; pour ce qui est de l'amitié, vous êtes chez nous comme chez vous, et quand un Bourdier donne son amitié, ce n'est pas une parole de mazette !

— Eh bien ! maintenant que nous nous sommes vus, nous ne voulons pas vous ennuyer plus longtemps, car vous n'avez pas rien à faire, n'est-ce pas ?

— Oh ! à cinq minutes près ! fit Jérôme dans un rire sonore. Si ce soir, par exemple, vous disposiez de quelques minutes, cela nous ferait plaisir, à Marie et à moi, que vous veniez prendre le café avec nous, si cela ne vous dérange pas, s'entend.

— Mon Dieu, c'est avec plaisir, acquiesça Savorel ; n'est-ce pas, Marthe ?

— Certainement, cela m'est toujours agréable.

— Alors, entendu : à ce soir ! fit Bourdier en les accompagnant jusqu'à la porte.

Depuis quelques semaines déjà, Madeleine était en apprentissage chez M^{lle} Noirol, la couturière de Bourgneuf.

C'était à présent une grande jeune fille, la petite Leine ; dame ! elle allait sur ses quatorze ans.

Sa mère avait bien insisté pour la garder auprès d'elle ; mais la fillette, attirée par un penchant marqué pour la couture, n'avait eu de cesse qu'elle n'ait obtenu satisfaction.

A la fin, lasse de l'entendre toujours gémir, la mère s'était décidée.

M^{lle} Noirol, d'un caractère cependant difficile, s'était prise, dès l'abord, d'une grande amitié pour la petite. Elle ne cessait de vanter son intelligence et la rapidité des progrès accomplis par la fillette, si bien que ses parents, hostiles auparavant, ne tarissaient maintenant plus d'éloges sur le compte de Madeleine.

Pierre lui-même, en son for intérieur, s'était félicité de cette orientation de sa cousine. Il en éprouvait une secrète satisfaction qu'il n'aurait pu analyser, mais qui lui causait comme un léger sentiment d'orgueil. Il lui semblait que la jeune fille s'élevait du commun, par le seul fait de prendre un métier qui demandait un peu d'initiative personnelle.

Cependant, cette constatation lui rendait plus pénible la considération de son état. La forge lui répugnait. Pour tout autre métier qui lui eût

demandé le tribut de son intelligence, il eût pris la chose à cœur ; mais ce travail tout maché, toujours le même, évoluant dans un cycle restreint qu'il ne pouvait franchir, lui faisait horreur.

Souvent même, en cachette, il reprenait ses livres de classe et, amoureuxment, les relisait. Ces choses, vingt fois apprises, lui plaisaient toujours. La lecture d'une fable, d'une page de littérature, le plongeait dans le ravissement.

Inconsciemment, il subissait l'attraction irrésistible de tout ce qui, dans les écrits, fait vibrer l'âme.

Lorsque, au sortir d'une de ses lectures, il reprenait pied dans la réalité, appelé à la forge par maître Jérôme, il lui semblait qu'on l'enfermait dans une tombe.

La lumière disparaissait pour faire place à l'obscurité.

Bien qu'il n'en eût jamais soufflé mot, le forgeron n'avait pas été sans s'apercevoir du peu de goût de l'enfant pour le métier.

« Il est encore jeune, songeait-il ; il y a toujours de l'enfantillage à cet âge ; le petit est intelligent ; dès qu'il comprendra mieux la vie, cela fera un ouvrier fort habile. »

Cependant, Pierre entraît dans sa quinzième année, et rien, dans son travail, ne dénotait un revirement en faveur de la forge.

Bourdier, à maintes reprises, s'était durement fâché. L'enfant pleurait sans répondre ; mais les jours qui suivaient n'apportaient, malgré cela, nul semblant d'application.

Seule, Madeleine connaissait une partie des aspirations de son cousin. Souvent, l'ayant surpris à écrire, elle s'était informée.

— Ce n'est rien, se défendait-il ; des petites choses qui me passent par la tête.

Caressante, elle avait insisté :

— Voyons, Pierrot, tu n'es pas gentil ; pourquoi me cacher ce que tu fais ? Tu ne m'aimes donc pas ?

Cette supposition brisait sa résistance ; il cédait :

— Promets-moi de n'en parler à personne ?

— Je te le jure !

Alors il lui tendait le papier.

— C'est joli, faisait Madeleine après chacune de ses lectures ; où trouves-tu tout cela ?

Pierre avait un geste évasif.

— La vie est un livre, il n'y a qu'à le feuilleter ; chaque jour qui passe y apporte sa page.

Madeleine, à laquelle ce langage semblait incompréhensible, acquiesçait d'un geste ; et, comme elle aimait beaucoup le jeune homme, elle ne lui laissait pas entrevoir son incompetence pour les choses intellectuelles.

Pierre, que rien ne laissait indifférent, questionnait la jeune fille, lui demandait des explications sur son travail, la complimentait pour son adresse que vantait partout M^{lle} Noirol, sa patronne.

Madeleine parlait à Pierre de ses projets d'avenir :

— Plus tard, je m'installerai à mon compte, disait-elle ; M^{lle} Noirol devient vieille, elle ne veut pas continuer le métier bien longtemps. Je

serai seule au Bourgneuf ; les clientes m'aiment déjà beaucoup ; je gagnerai de l'argent gros comme moi !

— Certainement, approuvait Pierre, tu es si gentille que tu plais à tout le monde, et puis tu feras une couturière hors ligne ; oh ! oui, Leine, tu réussiras !

La jeune fille, toute à son rêve, exultait.

Cette joie passait sur le cœur du petit en y creusant un sillon de souffrance. Il aurait aimé, lui aussi, se passionner pour un idéal qui aurait été sien, caresser l'espoir d'un rêve réalisable.

Hélas ! à chaque poussée de son âme enthousiaste, il fallait mettre un frein ; la vision de la forge apparaissait, toute noire, et le pauvre sentait en lui crouler ses illusions comme un château de cartes qui s'effondre.

Les Bourdier, gens simples et frustes, côtoyaient, sans s'en douter, le drame intime qui se déroulait dans l'âme de Pierre.

Tout ce qui, pour eux, n'était pas travail manuel, perdait beaucoup dans leur estime.

S'ils fréquentaient aussi assidûment les Savorel, ce n'était point qu'ils goûtassent fort leurs idées qu'ils traitaient de « marottes » ; seulement Marthe avait été si gentille pour le petit, lors de son accident, et puis elle était si aimable avec tout le monde, d'un si bon service, qu'on n'eût pu lui faire grief de quoi que ce fût.

Quant à M. Savorel, il leur en imposait par son air grave et sa physionomie qui contrastait si fortement avec celle des gens du pays. Et puis, point poseur, avant à l'occasion le mot

pour rire ; il leur plaisait, à certains moments. Par exemple, les soirs d'hiver, à la veillée, ils se réjouissaient de sa venue. C'était toujours de nouvelles histoires, des anecdotes, des contes que Jacques Savorel leur racontait en un langage simple, à leur portée, car cet homme érudit avait aussi le don de l'assimilation. C'est pourquoi le ménage Bourdier éprouvait pour M. Savorel et sa fille une amitié complexe, faite de respect, d'admiration et de crainte...

Ce dimanche-là, vers midi, Pierre rentra tout joyeux. Sa tante, peu habituée à lui voir pareille mine réjouie, en fut étonnée.

— Tu m'as l'air bien guilleret, ce matin ! fit-elle en le regardant.

— Oui, maman, je suis bien content ; je viens de rencontrer M. Pérard ; j'ai causé avec lui, il m'a fait entrer dans sa maison. Si tu voyais comme c'est beau chez lui ! Il a des livres pleins une grande bibliothèque.

— Tu trouves que c'est beau, une armoire pleine de livres ! fit la ménagère qui ne comprenait pas qu'on pût s'extasier devant autre chose qu'un parquet bien blanc ou des cuivres flamboyants.

Pierre ne répondant pas, sa tante continua :

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit de beau, ce brave M. Pérard ?

— Il m'a demandé ce que je devenais, si Madeleine était contente de son état ; puis il m'a prêté un livre, oh ! un joli livre.

— C'est des histoires ? interrogea-t-elle.

— Non, ce sont les tragédies de Racine.

— Fais voir.

Elle feuilleta le livre ; puis, déçue :

— Un beau bouquin, ma foi ! Il n'y a pas seulement d'images. Ça t'intéresse, ces affaires-là ? demanda-t-elle en regardant une page au hasard.

— Ce sont des chefs-d'œuvre, fit Pierre, plein de respect pour le livre sacré.

— Du propre butin, fit-elle en lui rendant le volume ; si on peut y comprendre quelque chose !

Pierre n'insista pas. Il s'assit dans un coin de la pièce, prit le livre et l'ouvrit. Le forgeron entra. Il vit Pierre plongé dans sa lecture.

— Ah ! il ne manquait plus que cela ! Des livres, à présent ! Tu ferais mieux d'apprendre à cercler les roues que de t'abrutir sur un grimoire, ça te serait plus utile !

Lût, comme Pierre ne bronchait pas, il se mit à causer avec sa femme.

De la porte de la cuisine, M^{me} Pérard appela :

— Victor ! viens !

M. Pérard, qui bêchait un carré de jardin, posa son outil, s'épongea le front et, à petits pas, s'en vint vers la maison.

— Que me veux-tu ? fit-il en entrant dans la cuisine.

— C'est M. Savorel qui demande à te voir.

— M. Savorel ! sapristi ! je suis dans un bel accoutrement pour recevoir des visites !

— Oh ! monsieur Savorel sait bien ce que c'est, va donc, tu ne veux tout de même pas le laisser se morfondre dans ton bureau !

M. Pérard traversa la salle à manger et pénétra dans son cabinet de travail.

M. Savorel, qui examinait la bibliothèque, se retourna :

— Bonjour, monsieur Pérard.

— Bonjour, Monsieur, fit l'instituteur en s'excusant. Vous voyez, j'étais en train de faire un brin de jardinage, histoire de prendre un peu d'exercice. Je ne suis donc pas dans une tenue...

— Vous voulez rire, par exemple ! C'est déjà bien assez que je vous dérange dans votre travail, sans que vous vous excusiez. C'est, je crois, à moi que revient ce soin.

— Quel bon vent vous amène ? interrogea l'instituteur.

— Peu de chose, et cependant, pour moi, c'est énorme. Voilà : je sais que vous avez une bibliothèque bien garnie et très intéressante.

— Non, protesta modestement le brave homme ; j'ai quelques volumes, les principaux, mais...

— Mais, interrompit M. Savorel, vous ne pouvez nier l'évidence, j'en ai la preuve sous les yeux ; elle est palpable, je crois. Donc, je venais vous demander un service, si peut ce faire, s'entend. Auriez-vous le *Théâtre*, de Racine ?

— Parbleu ! fit Pérard, j'ai là toutes les œuvres de Racine.

Il se dirigea vers sa bibliothèque, y jeta un coup d'œil.

— Ah ! ça, c'est une malchance, par exemple ; pour une fois que je prête un livre, il arrive

que c'est justement celui que vous vouliez... Je me le rappelle, maintenant : je l'ai prêté la semaine dernière. Ah ! ça, c'est ennuyeux...

M. Savorel parut surpris :

— Ah ! à quelqu'un du pays ?

— Oui, fit l'instituteur. C'est le petit Bourdier qui me l'a demandé l'autre jour.

— Le petit Bourdier !... Il lit du Racine ? Ce n'est pas ordinaire !

— Mon Dieu, reprit Pérard, pour vous, sans doute, cela peut paraître bizarre, mais pour moi non. C'est un garçon bien intéressant, ce petit Bourdier ; il est intelligent ; je l'ai fort regretté quand il a quitté l'école. C'était mon meilleur élève. Mais vous savez, après le certificat d'études, il faut aller en ville, car ici...

— En effet, fit le père de Marthe. Tiens, tiens ! voilà une chose que j'étais loin de soupçonner, par exemple. Ce petit, cependant, ne me semblait pas d'une nature commune ; il a dans les yeux quelque chose qui pétille ;... non, mais jamais je n'aurais cru... : du Racine ! Ce n'est cependant pas d'une lecture courante ; c'est lui qui vous l'a demandé ?

— Oui. Tiens mais, au fait, vous pourriez le lui réclamer ? suggéra l'instituteur.

— C'est vrai, fit M. Savorel, surtout que je n'en ai pas pour longtemps à le garder : une heure ou deux, tout au plus.

— Eh bien ! c'est parfait ; comme cela, tout ira pour le mieux, car cela m'ennuierait, pour la première fois que vous me demandez quelque chose...

— Vous plaisantez, monsieur Pérard ; excu-

sez-moi, je vous prie, pour le dérangement que je vous ai causé. Allons, merci et sans adieu.

Depuis deux jours déjà, Madeleine était au lit. Le Dr Jaudon, qui venait de quitter la jeune fille, rassurait M^{me} Bourdier qui, inquiète, l'interrogeait du regard.

— Ce n'est rien ; un peu de fièvre, une légère indisposition. Je vais vous faire une ordonnance ; seulement, le principal remède, le voici : qu'elle mange beaucoup. Elle prendra du fortifiant, vous lui donnerez du quinquina pour ramener l'appétit ; vous le ferez vous-même, ce n'est pas difficile ; d'ailleurs, je vous indique sur l'ordonnance tout ce qu'il faut pour cela. Madeleine fait de l'anémie, comme la plupart des jeunes filles à cet âge ; ce n'est pas grave. Qu'elle se repose encore quelques jours, et tout ira bien.

Le docteur parti, la mère retourna près de Madeleine qui, tout de suite, questionna.

— Tu n'as rien, fit-elle ; c'est de la faiblesse ; il te faudra bien manger et te reposer.

— Êt mon travail ?

— Ton travail attendra. D'ailleurs, je préviendrai M^{lle} Noirol ; lorsque tu seras plus forte, nous verrons.

— Cela m'ennuie bien, murmura la jeune fille ; c'est la presse, en ce moment.

— C'est bien cela qui t'a rendue malade, répliqua sa mère, mais la santé d'abord.

Pierre arrivait :

— Comment va Leine ?

En quelques mots, sa tante le mit au courant.

— Puisqu'il n'y a rien de grave, c'est le principal, j'avais peur... On ne sait jamais, avec la fièvre... Une mauvaise maladie est si vite attrapée !

Il vint s'asseoir près du lit de Madeleine.

— Ma pauvre Leine, cela m'ennuie bien de te voir souffrante, c'est si pénible d'être ainsi au lit, les jours semblent si longs ! Veux-tu des livres ? J'en demanderai à M. Pérard.

— Tu es bien gentil, Pierrot ; mais, vois-tu, j'ai les yeux tellement brouillés que je ne sais si je pourrais lire.

— C'est aujourd'hui dimanche ; si tu veux, je te ferai la lecture, cela ne te fatiguerait pas.

— Je ne voudrais pas te priver de sortir par une si belle journée, dit tout bas Madeleine. Je serais égoïste, si j'acceptais.

— Non, Leine, cela ne me priverait pas, au contraire ; j'aurai plus de plaisir à rester près de toi qu'à sortir. D'ailleurs, la pensée que tu es malade me gâterait tout le charme de ma promenade.

— Comme tu es bon, mon Pierrot ! dit-elle en lui tendant une main que le jeune homme serra dans la sienne.

— Tu as la fièvre, constata-t-il.

— Ce n'est rien.

Pierre regarda Madeleine pendant un instant ; puis, se levant :

— Je vais voir M. Pérard et suis de retour dans quelques instants.

Et, l'ayant embrassée affectueusement, il sortit.

Derrière le Bourgneuf, perchées sur un petit mamelon, se trouvent les ruines du château de Montaigu.

Ce château de Montaigu possède tout un passé que les paysans, de générations en générations, se transmettent avec orgueil.

Quelques légendes que l'imagination des villageois avait jadis fait naître, se racontaient encore à des siècles de là

Pierre les connaissait par cœur, pour les avoir entendues maintes et maintes fois. En son âme sensible, il attribuait, à ces vestiges du temps passé, un pouvoir qu'il ne pouvait définir. L'ombre de ces ruines lui paraissait plus fraîche, plus reposante que toute autre.

Un mystérieux parfum des siècles enfuis semblait se dégager des pierres écroulées et flotter parmi les murailles grises entourées de ronces.

Le bruit du vent lui-même, lorsqu'il passait sur elles, avait des inflexions qui vibraient étrangement, comme si la voix des Chevaliers d'antan s'envolait sur son aile.

Ce dimanche-là, comme à l'ordinaire, Pierre, assis parmi les pierres croulantes, lisait. Ces jours de repos étaient pour lui des jours de rêve. Dans la lecture, au sein de la nature dont le calme l'environnait, il vivait des heures d'extase qu'il eût voulues éternelles. Ah ! que la forge était loin de sa pensée !

Ses yeux couraient sur les pages, et son âme vibrante puisait, dans les livres chers, l'enivrante jouissance d'un bonheur infini.

Soudain, près de lui, un bruit de pierres re-

muées lui fit tourner la tête. M. Savorel et sa fille étaient là.

Pierre se leva en se découvrant.

— Eh bien ! mon ami, dit le père de Marthe en s'avançant vers lui, tu es en lecture, à ce que je vois. Je t'en prie, ne te dérange pas pour nous, continue.

Marthe, qui venait de les rejoindre, tendit la main à l'enfant.

— Bonjour, Pierrot ; alors, dans quel domaine es-tu, en ce moment ? demanda-t-elle en désignant le livre.

— Dans celui du rêve ! fit-il avec un accent qui fit tressaillir M. Savorel.

Curieusement, il tendit le bras vers le volume que le jeune homme lui présenta.

— Oh ! oh ! du Balzac, à présent ! Décidément, Pierrot, tu as des lectures qui me surprennent.

Puis, s'adressant à sa fille :

— L'autre jour, c'était les tragédies de Racine ; aujourd'hui, c'est *La femme de trente ans*. Vraiment, c'est renversant.

— En effet, fit Marthe ; ce ne sont cependant pas des œuvres d'une compréhension à la portée de toutes les intelligences. Cela t'intéresse donc bien ? demanda-t-elle au jeune homme.

Pierre, qui, à l'ordinaire, était plutôt timide, reprenait toute son assurance lorsqu'il parlait littérature. Il leva les yeux.

— Je ne sais si ces livres sont à la portée de tout le monde, mais, en ce qui me concerne, je suis dans l'extase en les lisant.

Puis, emporté par son admiration .

— Quel génie que celui de Balzac ! Quelle élévation de sentiment ! Quelle finesse de psychologie ! Comment ne pas admirer un tel talent ? C'est sublime !

M. Savorel échangea avec sa fille un regard étonné.

— Petit, fit-il en s'asseyant sur une pierre, quel âge as-tu ?

— Seize ans, Monsieur ; bientôt dix-sept.

— Seize ans, murmura M. Savorel, c'est étonnant. Alors la littérature t'intéresse à ce point ?

— C'est si beau !

— Oui, c'est beau ; c'est la vie, c'est l'oubli de toutes les misères humaines dans une élévation ultime de la pensée. C'est le baume qui soulage, c'est l'antidote qui ranime, c'est la caresse qui console.

— Ah ! oui, l'oubli de la vie ! fit Pierre en un murmure où pointait un sanglot.

M. Savorel parut frappé de l'intonation de cette dernière phrase.

— A ton âge, mon enfant, on ne cherche pas encore l'oubli de la vie ; au contraire, on la regarde avec joie, comme l'explorateur embrasse d'un coup d'œil l'immense domaine auquel il arrachera son secret. Seize ans, c'est l'aurore de l'existence ; c'est l'instant où le soleil lance sur l'âme ses premiers rayons lumineux.

— Tout soleil a son ombre, fit Pierre.

— Evidemment, mais cette ombre ne peut survenir qu'une fois engagé sur la route de l'avenir ; or, toi, petit, tu ne fais qu'y pénétrer.

— Oui, Monsieur, vous avez raison ; mais cependant, au seuil de l'existence, j'ai déjà l'impression que les rayons lumineux de mon idéal sont interceptés par un nuage noir, tout noir.

La vision de la forge, subitement, apparut. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Sensible, Marthe prit la main du jeune homme.

— Voyons, pourquoi pleures-tu ? A ton âge, on n'a pas de ces idées tristes.

Pierre baissa la tête.

Doucement, M. Savorel l'interrogea :

— Allons, Pierre, dis-moi pour quel motif coulent ces larmes ? Tu as confiance en moi ; un chagrin partagé est moins lourd à porter. Les douleurs qui se renferment consomment le cœur. Aujourd'hui, l'amitié t'offre sa consolante affection : parle.

— Vous êtes bon, Monsieur, vos paroles me font du bien. Oui, vous avez raison, je ne dois pas garder pour moi cette chose qui m'opprime. Vous seul êtes capable de me comprendre. Cette amitié que vous me témoignez me réconforte ; je vous dirai donc ce que, jusqu'à ce jour, j'ai secrètement gardé dans mon cœur.

« Vous n'ignorez pas le malheur qui m'échut dès mes premières années. Qui perd ses parents perd tout, hélas ! Cette nouvelle famille qui m'accueillit, je lui dois tout ; je ne puis méconnaître ses bontés, ni son désintéressement ; mais quelle souffrance en est le prix !

« Je rêvais d'une vie toute autre ; j'aurais aimé faire des études sérieuses : cela ne me fut

pas permis. A présent, je sens en moi une force irrésistible qui me pousse vers les lettres. Ecrire, oh ! écrire ! ce serait ma seule ambition , cette satisfaction m'est refusée. Au lieu de cela, il me faut apprendre un métier. Il est honorable, certainement... ; mais la forge me fait l'effet d'une tombe dans laquelle je serais enseveli tout vivant. J'ai beau me raisonner ; parfois même, en considération de tout ce que l'on fait pour moi, par reconnaissance, je voudrais prendre goût au métier. Je sais que ce serait la plus grande joie pour mon oncle ; je prends la résolution d'être fort ; puis, lorsque j'entre à l'atelier, que je vois la forge, l'enclume toute noire, les outils massifs qui m'attendent, malgré moi cela me serre, m'étouffe, et je pleure. »

— Pauvre petit ! fit Marthe, les larmes aux yeux.

M. Savorel, le menton dans la main, restait pensif. Un silence de quelques minutes plana sur le groupe.

— Pierre, fit soudain le père de Marthe, à l'âge où tes camarades s'amuse encore, toi, tu penses. Quand leurs idées ne sont qu'en boutons, les tiennes sont en fleurs. A dix-sept ans, tu parles et raisonnes comme un homme fait ; cela dénote en toi un sens complet des choses, une âme élevée, une intelligence supérieure.

« Certes, tu dois beaucoup à tes parents adoptifs, cela est incontestable , mais briser un avenir comme serait le tien, c'est un crime.

« Veux-tu que je parle à maître Bourdier ? »

— Oh ! non, ne lui en dites rien. Plus tard, qui sait ? il peut changer d'avis ; c'est une bien

frêle illusion ; je m'y accroche cependant de toutes mes forces. Je vous en prie, ne lui parlez pas encore.

— C'est comme tu voudras, mon enfant. Oui, attendons ; mais n'abandonne pas ton idéal, tu serais indigne envers toi-même. Au contraire, travaille, cherche, élève-toi ; lis les maîtres, comprends-les, imprègne-toi de leur génie. Tu as en toi l'étoffe d'un artiste ; ne sois pas au-dessous de ce que la nature a mis en ton âme.

« Je te conseillerai ; viens me voir. S'il y a des choses en dehors de ta compréhension, n'hésite pas à me demander des explications ; tu auras en moi le maître le plus dévoué, celui qui jamais ne refusera à ton cerveau la lumière acquise par cinquante ans d'expérience.

« Tu lis actuellement un livre excellent pour former ta sensibilité ; mais certains passages échapperont à ton jugement. Ne crains pas de venir me trouver ; cela me fera plaisir.

« Allons, mon petit, sois courageux, sois fort ; souviens-toi que rien ne vient sans peine. Une carrière qui s'annonce sans difficultés n'est pas toujours un gage de réussite. La pierre la plus dure, la meilleure, ne se trouve pas à la surface du sol, il faut souvent creuser longtemps pour l'atteindre ; mais, une fois en sa possession, c'est avec elle que s'édifient les bâtiments les plus solides.

« Maintenant, continue ta lecture, et viens chez moi dès que tu le pourras. Au revoir, mon enfant. »

— Au revoir, Pierrot, et à bientôt ! dit Marthe.

Arrivé sur la route, M. Savorel regarda sa fille.

— Ce petit a une âme d'élite, je l'avais soupçonné il y a quelque temps ; aujourd'hui, j'en suis convaincu. Il passe de l'enfance à la virilité, sans transition. Ce sont les vrais talents qui échappent ainsi à l'adolescence. Cet enfant-là sera quelqu'un !

— Oui, fit Marthe ; sa pensée est profonde comme celle d'un homme. C'est un cerveau à cultiver.

Puis les deux promeneurs reprirent lentement le chemin du Bourgneuf, en s'absorbant dans la contemplation du paysage.

Lorsque la nouvelle de la mort de Tiennette parvint au Bourgneuf, Pierre en reçut un choc au cœur.

Il aimait tendrement cette bonne vieille qui, pour lui, était un peu de la mère qu'il avait jadis perdue sans jamais la connaître.

Cette brusque disparition lui causait un profond chagrin.

Tant qu'elle avait vécu, il avait senti autour de lui une tendresse qu'il n'aurait su définir et qui était douce à son cœur.

Maintenant que Tiennette n'était plus, le pauvre Pierre se rendait compte de la place qu'elle tenait en son affection. La nature délicate du jeune homme ressentait d'autant plus cette perte qu'il comprenait que la seule tendresse au sein de laquelle il eût pu se réfugier sans réserve était celle qui venait de lui être brusquement ravie.

Pendant quelque temps, il demeura sombre, en proie au plus profond chagrin. Madeleine, qui aimait beaucoup la vicille Tiennette, avait essayé de consoler son cousin. Certes, il avait été sensible à cette preuve d'affection ; mais la plaie demandait un baume plus énergique ou plus doux.

Cette blessure, Marthe la pansa. Avec des mots qui semblaient des caresses, elle avait reconforté l'âme éplorée du jeune homme.

Femme, elle avait en elle une douceur de paroles que son esprit cultivé rendait encore plus pénétrante. Elle savait, par des phrases tendres et pleines de commisération, rendre au cœur meurtri du pauvre le calme dont il avait un si grand besoin.

Une telle bienveillance allumait en Pierre une flamme de reconnaissance infinie.

Marthe Savorel lui apparaissait comme un ange gardien, une fée bienfaisante qui veillait sur sa destinée.

M. Savorel, lui-même, avait, en quelques paroles pleines de bonté, ranimé le cœur désespéré du pauvre garçon.

A présent, Pierre sentait que sa seule amitié était en leur maison. Cette pensée lui était douce. Elle fut pour lui le plus puissant des remèdes. Désormais, il reporta sur Marthe toute l'affection qu'il avait eue pour Tiennette.

— Allons, Mesdemoiselles, faites un peu moins de bruit, s'il vous plaît ! Toi, Germaine, retourne à ta place. C'est malheureux, on se croirait sur une foire !

Germaine, une jeune apprentie de douze ans, lâcha le mannequin qu'elle était en train de travestir, et revint à sa place.

Madeleine se remit au travail, levant la tête de temps à autre.

Les trois fillettes se faisaient des grimaces, se gonflant les joues pour ne pas rire. Madeleine fit mine de se fâcher :

— Si vous continuez à vous amuser au lieu de travailler, je vous mets à la porte toutes les trois ! Berthe, à quoi penses-tu ? N'as-tu plus rien à faire ?

— Non, Mademoiselle.

— Eh bien ! prends cette jupe, tu surfileras l'ourlet ; ensuite, tu coudras les « pressions ». Et toi, Mariette, où en es-tu dans ta manche ?

— Je finis le poignet, répondit Mariette, une petite blonde qui avait le visage parsemé de taches de rousseur.

— C'est tout de même malheureux, fit Madeleine, qui essayait de paraître sévère. Il faut vous commander comme des gamines de six ans !

Une des fillettes éleva son coude à la hauteur de ses yeux, faisant mine de se protéger la tête, dans un geste cher à l'enfance. Elle était si comique, dans cette position, que Madeleine, perdant toute retenue, éclata de rire.

— Quel pantin ! fit-elle. Tiens, au lieu de faire la folle, chante-nous donc quelque chose ; ce sera plus intéressant.

— *La fillette au bois !* s'écrièrent ses deux compagnes ; on reprendra au refrain.

— Si vous voulez, acquiesça Mariette, qui ne

ec faisait jamais prier pour chanter ; puis elle
commença :

Dans le bois de la Chapelle,
Il est un endroit
Où viennent toutes les belles
Qui rêvent d'un roi
Qui leur dirait : « belle fille,
Votre frais minois
Me plaît, vous êtes gentille,
Voulez-vous de moi ? »

Ah! qu'il fait bon sous les branches
De ce bois (bis),
Parmi les corolles blanches
Comptons trois (bis)
Et, cueillant la quatrième
Rêvons à celui qu'on aime.

— Faut chanter aussi, mademoiselle Made-
leine, dit Mariette ; vous chantez si bien !

— Oui, continue.

Tout en tirant l'aiguille, la fillette reprit :

Un jour la petite Lise
S'en vint seule au bois
Croyant voir, quelle bêtise,
Passer un beau roi.
Or, ce roi, ce fut Jean-Pierre
Qui, la voyant là,
Lui dit : « Qu'attends-tu ma chère,
Seulette par là. »

Ah! qu'il fait bon sous les branches
De ce bois (bis),
Parmi les corolles blanches
Comptons trois (bis)
Et, cueillant la quatrième
Rêvons à celui qu'on aime

J'attends, mon cher, lui dit-elle,
Un prince charmant.
Le voici, ma toute belle,
Fit le beau galant.
Puis il prit à la fillette
Un tendre baiser

En lui disant : « Mignomette,
Veux-tu m'épouser ? »

Quittons donc tous deux les branches
De ce bois (bis),
Laissons les corolles blanches
Sans émoi (bis),
Vous êtes reine jolie,
Et moi roi, ma douce amie.

— Les petites battirent des mains :

— Bravo ! bravo ! pour Mariette !

— C'est une belle chanson ! s'extasia Berthe.

— Bien sûr ! Et puis toutes les chansons qui parlent d'amoureux, c'est joli ! affirma Germaine.

— Tais-toi, fit Madeleine ; tu as le temps de penser à cela ; travaille.

— On peut bien travailler et penser à son amoureux ! répliqua la gamine, vexée.

Les autres pouffèrent.

— Dis donc, Germaine, il est beau, ton galant ?

— C'est Jean-le-borgne, fit en riant la petite Berthe ; hein donc ?

— Flûte ! D'abord, ça ne vous regarde pas !

— Si, mais d'un œil, puisqu'il est borgne ! s'écria Mariette.

Un éclat de rire couvrit cette réponse ; puis, comme quelqu'un frappait à la porte, les têtes se penchèrent brusquement sur les aiguilles qui coururent dans l'étoffe.

Pierre et Madeleine s'étant retirés chacun dans leur chambre, Bourdier et sa femme restèrent seuls autour de la table.

Le forgeron, qui venait de bourrer sa pipe,

l'alluma, puis, ayant tiré quelques bouffées, s'adressa à son épouse :

— Alors, le métier de Madeleine, ça marche toujours aussi fort ?

— Oui, il ne faut pas se plaindre. Quand je pense que je ne voulais pas en faire une couturière ! Tout de même, la petite a eu une riche idée !

— Et M^{lle} Noirol en a eu une autre de se retirer si tôt.

— Ça, c'est vrai. Enfin, voilà notre fille avec un bon métier dans les mains, et qui gagne déjà pas mal d'argent.

Le forgeron sembla réfléchir.

— Si au moins le petit nous donnait les mêmes satisfactions ; mais, malheureusement, ce n'est pas le cas.

— Il ne s'y fait pas encore ? questionna sa femme.

— C'est toujours la même chose. Quelquefois, il s'y met avec acharnement ; ça dure l'espace d'un feu de « borde », puis vlan ! le voilà tout d'un coup à rêvasser, sans savoir ce qu'il fait. Il aurait un morceau de bois entre les mains qu'il le fourrerait facilement au feu pour le rougir. Je me demande ce qu'il a. Le voilà cependant d'un âge où on comprend les choses ; tant qu'il était jeune, j'avais l'idée que ça se passerait, que c'était de l'enfantillage, mais, à présent, c'est plus possible d'y penser.

— C'est peut-être que le métier ne lui plaît pas, car, enfin, il est intelligent, ce petiot. Pour moi, il n'est pas d'une nature ordinaire.

— C'est bien ce qui m'enrage, fit Bourdier.

A son âge, moi, je ne tenais pas en place, je chantais du matin au soir, je courais les chemins avec les camarades. Le dimanche, on jouait aux quilles, soit au Bourgneuf, soit ailleurs ; enfin j'étais de mon âge, quoi ! Je me dégourdissais, tandis que Pierrot, c'est tout le contraire.

« A la forge, c'est à peine s'il cause ; le soir, dès la dernière bouchée avalée, il monte dans sa chambre ; et le dimanche, au lieu de sortir comme tous les jeunes gens, il va je ne sais où, tout seul, à lire des grimoires. Je te demande un peu si c'est des amusements ! »

— Il tient ça de sa mère. Tu ne te rappelles peut-être pas, mais, moi qui étais de son âge, je me souviens que c'était pareil.

« Le dimanche, à part la messe, elle ne sortait pas. Elle passait son après-midi à lire et à griffonner du papier. Il n'y avait rien à faire pour l'en sortir. Une fois mariée, ça s'est passé. »

— Je ne peux cependant pas marier Pierrot ! il n'a pas encore dix-huit ans ! fit le forgeron en riant ; mais c'est égal, je me demande souvent ce que tout ça va bien donner.

— Ah ! soupira la ménagère, c'est triste que ce soit comme ça ; enfin, il ne faut encore rien dire : il peut changer...

— Espérons !

— La forge ne peut pas aller à un autre, repart-elle ; ce serait un vrai malheur, par exemple ! Et puis, quel autre métier ferait-il, en somme ? C'est toujours pas ses bœuquins qui le nourriront !

— Oh ! les livres, c'est un amusement, bien sûr. On ne peut pas dire que ce soit chose sérieuse, ça non ! C'est comme ces papiers qu'il noircit dans sa chambre, je ne les ai jamais lus, mais je me demande quel plaisir il peut bien trouver à écrire des balivernes pendant deux ou trois heures d'affilée !

— Il ferait mieux d'aller avec les garçons du pays que de s'abrutir sur ces paperasses !

— Si le travail n'en souffrait pas, reprit le forgeron, je m'en moquerais, après tout ; mais c'est ça qui lui trotte toujours par la tête ; il n'y a pas autre chose, va ! Il devrait cependant comprendre que, pour lui, la vie est « pain béni ». Il n'a qu'à tendre les mains pour prendre. Quand je pense au mal que j'ai eu pour arriver à ce que je suis ! Hein ! Marie, tu te rappelles ? les premiers temps, c'était pas toujours rose...

— Ben, ma foi non !

— ... Et pourtant, on s'en est tiré quand même, alors que Pierre n'a qu'à se baisser pour ramasser l'argent. La forge est là : il n'a qu'à travailler. Bon sang de sort ! dire qu'il y en a tant qui ne demanderaient que ça, d'avoir une position toute faite, alors que lui rechigne comme si... je ne sais quoi !

— Il pourrait avoir une vie toute dorée. Voilà Madeleine qui gagne quasiment autant que nous ; ma foi, ils se plairaient, je n'y mettrais pas d'empêchement ; et toi, Bourdier ?

— Ça, c'est une affaire qui regarde la petiotte ; mais, bien sûr, Pierre ne pourrait pas trouver meilleur parti ; et puis, quand il aura la forge,

je serai là tout de même, et, à l'occasion, je ne lui relâserai pas un coup de main.

— Bien sûr, c'est comme moi ; je comprends bien que Madeleine, avec son métier, ne pourrait guère s'occuper de son ménage comme elle voudrait. Elle n'aurait rien à craindre ; tant que je serais vaillante, ce n'est pas une autre qui s'en occuperait. Tout de même, on n'est pas des sauvages !

— Naturellement, fit Bourdier. Enfin, nous reparlerons de cela. Voilà qu'il se fait tard, et demain il faut que je sois debout à quatre heures, rapport à la foire de Chalon.

— Allons nous coucher, fit sa femme ; plus tard nous en reparlerons.

Lorsque Pierre descendit à la forge, Bourdier causait avec le père Maudiot. Celui-ci discutait la réparation d'un char-à-bancs qu'il voulait commander.

— Allons, Bourdier, soyez arrangeant ; huit cent cinquante, c'est trop ; mettez huit cents tout rond.

— Vous êtes terrible, père Maudiot. Je vous ai fait un prix d'ami, vous ne devriez pas marchandier. Enfin, il ne faut pas que vous puissiez dire que Bourdier n'est pas raisonnable ! Allons-y pour huit cents, mais, vrai, je vais « m'échiner » pour ne guère gagner.

— Pleurez pas, forgeron de malheur : je baillerai dix francs à Pierrot ; ce sera pour faire le garçon, hein donc, mon sieu ! fit-il en lui tapant rudement sur l'épaule.

Pierre eut un sourire

— Merci, monsieur Maudiot, vous êtes bien aimable.

— On sait ce que c'est que la jeunesse, pas vrai, Bourdier?

Puis, dans un rire sonore, le brave Maudiot s'éloigna.

L'homme parti, Bourdier revint à son enclume.

— Ce maudit bonhomme, il est enragé. Faut toujours qu'il « agriche » quelque chose ; c'est une manie. Enfin, à ce prix-là, on peut encore s'en tirer honnêtement.

Joyeux, il sifflota.

Pierre cerclait un moyeu. Le forgeron s'approcha.

— Eh bien : fiston, ça va?

— Tout doucement. Est-ce bien?

— Très bien. Quand tu veux, tu n'es pas maladroit ; mais, ma foi, y a des jours où c'est pitoyable.

Marthe Savorel, qui, à cet instant, passait devant la forge, s'était arrêtée près de la porte. Les deux hommes lui tournaient le dos.

Le forgeron continuait :

— Par moments, je ne sais pas ce que tu as, mais un gosse de douze ans ne ferait pas plus mal. Je me demande quelquefois à quoi tu penses. Bon sang ! si tu veux lire ou écrire, tu as toute ta soirée pour ça ; je ne t'empêche pas de griffonner du papier, si c'est ton plaisir. Je ne te le reprocherais pas, si, la journée, tu n'étais pas là, comme une âme en peine, à bâiller aux étoiles.

En se retournant, il aperçut Marthe :

— Tiens ! Mademoiselle ; quel hasard ? fit-il en s'avancant à sa rencontre.

— Je passais, alors je venais vous dire un petit bonjour ; seulement, comme vous causiez, je ne voulais pas vous déranger.

— Pierre devint rouge. Bourdier se mit à rire.

— Ah ! par exemple, vous gêner avec nous, ce n'est pas gentil, vous savez ! D'abord, ce que je disais au petit n'était pas secret, allez !

— Eh ! Bourdier, es-tu là ?

Du dehors, depuis sa voiture, un vigneron appelait le charron qui s'excusa et sortit.

Restés seuls, Marthe s'approcha de Pierre.

— Alors, Pierrot, ça ne va toujours pas, à ce que j'ai pu entendre bien malgré moi...

— Hélas ! fit le jeune homme, cela ne peut changer !

— Quels griffonnages te reprochait donc ton oncle ?

A cette demande, Pierre devint écarlate.

— Oh ! ce n'est rien ;... il trouve,... parce que parfois j'écris...

Il bredouillait comme un écolier pris en faute.

— Tu écris ? mais quoi ? Tu sais, Pierrot, tu n'as pas le droit de me cacher quoi que ce soit, ce serait me faire offense.

— Eh bien ! fit le jeune homme avec effort, quelquefois je note, quand je suis seul dans ma chambre, une pensée, une idée. Parfois j'imagine un conte, je l'écris ; cela me fait du bien. Quand j'ai une peine dans la journée, par exemple, eh bien ! le soir, je brode là-dessus. Cela me dégonfle le cœur... et... il me semble

que c'est vous qui êtes près de moi et que je vous parle...

Martine le regarda.

— Il faut nous apporter quelques-unes de ces pages.

— Oh ! non, protesta Pierre, jamais je n'oserais... Et puis cela vous ferait rire : c'est mal écrit, ... c'est naïf.

— Je ne le crois pas, dit-elle sérieusement. Si je te priais de me les montrer en te disant qu'un refus me peinerait, que ferais-tu ?

— Oh ! Mademoiselle, je vous répondrais : « Tout ce qui est à moi vous appartient ; lisez dans mes écrits, lisez dans mon âme ; je me résous à tout sauf à vous faire la moindre peine. »

— Merci, fit la jeune fille ; tu as un cœur d'or. Viens ce soir, apporte-nous quelques petites choses ; papa aussi sera content. Tu sais l'intérêt qu'il te porte.

— Mademoiselle, soyez tranquille ; puisque vous venez de pénétrer mon secret, je vous le livrerai. Vous lirez, non pas quelques feuilles choisies parmi celles que je crois les meilleures, mais tout, absolument tout ce que j'ai écrit jusqu'à ce jour. Il me semblerait à présent démeriter dans votre estime, si je vous cachais la plus petite parcelle de mes sentiments intérieurs.

Puis, comme le forgeron prenait congé de son client, Marthe tendit la main à Pierre.

— A ce soir ?

— A ce soir, Mademoiselle.

Ainsi qu'il l'avait promis, Pierre se rendit le soir même chez les Savorel.

Le père de Marthe, mis par elle au courant de la situation, accueillit le jeune homme avec une cordialité qui le mit de suite à l'aise.

Ensemble, ils lurent quelques-uns des écrits de Pierre.

Toute l'âme du sensitif qu'il était vibra dans ces pages, dont plusieurs étaient d'une tenue littéraire telle que M. Savorel en restait interdit.

— C'est merveilleux ! ne cessait-il de répéter.

Naturellement, l'esprit était vagabond, primesautier. Sans souci des règles sévères de l'art pur, il chevauchait éperdument dans l'espace infini des champs de l'imagination.

Avec quelques principes, en peu de temps, ce cerveau produirait des merveilles. Ce talent était, pour ainsi dire, à l'état sauvage. M. Savorel comprit de suite quelle source alimentait la pensée du jeune homme.

Il résolut donc de le pousser dans la voie qui lui était destinée.

Il préleva d'abord un petit manuscrit intitulé : *La détresse d'une âme*, qui lui parut d'une facture digne de l'impression.

— Je l'enverrai à l'une des revues où je collabore, dit-il à Pierre ; cette page mérite d'être mise au grand jour.

Le jeune homme, tout à la joie causée par cette perspective, sentit naître en lui un ineffable bonheur. Certes, il était modeste, mais enfin, cette pensée de voir ses lignes imprimées, voisinant avec des talents qu'il admirait, lui

causait une sensation inconnue et très douce.

Il pensait que c'était à Marthe qu'il devait cette minute de joie pure, la première qu'il eût dans sa vie, si triste jusqu'à présent.

Sa vénération pour la jeune fille, qu'il sentait si bonne et si supérieure à lui, s'accrut encore.

Il eût voulu pouvoir lui exprimer toute son admiration.

Trop timide pour la lui crier, il la garda dans son cœur ; mais, dès lors, Marthe fut pour lui l'Inspiratrice dont le souffle ardent devait élever son talent à mesure qu'il avançait dans la vie.

Un certain matin, M. Savorel vint trouver Pierre à la maison. Il tenait un rouleau de papier qu'il remit au jeune homme. C'était quelques numéros de la revue où sa nouvelle était insérée.

— Voilà, avait dit le père de Marthe, quelque chose qui t'intéressera.

Et, sans vouloir lui donner de plus amples explications, il était reparti.

Pierre, qui, ce matin-là, était seul à la forge, monta dans sa chambre pour prendre connaissance des brochures remises par M. Savorel.

Il était en pleine lecture lorsque Madeleine entra dans la pièce, dont la porte était restée ouverte.

Etreint par une joie encore inconnue, il regardait l'écrit au bas duquel son nom se détachait.

La revue tremblait entre ses doigts, et ses

yeux brouillés voyaient les lignes noires danser, tourbillonner sur la page.

Une indéfinissable émotion lui serrait la gorge.

— Bonjour, Pierrot ! fit gaîment la jeune fille.

Il eut un sursaut, comme brusquement tiré d'un rêve.

— Ah ! c'est toi, Madeleine ! Je ne t'avais pas entendu monter.

Par un sentiment de pudeur instinctive, et comme honteux d'être surpris à s'admirer lui-même, il ferma vivement la publication ouverte sur ses genoux.

— Tiens, fit Madeleine en regardant la couverture, c'est une nouvelle revue ?

— Non, elle existe depuis longtemps ; c'est M. Savorel qui vient de m'en remettre quelques numéros.

Moitié par curiosité, moitié pour faire plaisir à son cousin, elle tendit la main :

— Fais voir.

Machinalement, elle jeta les yeux sur la couverture, puis sur le sommaire.

— Ah ! par exemple, s'exclama-t-elle : *La détresse d'une âme*, nouvelle par Pierre Bourdier.

Ses yeux se portèrent sur le jeune homme qui restait muet.

— C'est toi qui...

— Oui, c'est moi, fit-il très bas ;... n'en parle pas,... je t'en prie.

Madeleine feuilletait rapidement les pages, à la recherche de la prose annoncée. Elle prit une chaise, s'assit et commença la lecture.

Pierre la regardait.

— C'est bien, c'est très bien, dit-elle, arrivée à la fin de la nouvelle. Je ne suis pas instruite comme toi, mais, vrai, c'est joli, ton écrit ; je trouve ça ;... mais c'est bien triste...

Elle s'embarrassait dans sa phrase, ne sachant comment s'exprimer. Il vint à son secours :

— Je suis content, vois-tu ; ce n'est pas seulement le fait d'être imprimé ; ma joie vient d'une cause plus élevée. Vois donc les écrivains qui signent dans cette revue : presque tous des noms célèbres. Il y a un conte de M. Savorel ; il précède le mien. Quelle fierté de se sentir au milieu de tous ces talents ! Oh ! je suis encore un novice ; mais, avec l'âge, je suis sûr...

Emporté par son rêve, il ne songeait plus à la réalité des choses. La vision de la forge noya soudain de son ombre les clairs rayons qui, en cet instant, inondaient son âme.

Il baissa la tête.

Madeleine subissait, elle aussi, mais inconsciemment, ce sentiment de fierté. Naturellement, il n'atteignait pas les mêmes sommets que celui de Pierre, il était plus matériel. Il se bornait à une satisfaction qui résidait uniquement dans le plaisir de voir le nom de son cousin sur la couverture d'une publication. La valeur littéraire de celle-ci la laissait complètement indifférente.

Elle se rapprocha de Pierre :

— Je suis bien contente, fit-elle ; cela me cause une grande joie, vois-tu ; je n'aurais jamais cru qu'un jour ton nom serait imprimé dans une revue.

Cela flattait agréablement Madeleine dans son amour-propre. Quel orgueil, lorsqu'elle montrerait la chose à ses amies !

A présent, Pierre ne lui semblait plus le même. Elle sentait intimement l'esprit supérieur du jeune homme, mais cette sensation était confuse.

— Mon Pierrot ! mon Pierrot ! Je suis heureuse !

Pierre la regarda :

— Madeleine, ta joie me fait du bien. Peut-être, à la maison, seras-tu la seule qui me prodigueras ces paroles d'encouragement ; cependant elles me sont douces. Leine, tu es une bonne petite cousine, je t'aime bien.

Il lui mit au front un tendre baiser.

Sous cette affectueuse caresse, la jeune fille sentit soudain passer en elle un frisson qu'elle n'avait jamais encore éprouvé. Elle rougit.

— Moi aussi, je t'aime bien, murmura-t-elle.

Pierre continuait :

— Vois-tu, Leine, je débute merveilleusement, arrivant d'un seul coup à une place que d'autres, moins heureux, mettent souvent des années à atteindre. L'avenir ne nous appartient pas, il est le maître de nos destinées ; qui sait ce qu'il me réserve ?

« Cependant, la pensée que tu n'es pas indifférente au rêve qui est toute ma vie me comble d'une douce joie. Je ne me sentirai plus aussi seul ici. Nous pourrons causer tous deux de ces choses qui parlent au cœur. »

Il prit les mains de Madeleine.

La jeune fille baissa les yeux ; puis, soudain,

laissant tomber sa tête sur l'épaule de Pierre :

— Oui, ce sera doux, oh ! oui ; je n'osais pas te le dire.. : je t'aime !

Le jeune homme devint pâle. Cet aveu lui ser : le cœur.

Il vit que la pauvre Madeleine, abusée par des paroles dont la portée lui échappait, avait interprété, dans un autre sens que le sien, l'amitié qu'il réclamait d'elle.

Il entrevit soudain le gouffre que ces mots ouvraient sous ses pas.

Certes, il aimait sa cousine ; mais cette affection vraiment fraternelle excluait tout sentiment d'amour au sens passionnel du mot.

Atterré de cette méprise, Pierre eut, comme dans un éclair, la vision des souffrances intimes qu'éprouverait Madeleine s'il la détrompait brutalement. D'une sensibilité extrême, il comprit la douleur que ferait naître en l'âme pure de la jeune fille la première désillusion du cœur.

Incapable de prononcer une parole, il se dégagea doucement et, comme Madeleine, brisée par l'émotion de son aveu, pleurait en silence, il lui prit la tête et mit sur ses yeux pleins de larmes un baiser où passait toute la douleur intime, toute la pitié de son âme désespérée.

— Pierre ?

— Père ?

— Viens voir ici. Je t'avais recommandé de limer convenablement ces têtes de boulons. Regarde ceux-ci : est-ce du travail fait ?

Et, comme Pierre ne répondait pas, le forgeron s'emporta.

— Décidément, tu te moques de moi ! Ce serait sur un travail difficile, je passerais encore ; mais tout de même, pour limer un boulon ! Non, non, fit-il en arpentant la forge, c'est trop fort ! Tu devrais avoir honte, à ton âge, de travailler comme un simple apprenti ! Moi, à dix-huit ans, j'étais déjà compagnon je savais manier les outils, ah ! bon sang oui, je savais les manier ! Quand je te vois travailler, ça m'étouffe. Il y a des jours où je préfère partir, ça me rendrait fou !

— Je fais cependant ce que je peux, fit Pierre, la gorge serrée.

— Tu fais ce que tu peux ! Elle est forte, celle-là ; c'est-à-dire que tu fais tout ce que tu peux pour mal faire ; tu n'es qu'un « bouzillou », voilà tout. Si c'était pour gribouiller du papier, oh ! alors, tu t'en donnerais ! Ce n'est cependant pas avec ça que tu risques de gagner ta vie !

— Qui sait ! fit Pierre qui, pour la première fois, osait parler de cette chose avec le forgeron.

— Qui sait ? répéta Bourdier en colère ; aurais-tu la prétention...

Cela lui parut tellement comique qu'il se mit à rire nerveusement.

Et, marchant de long en large dans la forge :

— C'est le bouquet !... Il ne manquait plus que ça, à présent !

Et comme le jeune homme ouvrait la bouche pour parler :

— Tais-toi ; tu n'es bon à rien, entends-tu ? à rien ! Voyez-vous ce monsieur, cet artiste, ..

parce qu'il a écrit l'autre jour une gaudriole dans un journal, il se croit... je ne sais quoi... Alors tu te figures que c'est en écrivant des sornettes dans ce goût-là que tu ferais bouillir la marmite? eh bien ! mon gars, il serait maigre, le bouillon ! Ça t'a beaucoup rapporté, ce que tu as écrit, dis-le-moi ? Tu serais bien en peine de manger quelque chose, avec cet argent-là !

— Naturellement, fit Pierre, pour la première fois ;... mais par la suite...

— Par la suite, tu crèverais de faim, ni plus ni moins !

— Cependant, M. Savorel a gagné de l'argent.

Bourdier éclata de rire.

— Tu n'es pas modeste, à ce que je vois ! Je ne sais pas si c'est en écrivant que M. Savorel a gagné sa fortune, mais encore que cela serait, tu ne t'imagines pas en connaître autant que lui ? Et lui as-tu demandé combien de temps il a traîné la misère, ton Savorel ? Sa femme est morte, la pauvre ! qui sait si ce n'est pas de faim ! Et tu trouves que c'est une existence ?

« Ça te plairait de traîner une savate d'un pied et un soulier de l'autre ? d'avoir le ventre creux et la cervelle pleine d'illusions ! Les repas qu'on fait avec des illusions ne chargent pas trop l'estomac, crois-moi. Ah ! il ne manquait plus que ce gribouilleur et sa fille viennent te tourner la tête, avec leurs histoires, il ne manquait plus que cela ! »

— Ce n'est pas M. Savorel, protesta le jeune homme.

— Ce n'est tout de même pas moi, ni Made-

leine, je suppose ! Tiens, tu me retournes les sangs ! Je fais tout ce que je peux pour te mettre un bon métier dans les mains, je « m'échine » à t'apprendre quelque chose, je te rabache vingt fois les mêmes mots, et, quand je me suis bien escrimé à te montrer le travail, tu penses : « C'est trop commun, ça ne m'entre pas dans la tête. » Faut-il que je retourne à l'école pour apprendre le beau langage ? Je ne suis pas un prédicateur ni un savant, je parle comme tout le monde, j'appelle une tenaille, une tenaille, et un marteau, un marteau !

— Je ne prétends pas être autrement que les autres, fit Pierre. Je n'ai jamais dit que je ne vous comprenais pas.

— Alors, si tu me comprends, c'est que tu ne veux pas travailler ; tu es assez intelligent pour apprendre. Le métier ne te plaît pas ? C'est possible, mais, moi, je ne suis pas millionnaire, sans quoi je ne serais pas là. Je ne crois pas que je te fasse faire un métier honteux tout de même. Un forgeron est bien aussi respectable qu'un gratte-papier, il me semble !

— Je ne dis pas cela.

— Alors, c'est donc le courage qui te manque ?

Ce reproche fit saigner le cœur de Pierre ; il éclata en sanglots. Le forgeron, qui, au fond, n'aimait pas voir couler les larmes, jeta sur l'enclume le marteau qu'il tenait à la main.

— Tiens, je m'en vais ; je crois que je deviendrais fou à discuter de pareilles choses. Quel malheur, bon sang ! quel malheur d'être flanqué d'un gaillard comme toi !

Depuis sa conversation avec Pierre, après l'aveu fait au jeune homme, Madeleine paraissait songeuse, inquiète. L'amour qui, brusquement éclos, s'épanouissait dans son cœur, lui causait une étrange sensation, faite de bonheur et de crainte. Lorsque à l'atelier ses ouvrières parlaient de leurs « galants », la jeune fille devenait rêveuse. Son regard se voilait, alors que sa pensée s'envolait sur l'aile fragile des espoirs amoureux.

Elle pensait à Pierre.

Son amour pour lui était fait d'un mélange bizarre de tendresse et de respect. Elle sentait vaguement que l'âme du jeune homme n'était point de la même nature que celles du commun. Son élévation de sentiments lui procurait une douce sensation, tenant à la fois de l'admiration et de l'orgueil.

Souvent, le soir, assis dehors, ils causaient tous deux. Pierre lui disait, avec un charme incomparable, des choses dont elle ne comprenait pas toute la profondeur, mais qui faisaient passer en elle un frisson, inconnu jusqu'à ce jour. Quant à Pierre, il éprouvait, dans ces tête-à-tête, une impression de gêne qui, parfois, allait jusqu'au serrement de cœur.

La main de Madeleine, posée sur la sienne, un regard attendri de la jeune fille, lui causaient un déchirement intime qui lui faisait mal. Souvent, il regrettait de ne pas avoir eu le courage de parler dès la première fois. A présent, il comprenait que la blessure serait trop cruelle à l'âme de Madeleine ; il n'osait, il ne pouvait plus retourner en arrière.

Il est des cœurs qui sont appelés à souffrir éternellement. Celui de Pierre était un de ceux-là.

Souvent, avec terreur, le pauvre garçon envisageait l'avenir, il lui apparaissait sombre.

Deux nuages planaient en son ciel ; l'un sur ses aspirations, l'autre sur ses sentiments. Parfois, pris d'une lassitude extrême, il entrevoyait la mort comme une délivrance ; mais ce découragement n'était que passager. La jeunesse, plus forte que ses pensées, venait lui redonner la force qui ranime, et Pierre se reprenait à espérer.

Au lendemain de la scène qu'il avait eue avec son père adoptif, Pierre, qui, comme à l'ordinaire, était allé passer quelques instants chez M. Savorel, mit celui-ci au courant de la situation toujours plus critique et plus tendue entre le forgeron et lui.


Marthe, voyant le jeune homme désespéré, le consola doucement.

M. Savorel réfléchissait.

Il connaissait la valeur de Pierre et sentait en lui une nature extrêmement douée, destinée à la plus brillante carrière littéraire.

Détourner le jeune homme de cette voie, lui semblait un sacrilège. Avait-il le droit, lui, Savorel, d'enlever à l'art un talent qui devait s'affirmer comme l'un des plus sûrs ?

Après avoir mûrement envisagé les conséquences de sa décision, il prit le parti d'aller, le lendemain, parler à maître Bourdier.



Comme il arrivait près de la forge, M. Savorel vit sortir le forgeron. Il le héla :

— Holà ! maître Jérôme.

Celui-ci se retourna, et, reconnaissant le père de Marthe, s'avança à sa rencontre.

Les deux hommes échangèrent une poignée de mains.

— Êtes-vous pressé ? demanda M. Savorel.

— Pas précisément, pourquoi ?

J'aurais à vous parler sérieusement.

— Ah ! fit Bourdier surpris. En ce cas, entrez à la maison.

Tous deux pénétrèrent dans la cuisine. Le forgeron s'effaça.

— Entrez à la salle à manger, nous serons mieux pour causer.

Alors, quel est le motif de votre visite ? interrogea Jérôme en fermant la porte derrière eux.

— Un motif grave, très grave même, puisqu'il concerne l'avenir de votre fils.

— Ah ! c'est au sujet du petit !

— Oui. Je vais droit au but. Vous n'ignorez pas que votre fils, je ne puis l'appeler autrement...

— Il l'est, en effet.

— ... N'a aucun goût, aucune aptitude pour le métier de forgeron.

— Hélas ! fit Bourdier qui sentait remonter en lui toute sa rancœur.

— ... Or, s'il ne possède pas les qualités nécessaires à la forge, il est, d'un autre côté, merveilleusement doué pour la littérature.

Le forgeron ne sourcilla pas.

« ... J'ai pu juger en connaissance de cause. Sa capacité dans le domaine littéraire est prodigieuse. Pierre possède une âme d'élite ; une âme qui vibre, capable des plus belles œuvres. Pourquoi, puisqu'il ne peut faire un forgeron, n'en pas faire un écrivain ? »

— Ça, jamais, déclara sèchement Jérôme.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ! mais parce que ce n'est pas un métier.

— Comment cela ? Ignorez-vous qu'avec du talent on y devient riche.

— Ou qu'on y crève de faim !

— Ce sont des préjugés, fit M. Savorel. Naturellement les médiocrités y végètent. Si votre fils ne me paraissait pas réunir toutes les conditions voulues pour réussir dans cette carrière, je ne l'engagerais pas à y pénétrer. Je serais même le premier à l'en dissuader. J'ai lu ses œuvres ; elles émanent d'un talent presque mûr. Il y a en elles des qualités admirables qui, développées, donneraient des résultats merveilleux.

— Des mots ! interrompit le forgeron que cette conversation rendait nerveux.

Impassible, le père de Marthe continuait :

— Vous êtes en train de gâcher la vie de Pierre, maître Jérôme, et c'est une chose que l'on ne fait pas de gaieté de cœur. Il ne faut jamais imposer à un enfant un métier qui lui déplaît ; au contraire, on doit rechercher ses goûts, découvrir ses aptitudes et, selon ses dispositions naturelles, le pousser vers telle ou telle profession compatible avec ses penchants.

Que de génies furent ainsi étouffés par le manque de compréhension de parents inconscients.

— Je n'ai pas envie que Pierre traîne la misère. Un bon « tiens » vaut mieux que deux « tu l'auras ». La forge est là, c'est un métier respectable qui lui assurera son avenir, tandis qu'avec toutes vos belles promesses, rien ne me dit qu'un jour il ne sera pas le plus gueux des gueux.

— Vous avez tort de vous entêter, monsieur Bourdier ; qui sait si vous ne le regretterez pas un jour !

— Ma conduite ne regarde que moi, fit le forgeron d'un ton tranchant.

— C'est évident, mais je crois qu'il est de mon devoir de vous prévenir que vous faites le malheur de Pierre. Il eût fait un brillant écrivain, vous, vous n'en ferez jamais qu'un mauvais ouvrier.

Cette phrase cingla Jérôme.

— De votre faute, dit-il avec un tremblement dans la voix.

— Comment cela ?

— Oui, si vous n'aviez pas tourné la tête du petit avec toutes vos histoires à dormir debout, il n'aurait pas perdu le goût du travail. A l'heure actuelle il serait comme tout le monde, alors qu'il s'abrutit sur des livres.

— Les livres n'abrutissent que les ignorants, répliqua M. Savorel.

— C'est pour moi que vous le dites ?

— Je le dis pour les ignorants, à vous de savoir si vous l'êtes !

— Tout le monde ne peut pas être savant, mais tout le monde peut être poli, fit le forgeron pâlisant de colère.

M. Savorel se redressa.

— Je ne vous manque pas de respect, je n'ai d'ailleurs pas l'intention de vous offenser ; je tiens simplement à vous prévenir que vous brisez l'avenir et la situation de Pierre par votre entêtement inconcevable.

— Je n'ai d'ordre à recevoir de personne.

— C'est entendu ; mais laissez-moi vous dire qu'à défaut d'ordre, je puis toujours vous donner un conseil.

— Des conseils comme ceux-ci, je n'en ai que faire, monsieur Savorel, mieux vaut que vous les gardiez pour vous.

— Vous regretterez votre conduite envers Pierre, oui, plus tard, vous la regretterez.

— Je ne regretterai jamais qu'une chose, c'est que le petit ait fait votre connaissance.

— Monsieur Bourdier, je tiens cette phrase comme insultante ; est-ce bien votre pensée ?

— Oui.

— En ce cas, je ne resterai pas une minute de plus sous votre toit. Adieu, Monsieur.

— Adieu, répondit le forgeron.

Digne, hautain, M. Savorel gagna la porte et sortit.

Depuis sa rupture avec les Savorel, Jérôme ne décolérait pas. Il était furieux contre tout le monde et plus particulièrement contre Pierre, qu'il accusait de jeter la discorde dans la maison.

Le jeune homme, qui sentait toute l'injustice de ce reproche, ne répondait pas, mais son cœur se serrait douloureusement.

Madeleine, qui devinait le chagrin de Pierre, avait essayé d'apaiser son père. Celui-ci l'avait, sans ménagement, renvoyée à ses robes, prétendant que ces questions-là ne la regardaient pas.

Ce que voyant, elle avait entrepris de consoler le malheureux Pierrot.

Cependant, malgré le désaccord survenu entre le forgeron et les Savorel, le jeune homme ne cessait de se rendre chez ces derniers dès qu'il en trouvait l'occasion.

Là, seulement, ses souffrances se calmaient.

Marthe, le sentant malheureux, l'entourait de sa tendresse, calmant son âme inquiète par des paroles d'apaisement.

— Pauvre Pierre, lui disait-elle, il ne faut pas désespérer. Je sais bien qu'il doit t'être pénible de traverser une période aussi douloureuse. La vie n'épargne personne ; tous nous sommes sujets à subir ses atteintes, il faut savoir les supporter vaillamment.

« Les épreuves sont souvent nécessaires, elles fortifient la volonté, trempent l'âme. Qui a souffert est plus apte à juger les choses ; souvent c'est un appoint appréciable dans le cycle des connaissances humaines. Sans jamais se laisser abattre, il faut, au contraire, regarder l'adversité bien en face, comme le dompteur le fauve qu'il veut mater. »

Pierre, sous la bienfaisante détente apportée par les paroles de Marthe, reprenait courage jusqu'au moment où un mot du forgeron rame-

nait dans son esprit les tourments toujours en éveil.

Cependant, maître Bourdier n'avait pas été sans s'apercevoir des visites faites par Pierre à la famille Savorel.

Il en fit brutalement le reproche au jeune homme qui, las de ces persécutions constantes, tint tête au forgeron.

Une scène violente eut lieu entre les deux hommes.

M^{me} Bourdier s'interposa, ramenant le calme à la maison.

Cependant Pierre, cruellement blessé dans ses sentiments de dignité, résolut de quitter ses parents adoptifs.

Lorsqu'il fit part aux Savorel de cette détermination, ceux-ci protestèrent vivement contre un acte qu'ils jugeaient inconsideré.

Ils lui firent comprendre la folie de cette résolution. M. Savorel, qui se rappelait les souffrances endurées jadis, alors qu'il luttait pour la réalisation de son idéal, voulait épargner à Pierre tous ces tourments inutiles. Marthe, ayant sur lui plus d'ascendant que son père, en profita pour le détourner de son projet.

Pierre qui, près de la jeune fille, n'avait plus aucune volonté, lui promit de suivre aveuglément ses conseils ; d'autant plus que M. Savorel fit entendre au jeune homme qu'un pareil éclat ne manquerait pas de faire grand bruit au pays. Les gens, en ignorance de cause, ne manqueraient pas de rejeter sur sa fille et sur lui la responsabilité d'un tel esclandre.

Ce raisonnement, qui faisait intervenir un

facteur aussi délicat dans la situation de Pierre, eut pour résultat de détruire en lui toutes ses idées premières.

Il leur jura donc de n'y pas donner suite.

M. Savorel, sentant la blessure de ce pauvre cœur, y versa le baume adoucissant.

— La meilleure solution, la voici : Pour l'instant, il faut accepter les mille froissements de ton âme, subir le sort, pénible, c'est certain, mais inévitable de la forge. Ta journée finie, le soir, seul avec tes pensées, travaille, écris. Le cœur malheureux est toujours plus vibrant que celui qui ne conçoit pas la souffrance.

« L'expression des sentiments nés dans la douleur émeut plus facilement, parce qu'ils ont un accent de sincérité que ne possède nul autre.

« Ces heures de solitude seront pour toi des heures d'apaisement. Note, analyse toutes les vibrations de ton âme comme tu les ressens ; ces pages-là seront peut-être les meilleures de ta carrière. »

Emu par ces paroles, réconforté par les encouragements de Marthe, le jeune homme se sentit plus fort ; il envisagea l'avenir avec une plus grande confiance.

— Je t'aiderai, lui avait promis M. Savorel, donne-moi toujours tes manuscrits. Tu es parti, ne t'arrête plus en chemin. Dès aujourd'hui, tu entres dans la lutte. Mon ami Gauthier, le directeur du « Courrier Littéraire », est fort satisfait des choses que je lui ai envoyées ; il m'a fait sur toi des éloges que je ne veux pas te répéter, car rien n'est plus mauvais, pour le cer-

veau, que l'encens des propos flatteurs. Je ne puis que te dire : « aie confiance en toi-même et persévère. »

Quand Pierre, le lendemain, pénétra dans la forge, il se sentait tout autre. Une nouvelle vie semblait commencer pour lui, celle de la lutte pour la réalisation de son rêve.

Dès lors, avec acharnement, il se mit à l'œuvre. Le soir, seul dans sa chambre, il écrivait sans relâche. Il avait entrepris de faire un roman. Sa vie n'en était-elle pas un ? Sur elle il broda un thème merveilleux, admirables pages où le sentiment, base de l'œuvre, s'épanouissait pleinement. Sans même en parler à M. Savorel, ni à Marthe, auxquels il ne voulait en faire part qu'une fois terminé, il commença le livre dans lequel il mit toute son âme, tout son jeune enthousiasme.

L'image de Marthe, sans cesse devant ses yeux, lui donna l'inspiration nécessaire. Lorsque, fatigué, le cerveau se refusait à penser, le jeune homme, dans une élévation sublime de tout son être, implorait sa Muse.

Une détente bienfaisante faisait place à la tension d'esprit. Un souffle passait en lui ; les idées renaissaient, plus claires, plus pures, et le cerveau, soudain ranimé, reprenait son travail.

La fin juillet approchait ; bientôt on allait arriver à la sainte Marthe. Depuis plusieurs jours, Pierre cherchait vainement ce qu'il pourrait offrir à M^{lle} Savorel. Sa bourse était modeste, hélas ! il en fit le compte. Elle ne renfer-

mait guère qu'une trentaine de francs ; cette constatation lui fut pénible.

Il eût rêvé pour Marthe d'un joyau magnifique qui, brillant sur elle, se fût animé de son éclat.

Un instant, il eut la pensée d'emprunter quelque argent à Madeleine... cela lui parut monstrueux... et puis, n'était-ce pas avouer sa trop grande sympathie pour Marthe ? Non, décidément, il n'y fallait songer ! Restait donc la question de savoir ce qu'il pourrait faire avec ses maigres ressources.

Longtemps il demeura perplexe, puis enfin il se résigna à l'achat d'une belle gerbe de fleurs. La valeur d'un cadeau, songea-t-il, réside plutôt dans l'intention que dans le prix de la chose offerte.

L'acheter au pays n'était pas chose faisable puisqu'il n'y avait pas de fleuriste, et puis s'en fût-il même trouvé un, que jamais Pierre ne se fût adressé à lui. Le lendemain tout le Bourgneuf aurait su que Pierre Bourdier, le fils du charron, offrait des fleurs à M^{lle} Savorel ! Or, cela, il ne le voulait pas ; non qu'il eût rougi de son geste, mais les mauvaises langues ont si vite fait de répandre les choses en les dénaturant, qu'il craignait pour Marthe la malveillance de certaines commères.

Il alla donc un soir trouver M. Pérard, à qui il confia ses craintes. Le brave homme était le seul, après M. Savorel, en qui Pierre pouvait avoir confiance.

L'instituteur se mit à rire :

— Tu te tracasses bien pour peu de chose,

mon gars. Il n'y a cependant rien de plus simple. La sainte Marthe tombe cette année un vendredi, c'est presque sur commande. Jeudi je suis libre ; justement j'ai des courses à faire à Chalon, je me chargerai de ta commission. Je rentre à la nuit, tu viens chez moi prendre ton bouquet que j'envelopperai comme il faut, et ainsi personne ne s'apercevra de rien.

— Comment vous remercier de votre bonté et de la peine que je vous donne !

M. Pérard lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Il n'y a pas à me remercier, Pierrot ; mais si un jour tu veux faire un grand plaisir à ton vieux maître d'école, fais-lui cadeau d'un numéro du « Courrier Littéraire » où tu écris, et dédicace-lui une de tes œuvres. Cela me sera doux de penser que c'est moi qui, jadis, te fis faire tes premiers pas dans le domaine de l'intelligence.

Pierre, ému, lui promit cette petite satisfaction, à laquelle, d'ailleurs, il s'excusa de n'avoir pas songé plus tôt, puis il prit congé du brave homme, non sans le remercier encore une fois.

Pour la première fois peut-être, Pierre travaillait en fredonnant une chanson.

Maître Bourdier, qui, dans la forge, allait et venait, de l'enclume au char à bancs qu'il réparait, jetait de temps à autre à la dérobée un regard sur le jeune homme.

— Qu'a-t-il donc pour être aussi gai ? ma parole, ce n'est pas souvent que je lui vois ce visage de fête. Prendrait-il du goût au métier !

Cette idée était douce au forgeron. « Qui sait ! avec l'âge, quelquefois tout de go ça arrive des changements comme ça. »

Les pensées de Pierre étaient cependant tout autres. Il eût été bien embarrassé de dire quelle pièce il avait entre les mains. Son esprit n'était guère à la forge, il vagabondait dans d'autres régions moins matérielles.

La veille, il s'était rendu chez les Savorel. Venant de terminer son roman, il n'avait pu résister au plaisir de le leur porter.

Marthe en avait de suite commencé la lecture.

M. Savorel, très intéressé par l'œuvre du jeune homme, avait tenu à l'entendre jusqu'au bout.

Il était tard lorsque l'audition prit fin.

A certains passages, Marthe n'avait pu retenir ses larmes, tant il se dégageait d'émotion dans les pages vibrantes du manuscrit.

Quant à son père, il avait simplement déclaré : « c'est parfait ».

Comme la soirée était belle, ils avaient tenu à faire un brin de chemin avec Pierre.

— Cela nous délassera de ces quelques heures d'attention soutenue.

Tout en marchant, M. Savorel causait avec Pierre :

— Ton roman se déroule dans un cadre bien en place, le thème en est idéal. Je regarderai cela de plus près, il y a quelques passages qui me semblent fléchir, nous verrons cela ensemble. Mon impression première est excellente, je crois que sincèrement cette œuvre est digne d'être imprimée.

— Oh ! fit Pierre, que cette perspective éblouissait, ce n'est qu'un essai... on se moquera de moi.

— Non, mon petit. Je connais nombre de mes amis, déjà des vétérans du métier, qui ne désavoueraient pas leur signature au bas de ton manuscrit. Nous allons donc le mettre sur pied, puis une fois en état, je ferai le nécessaire auprès de mon éditeur pour qu'il le mette à l'impression. S'il rend ce que j'en espère, cela te rapportera suffisamment pour que Bourdier, forcé de s'incliner devant la réalité tangible des faits, abandonne son entêtement et remise ses préjugés. Alors, n'ayant plus d'autres soucis que ceux nécessaires à ton art, tu pourras librement travailler.

« Je t'aiderai de tout mon cœur, me réjouissant si un jour, grâce à mes conseils, à mes encouragements, tu te tailles ta part de gloire parmi la phalange des intellectuels renommés. »

Bercé par ces paroles, ce soir-là, Pierre s'endormit dans un état d'esprit que jamais il n'avait connu.

Maître Bourdier était parti avec Pierre livrer du travail à Chagny. Le soir descendait lentement et la fraîcheur de cette heure, faisant suite à l'intolérable chaleur du jour, avait amené Madeleine et sa mère devant la maison. Là, tout en causant elles regardaient la route, guettant le retour des deux hommes.

— Alors, c'est bien décidé, demanda la mère qui, depuis un moment, était silencieuse, tu as bien réfléchi ?

— Oui, maman. Pourquoi ramener encore cette question.

— Cependant, André n'est pas mal.

— Il ne me plaît pas... il me déplaît, même... quoi te dire de plus !

— C'est une famille qui est à l'aise, ce sont des gens riches, les Lignol.

— Ça m'est bien égal ; je ne me marierai jamais avec un sac d'écus. Lignol serait-il cousu de billets de banque que je n'en voudrais point.

— Tu n'aurais quand même pas dû lui parler si durement, fit M^{me} Bourdier, il t'aime ce brave garçon, est-ce un crime ? Tu n'as pas été tendre pour lui, j'en avais pitié, le pauvre gars, il en avait les larmes aux yeux.

— Ce n'était pas pour le rendre plus beau, fit Madeleine en éclatant de rire.

— Tu n'as point de cœur, il ne faut jamais se moquer d'un chagrin.

— Oh ! c'est un chagrin qui lui passera vite.

— On ne sait jamais !

— Qu'il passe ou non, je m'en moque, dit Madeleine énervée ; laisse-moi tranquille avec ça.

M^{me} Bourdier se tut. Quelques minutes passèrent.

Au loin, sur la route, deux silhouettes apparurent.

— Les voilà ! cria Madeleine, et, sur son visage, soudain transformé, passa comme un éclair de joie.

Sa mère remarqua ce changement subit.

— Tu l'aimes donc bien, ton cousin ?

La jeune fille ne répondit pas, mais l'incarnat de ses joues parla pour elle.

— Il n'est cependant pas plus beau gars qu'André !

Cette réflexion piqua la jeune fille.

— Plus beau ou plus laid, cela ne regarde que moi. Je ne te demande pas si papa était beau gars quand tu l'as pris, il était à ton goût comme Pierre est au mien, voilà tout.

— Non, mais voyez-vous ! fit sa mère interloquée par cette sortie. Bigre, faut pas y toucher, à son Pierrot, c'est une chose sacrée ! Bien-tôt on ne pourra plus rien lui dire à cette demoiselle.

— Parle-moi de tout ce que tu voudras, pourvu que ce ne soit pas d'André Lignol.

— C'est bon, c'est bon, fit la mère en se levant, fais comme tu voudras, après tout peu m'importe ! c'est pour toi que tu travailles. Bien sûr que Pierre n'est pas un mauvais parti, je ne dis pas ça ; mais je ne sais pas, moi, si vous vous entendez bien.

— Pourquoi pas !

— Ma foi, tu ne nous en as jamais parlé, alors je pensais...

— Que nous ne nous aimions pas !

— Ben, non..., j'ignore ce qu'il y a entre vous.

— Pierre m'aime, je le sais, il me l'a dit.

— Ah ! si c'est comme ça, pardi, c'est différent. Tu ne dis rien, est-ce que je peux savoir, deviner, moi !

Sur ses mots, elle rentra à la maison.

Restée seule, Madeleine regarda la route. Les deux hommes approchaient, marchant d'un pas rapide.

Bientôt ils ne furent plus qu'à une centaine de mètres. La jeune fille se leva. Légère, elle courut à leur rencontre.

Le souper fut gai. Jérôme avait fait une bonne affaire. De Chagny il rapportait une importante commande.

Pierre qui, depuis quelque temps, causait plus volontiers, paraissait enchanté de sa journée.

— Cela fait du bien, une petite promenade comme celle-ci, cela vous dégourdit les jambes.

Le repas terminé, le forgeron prit sa pipe :

— Je vais jusque chez le père Maudiot, il faut que je lui demande quelques renseignements rapport aux essieux de sa voiture.

M^{mo} Bourdier, qui débarrassait la table, s'adressa aux deux jeunes gens :

— Vous n'allez pas vous asseoir un instant dans le verger ? il fait meilleur qu'ici !

— C'est vrai, fit Pierre en se levant, viens-tu, Leine ?

La jeune fille sortit avec lui.

— Allons là-bas, Pierrot, nous serons mieux, fit-elle en désignant l'extrémité du champ. Et comme il prenait la direction indiquée, elle s'empara de son bras.

Tous deux marchèrent ainsi jusqu'au fond du verger, puis s'assirent sur l'herbe. Un instant ils restèrent sans parler.

Madeleine songeait à la demande d'André Lignol. Cette pensée la fit sourire.

Pierre qui, à cet instant la regardait, interrogea :

— Pourquoi ris-tu, Leine ?

Par une habitude restée depuis son enfance,

malgré l'âge de la jeune fille, il lui avait toujours conservé ce diminutif enfantin.

— Tu ne le devinerais jamais !

— Ma foi non.

— Tiens, il faut que je te le dise, c'est comique. Figure-toi que ce matin, André Lignol est venu à la maison, j'étais avec maman. Il a commencé par parler d'une foule de choses sans importance ; puis, comme à un moment donné je me trouvais seule avec lui, il s'est mis à bafouiller tellement qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Enfin, il a tout de même réussi à me faire comprendre qu'il m'aimait... qu'il serait heureux si... que ce serait un grand bonheur... qu'il n'avait jamais osé... etc... tu vois ça d'ici ?

— Il t'a dit qu'il t'aimait ! s'exclama Pierre.

— Oui. Alors tu penses si je l'ai envoyé promener, lui, son air bête et ses gros sous.

— Pourquoi ? fit Pierre inconsciemment.

Madeleine devint pâle. « Pourquoi ! »

Pierre la voyant si blanche comprit de suite la portée de cette malencontreuse parole. Le visage de la jeune fille exprimait une telle émotion que le brave garçon fut pris soudain d'une immense pitié.

— Je voulais dire, comment l'as-tu évincé ? corrigea-t-il.

Madeleine respira. Un peu de rose revint à ses joues.

Pierre lui prit la main :

— Voyons, ma petite Leine, qu'as-tu ?

— Rien, je suis folle. Mais ce « pourquoi », je ne sais l'effet qu'il m'a produit.

— J'ignore à quoi je pensais en te répondant cela, pauvre Leine, va !

— Oh ! Pierrot... je t'aime tant ! fit-elle en l'enveloppant d'un doux regard.

Le soir descendait sur la campagne. L'air était frais. Le ciel, qu'embrasaient les rayons du soleil couchant, projetait une dernière lueur qui semblait s'étendre comme une caresse, sur la terre engourdie.

Madeleine avait posé sa tête sur l'épaule de Pierre ; elle ne parlait plus, grisée par le charme du moment.

Lui songeait. Il pensait à Marthe Savorel, si belle, si douce, si supérieurement délicate, et son âme s'élevait jusqu'à elle comme, en cet instant, l'âme de la terre s'élevait jusqu'à Dieu.

Marthe ! A ce nom, dans le cœur du jeune homme naissait, pour la première fois, un étrange sentiment fait d'admiration et d'amour. Cela le troublait étrangement.

Il rêvait à la jeune fille. Rêve ardent qui élève, rêve fou du poète pour sa Muse ; et soudain il se prenait à songer à ce que serait la vie d'un homme aux côtés d'une femme aussi délicieusement idéale.

— Je t'aime.

Pierre, brusquement ramené à la réalité, baissa les yeux.

— Madeleine.

Leurs regards se croisèrent. Les yeux de la jeune fille paraissaient suppliants.

— M'aimes-tu bien, mon Pierrot ?

Il eut comme un vertige ; son cœur se serra.

Au fond du verger une grosse ombre noire

« la forge », à ses côtés une autre ombre frêle s'accrochant à lui « Madeleine ».

Pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux, il se pencha vers la jeune fille.

— Oui, Leine, je t'aime.

Et ces mots suprêmes, qui font rêver tous les cœurs, ouvrirent dans le sien une plaie profonde qui lui fit mal.

Brutale et foudroyante la nouvelle se répandit dans le pays : M. Savorel venait de mourir subitement. Une embolie l'avait terrassé d'un seul coup, en plein travail, dans sa chambre.

Marthe, en entrant, avait trouvé son père affaissé sur son bureau, ayant encore à la main le porte-plume dont il s'était servi. Il semblait dormir. Hélas, de ce sommeil il ne devait plus se réveiller.

Affairés, les voisins étaient accourus. Marthe, folle de douleur, poussait des cris déchirants, ne voulant pas croire à l'horrible chose. Dès qu'il en apprit la nouvelle M. Pérard se précipita chez les Savorel. Le brave homme sentait que la malheureuse jeune fille, anéantie par cette mort brutale, aurait besoin d'un réconfort moral immédiat.

Ce n'étaient pas les bonnes paysannes d'alentour qui pouvaient le lui donner.

Certes, c'étaient de braves femmes, au cœur d'or, prêtes à tous les dévouements, qui se mettraient « en quatre » pour soulager la pauvre Marthe ; mais elles ne sauraient trouver les paroles consolantes dont la jeune fille devait avoir besoin.

Lorsqu'il pénétra dans la maison qu'emplissait un monde curieux, il vit M. Savorel étendu sur son lit mortuaire.

Pâle et froid, il semblait reposer.

Atteint en pleine santé, sa physionomie n'avait pas changé. Sa figure était calme, et ses traits, détendus par l'éternel repos, avaient une douceur infinie.

Au pied du lit, Marthe, agenouillée, semblait prier.

M. Pérard s'approcha d'elle :

— Ma pauvre enfant, murmura-t-il.

La jeune fille leva les yeux. Sans proférer une parole, elle tendit la main à l'instituteur qui, la serrant, frissonna de la sentir si glacée.

Une voisine vint, apportant de l'eau bénite et un morceau de buis qu'elle plaça dans un verre, tandis qu'une autre mettait, à proximité, un crucifix de bois qu'elle était allée chercher.

Tout ce monde évoluait avec des chuchotements, des mots furtifs échangés à voix basse.

Les hommes, ne sachant que faire, restaient là, gauches et embarrassés, n'osant remuer, effrayés par le bruit de leurs gros souliers à clous.

M. Pérard se pencha vers Marthe :

— Venez avec moi, ma pauvre enfant, ne restez pas ici, c'est trop pénible pour vous.

La jeune fille secoua la tête :

— Laissez-moi près de mon père, je n'ai plus si longtemps à le voir.

— Pauvre enfant, reprit doucement l'instituteur, quelle épreuve est la vôtre ! Je conçois votre chagrin ; je le sens immense, inconsolable. Connaissant votre père, je me rends compte de

tout l'irréparable de sa perte. Je voudrais pouvoir vous dire des paroles consolantes, mais il est des douleurs que les mots humains ne peuvent atteindre ; la vôtre est de celle-là, mais je tiens à vous assurer que mon dévouement vous est acquis. Je suis à votre entière disposition.

« En souvenir de celui qui n'est plus et dont je ressens si douloureusement la perte, je serais heureux de vous rendre service. Ma maison est la vôtre, je ne puis remplacer votre pauvre père, mais soyez certaine que tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour vous être utile, me sera agréable. »

— Merci, murmura la jeune fille dans un souffle, vous êtes bon. Vos paroles me sont douces. J'accepte l'offre généreuse que vous me faites, car je sens qu'elle vient du cœur.

Pâle et tremblant, Pierrot entra à ce moment dans la pièce. Incapable de prononcer un mot, il s'approcha de la jeune fille, lui serra la main et, se dirigeant vers la couche funèbre, se pencha sur M. Savorel auquel il donna un suprême baiser puis, s'écroulant devant le lit, il se mit à sangloter.

Atteinte au plus profond de son cœur et dans sa plus chère affection, Marthe se remettait difficilement.

M^{me} Pérard, ayant pour la jeune fille une grande amitié, avait insisté pour qu'elle couchât et prît ses repas à la maison.

— Plus tard, lorsque votre chagrin se sera un peu apaisé, nous aviserons ; pour l'instant,

laissez-moi vous soigner comme si vous étiez ma fille.

Marthe, que ces attentions touchaient profondément, acceptait, craignant de désobliger la bonne dame.

L'instituteur lui-même se multipliait pour distraire la jeune fille de son chagrin, cherchant sans cesse ce qui pourrait lui faire plaisir.

Pierre venait très souvent à la maison. En son âme élevée, il trouvait pour parler à la jeune fille des paroles reconfortantes.

Le jeune homme, que la mort de M. Savorel venait d'atteindre si cruellement, avait, en parlant de lui, les accents qu'aurait eu un fils pleurant son père.

Puis les jours passèrent.

La jeune fille, plus forte à présent, osa regarder l'avenir en face.

Ses revenus la mettaient à l'abri du besoin ; elle n'avait donc, de ce côté, aucun souci. Elle envisagea la possibilité d'un retour à la maison, M. Pérard l'en dissuada :

— Songez donc à la peine que vous éprouverez là où le moindre objet vous parlera du cher disparu ; où la plus petite chose vous murmurer son nom. Vous n'y pourriez vivre, j'en suis certain.

Marthe avait une tante dans l'Anjou, une sœur de sa mère. Celle-ci, après la mort de M. Savorel, avait insisté pour emmener la jeune fille avec elle.

Marthe avait refusé, prétextant des affaires à régler ; mais maintenant, elle sentait que la vie au Bourgneuf ne lui serait plus possible.

Trop de souvenirs lui briseraient le cœur.

Elle se décida donc à écrire à sa tante pour lui faire part de son revirement, et lui annoncer sa prochaine arrivée.

Lorsque Pierre apprit cette décision il en fut atterré. Cette nouvelle le bouleversa. Survenant après la mort de son bienfaiteur, cette idée de départ lui causa une atroce sensation de déchirement.

De la perte de M. Savorel il se remettait avec le temps ; mais du départ de celle qui était l'essence même de sa vie, il sentait que jamais, plus jamais il ne pourrait se consoler.

Cependant, malgré la détresse de son âme, il voulut faire bonne contenance. Devant Marthe il s'appliqua, par un sentiment de pudeur, à cacher sa douleur ; mais, le soir, seul dans sa chambre, libéré de toute contrainte, il laissait alors couler ses larmes.

On était au milieu de l'automne. Déjà, la terre avait repris sa parure de rouille, faite par la chute des feuilles tombantes. Marthe avait fixé son départ pour les premiers jours de novembre.

Pierre, la mort dans l'âme, envisageait la venue du jour fatal avec terreur. Aurait-il la force de cacher sa souffrance à la jeune fille !

Un soir, en arrivant chez M. Pérard, Pierre trouva Marthe lisant une lettre.

A la vue du jeune homme, elle se leva et lui tendant le papier :

— Cela t'intéresse, lis !

C'était la réponse de l'éditeur auquel M. Sa-

vorel s'était adressé au sujet du livre de Pierre. L'imprimeur disait en avoir pris connaissance.

L'auteur, comme vous le dites, est encore un inconnu ; cela limite beaucoup les chances d'une édition à fort tirage. Cependant, vu la valeur du manuscrit et la préface que vous lui avez écrite, votre nom aidant à la vente, je serais doublement heureux si je pouvais, en vous étant agréable, favoriser l'éclosion d'un jeune talent. Tous mes efforts seront faits dans ce sens. Je prendrai donc, à titre d'encouragement, la moitié des frais d'édition à ma charge.

En conséquence, la part que devra me verser l'auteur sera de 1.050 francs.

Espérant vous lire sous peu... etc...

A la lecture de ces lignes, Pierre devint pâle. Mille cinquante francs ! il lui fallait mille cinquante francs pour faire éditer son livre !

Naturellement, sa bourse était loin de contenir une pareille somme. Il ne fallait pas non plus compter sur le forgeron pour la lui avancer.

Une angoisse indicible lui serra la gorge.

— Eh bien ! questionna la jeune fille, qu'en penses-tu ? C'est une chance inespérée.

Pierre, anéanti, la regarda sans répondre.

Elle continua :

— Ces offres-là sont rares en ce qui concerne les débutants. Je connais Pauthier, pour qu'il fasse une semblable concession, il faut qu'il flaire une bonne affaire, sans cela...

Le jeune homme, la lettre à la main, restait sans voix. Mille cinquante francs ! Mille cinquante francs ! ce chiffre tourbillonnait dans son cerveau, martelant ses tempes.

— Tu n'en dis rien ! fit Marthe, à quoi songes-tu ?

Pierre fit un effort :

— C'est joli... en effet... c'est une chance.

Deux larmes roulèrent sur ses joues.

La jeune fille demeura interdite :

— Qu'as-tu, Pierrot?... pourquoi ces pleurs ?

— Ce n'est rien, répondit-il... le bonheur... la joie... je ne sais pas !

Sa voix s'étranglait.

Marthe était trop psychologue pour se tromper.

— Ce n'est pas cela, fit-elle doucement en lui prenant la main ; sois franc, qu'as-tu ?

Sous le regard de la jeune fille, Pierre baissa les yeux.

— Eh bien, non, à vous je ne voudrais pas mentir. Puis, à voix basse : c'est la somme qui m'effraie, jamais je ne pourrai la trouver.

M^{lle} Savorel eut un sourire triste :

— Ne t'embarrasse pas de cela, mon petit, j'y pourvoierai.

Pierre devint rouge :

— Je ne veux pas, oh ! non ! je ne veux pas. Je n'ai pas le droit de vous priver d'un argent qui vous est nécessaire.

— Tu ne me prives pas du tout ; je te l'offre de bon cœur. Si mon pauvre père était encore de ce monde, il ne t'en aurait même pas parlé, il aurait envoyé la somme sans te le demander. Au nom de celui qui n'est plus, refuseras-tu ce que, de son vivant, il aurait fait pour toi ?

— Mademoiselle, vous me placez dans une situation bien délicate. Je ne puis refuser. Au nom

de votre père vénéré je m'incline, mais cette somme, promettez-moi de l'accepter dès qu'il me sera possible de vous la rendre.

— Entendu, fit Marthe. Maintenant, je partirai tranquille car te voilà sur la bonne route.

— Jamais je n'oublierai ce que je dois à votre cœur, murmura le jeune homme. Vous êtes un ange ! Puissé-je me montrer digne de vous en m'élevant toujours plus. Que votre image et votre souvenir soient à jamais en moi.

Puis, ayant pris congé de la famille Pérard, il regagna son logis.

Quelques jours après, Marthe, ayant fait vendre la maison, quittait le pays, se rendant auprès de sa tante.

M^{me} Dubourg, veuve depuis une dizaine d'années, vivait près d'Angers, retirée dans un coquet petit château au bord de la Loire.

La bonne dame, qui entrevoyait la venue de sa nièce comme devant lui apporter une compagnie fort intéressante, se réjouissait du jour proche où la jeune fille arriverait chez elle.

En conséquence, elle avait fait préparer pour Marthe une chambre merveilleuse communiquant avec la bibliothèque, où elle savait que sa nièce trouverait de quoi atténuer son immense chagrin.

Ce fut pour la vieille dame un jour de grande joie que celui où la jeune fille arriva au château.

M^{me} Dubourg, qui était la bonté même, reçut la pauvre orpheline avec toutes les marques de la plus profonde tendresse.

Dès lors, elle ne sut qu'imaginer pour procurer

à Marthe des distractions capables d'adoucir l'existence si douloureuse de la pauvrete.

Excursions, promenades en barque, voyages, tout fut mis en œuvre pour apporter dans son esprit un salubre dérivatif.

Cependant, brisée par une douleur qu'elle sentait inguérissable, et malgré les soins délicats dont ne cessait de l'entourer sa bonne tante, Marthe dépérissait de jour en jour.

M^{me} Dubourg lui ayant proposé de faire venir un docteur, sa nièce s'était défendue :

— Nulle science ne peut trouver de guérison à mon mal. Les blessures morales ne se pansent pas comme les blessures physiques. Quel que soit le talent d'un docteur, il reste humain ; or, la souffrance du cœur n'est apaisable que par des causes supérieures. L'oubli serait le meilleur remède, hélas, il n'est pas à la portée de toutes les âmes.

Toute la sensibilité du père vibrail chez la jeune fille. M^{me} Dubourg le sentait, et cela lui causait un profond chagrin, car elle comprenait que sa nièce, minée par la douleur, ne survivrait pas à la perte de celui qui lui était si cher.

Depuis le départ de M^{lle} Savorel, Pierre était devenu triste et songeur. Un vague malaise pesait sur son âme. Il lui semblait qu'à présent l'air était moins pur, le ciel moins bleu.

Un voile gris paraissait flotter entre la nature et ses yeux.

Ne sortant presque plus, le dimanche il restait à la maison. Un jour, cependant, il s'était

rendu aux ruines de « Montaigu » ; ce coin, tant affectionné jadis, lui avait causé une telle impression de malaise qu'il en revint plus morne, plus désespéré que jamais. Lorsque, en allant parfois chez M. Pérard, il passait devant l'ancienne demeure des Savorel, il regardait ailleurs. La vue de cette maison lui faisait mal.

A la forge, il demeurait des jours entiers sans presque parler, abîmé dans ses sombres pensées.

Madeleine, voyant son cousin désespérément taciturne l'entourait de douceur, lui prodiguant toute sa gentillesse.

Pierre, sensible à ces marques d'affection, la remerciait d'une parole aimable ou d'un sourire qui remplissait de joie le cœur de la jeune fille.

Quelques-unes de ses amies lui ayant fait remarquer le changement survenu dans les manières du jeune homme :

— Cela n'a rien d'étonnant. Pierre a toujours quelque idée en tête, il pense à ses livres. Il écrit beaucoup, et c'est un souci, allez. Il a fait un roman qui va se vendre à Paris, répondait Madeleine en se redressant avec fierté.

La pensée que son cousin était un écrivain, la rehaussait à ses propres yeux. Le jeune homme lui apparaissait si différent des autres.

Dans leurs tête-à-tête, sa parole était si douce qu'elle en subissait le charme inconsciemment, étrangement troublée par ces mots qu'elle comprenait à peine, mais qui, elle le sentait, devaient l'élever au-dessus du commun des mortels.

Dans l'âme de Pierre, cependant, le malaise allait s'accroissant.

Par un enchaînement d'idées, peut-être puéril, l'emplissant tout entier d'une crainte irraisonnée, il rapprochait en une même pensée ces deux départs de la maison fatale.

Jadis, quand il était encore bambin, Tien-nette avait quitté cette demeure ; peu de temps après, la mort brutale l'enlevait à son affection.

A présent c'était Marthe qui venait de partir, franchissant le même seuil... Il n'osait penser plus loin, cela lui faisait peur. Non, il ne se pouvait pas qu'elle... Pierre rejetait désespérément cette vision d'épouvante.

Les jours passèrent...

Depuis son départ, Marthe avait écrit trois fois à Pierre. Ses lettres étaient empreintes d'une telle tristesse, malgré les efforts tentés pour la dissimuler, que le jeune homme, à leur lecture, en avait le cœur douloureusement serré. Avec toute son âme il lui avait répondu, l'exhortant à la domination de son chagrin.

Il eût voulu pouvoir lui crier, lui aussi, son affreuse détresse.

Souffrant lui-même, il trouva, pour la consoler, des accents si émouvants, qu'en lisant ses lettres, Marthe sentait passer en elle, comme une caresse d'apaisement. A présent que la jeune fille n'était plus là, il comprenait toute la place qu'elle avait prise en lui.

Le vide causé par son départ lui apparut immense. Rien en son âme ne vibrait qui ne lui parlât de l'absente.

« Je l'aime à en mourir », songea le pauvre garçon, et cette constatation l'effraya.

Aimer Marthe ! Marthe ! C'était un blas-

phème. Lui, pauvre garçon, presque sans instruction, aux mains calleuses, durcies par le travail de la forge, vouloir s'élever, même par la pensée, jusqu'aux hauteurs inaccessibles d'où l'intelligence de l'idole jetait son rayonnement ! mais c'était du sacrilège !

Quels sentiments pareille nature peut-elle avoir pour moi ? de l'amitié ? peut-être ! une grande pitié ? c'est plus probable.

Malgré ces raisonnements, Pierre, que la désolation anéantissait, n'avait qu'une pensée : « Marthe », qu'un rêve : « Marthe ! Marthe ! »

Cependant, les dernières tourmentes de neige venaient de prendre fin. Le soleil d'avril commençait à réchauffer la terre.

Le vent du renouveau soufflait sur la nature.

Pierre, assis à la cuisine, déjeunait.

— Une lettre pour toi, fiston, fit le facteur qui venait d'entrer.

Pierre, tremblant, se précipita. Rapidement, ses yeux parcoururent l'enveloppe. Ce n'était pas l'écriture de Marthe ; il allait négligemment la rejeter sur la table, lorsqu'il aperçut, au coin gauche de l'enveloppe, l'en-tête de la maison d'édition Paul Pauthier.

Nerveusement, il décacheta la lettre.

— Ah ! par exemple... par exemple !...

Il n'en put dire plus long.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea sa cousine qui venait d'entrer.

Pierre regardait le papier sans mot dire.

— C'est une mauvaise nouvelle ?

— Non, au contraire, fit Pierre, le premier mouvement de stupeur passé. C'est une excel-

lente nouvelle... ah ! sapristi... ça m'a fait quelque chose.

— Dis voir !

— Pauthier m'annonce que mon premier tirage s'épuise. Les cinq cents premiers exemplaires se sont enlevés en quelques semaines. Il m'envoie un mot, pour me demander d'en faire une seconde édition à cinq mille exemplaires.

— A cinq mille ! s'exclama la jeune fille.

— Oui.

— Mais c'est le succès, alors ?

— Pas encore ; mais, aux dires de l'imprimeur, le second tirage aura sans doute un sort aussi favorable. Les critiques ont parlé de mon roman en termes élogieux, d'ailleurs il m'en envoie quelques coupures. La préface de M. Savorel est un petit chef-d'œuvre. Pauthier m'assure que ce livre me rapportera sans doute trente cinq à quarante mille francs environ.

— Quarante mille !

— Du moins, c'est ce qu'il m'affirme. D'autre part il doit m'envoyer sous peu ce qui me revient sur la première édition, ça c'est du certain.

Du coup, la jeune fille bondit. Avant que Pierre eût pu faire le moindre mouvement, elle s'était précipitée vers la forge où son père travaillait.

— Père, père, une bonne nouvelle, fit-elle en entrant.

Le forgeron posa ses pinces.

— Quoi ? fit-il.

— Pierre vient de recevoir des nouvelles de son roman. Tu ne sais pas combien ça lui rapportera ?

Maître Jérôme, peu au courant de ces sortes d'affaires, eut un haussement d'épaules.

— Peuh ! peut-être pas ce que me rapporte la façon d'un char-à-bancs !

— Quarante mille francs ! lança Madeleine, rouge de plaisir.

— Hein !... comment... bégaya Bourdier... qu'est-ce que tu m'as dit ?

— Quarante mille, fit la jeune fille en se sauvant dans le verger où elle savait trouver sa mère.

Resté seul, Jérôme réfléchit pendant un instant.

— Qu'est-ce qu'elle m'a dit !... ma parole, Madeleine est devenue folle... puis soudain : Faut que je le demande à Pierre !

Depuis qu'il avait pu se convaincre, par la lecture de la lettre de l'éditeur, que l'annonce de Madeleine n'était pas une folie, un revirement complet s'était fait dans les idées du forgeron.

Le métier d'écrivain, de misérable qu'il le jugeait auparavant, lui apparaissait à présent comme une profession toute dorée.

Jamais il n'aurait pu supposer, comme il l'avouait maintenant, qu'un de ces livres, comme il en voyait quelquefois traîner dans la maison, rapportait tant d'argent à leur auteur.

Ce soir-là, près de la lampe, il parlait de Pierre, avec sa femme.

— C'est égal, c'est pas ordinaire ce qui arrive, qui c'est qui aurait cru ça !

Son épouse hochait la tête :

— Moi non plus, je ne savais pas, mais, dans le fond, je sentais ben que le petiot n'était pas d'une nature comme tout le monde. Ce qui arrive ne me surprend qu'à moitié.

Le forgeron méditait.

— Pense donc, Marie, quarante mille francs pour un méchant grimoire ! Plus que je gagne dans quasi quatre ans. Et lui, il fait ça en s'amusant, sans se donner du « tintouin », tandis qu'il faut que je trime devant la forge pendant des mois et des mois... Y a pas à dire, mais c'est un métier béni, ce machin de litt... de « littrateur » comme ils appellent ça. M'étonne plus que ce pauvre M. Savorel — que le bon Dieu le protège — ait gagné tant d'argent. Pense donc, si Pierrot faisait ce métier-là seulement pendant vingt ans !

— Il serait bientôt plus riche que les Lignol, qui sont cependant « cossus » eux.

— Je te crois ! Et dire que je l'ai tant rabroué, ce petiot, quand je le voyais rêvasser. Bien sûr... je ne pouvais pas savoir... ah ! bon sang, fallait-y que je sois bête !

— Pense donc, Jérôme, si les gens vont jaser quand ils sauront ça. Hein ! crois-tu qu'ils en vont dire !

— Oui, fit Bourdier. C'est égal, ce Savorel, c'était un fier homme, tout de même ! J'ai bien du regret de l'avoir si mal reçu, le pauvre ! Ah ! le jour où il m'a dit que Pierrot ferait un écrivain fameux, il le voyait bien, lui. Y a des choses que ces gens-là comprennent, qui sont mystères pour nous.

— Dis donc, Jérôme, elles vont en faire une

tête, les « jeunesses » d'ici quand elles sauront que Madeleine...

— Oui... y en a plus d'une qui l'envieront. C'est égal tout de même, c'est autre chose qu'un forgeron. Qu'est-ce qu'elle en dit, la petite.

— Tu penses si elle est heureuse. Elle ne tient plus en place. Toute la journée elle en parle, tu peux croire que ça lui en a déjà fait dire, des paroles. Pierre n'est pas comme elle, lui, il ne dit rien. On voit sur sa figure qu'il est content, mais c'est à peine s'il en parle, c'est un caractère comme ça, quoi ! On ne peut jamais savoir ce qui se passe dans leur tête, c'est des gens qui sont tous pareils, M. Savorel c'était la même chose, y passait à côté de vous sans vous voir. Ça a l'esprit vagabond, faut toujours que ça « rumine » quelque chose, c'est leur vie, comme à nous de remuer.

— Bien sûr.

Le couple resta silencieux pendant quelque temps. Le forgeron fumait sa pipe, les yeux perdus dans la contemplation du plafond. Quant à sa femme, elle avait prit un bas dans sa corbeille et le reprisait.

Le premier, Bourdier reprit la parole.

— Ce livre qu'il a écrit, c'est-y un gros livre ? Tu l'as vu ?

— Oui, il en a reçu un jour cinq ou six, il en a donné un à M^{lle} Savorel, un autre à M. Pé-rard, je crois... les autres... Je ne sais pas. J'en ai vu un une fois entre les mains de notre Madeleine...

— Comment que ça se fait?... J'en ai jamais rien su... tu n'en as pas parlé, pourquoi ?

Sa femme hésita quelques secondes.

— Faut que je te dise, Pierre avait demandé à la petite de n'en pas souffler mot, c'est elle qui me l'a dit en cachette en me recommandant de me taire ; il paraît que le petit avait peur que tu te fâches !

— Pauvre Pierrot ! Pourquoi cela m'aurait-il fâché ?

— Tu comprends, après tout ce que tu lui avais dit, et puis toute la journée...

— C'est vrai, avoua le forgeron ; j'ai eu tort. Est-ce que je pensais, moi...

— Bien sûr, quand on ne sait pas !

— Faudra que je lise ce livre-là.

— Toi, Bourdier, tu veux lire !...

— Oui, répliqua le forgeron comme vexé, oui, je veux le lire... pourquoi pas?... ça fera plaisir à Pierrot... Je lui dois bien ça !

A présent, Pierre était en possession de l'envoi de fonds expédié par l'éditeur.

Ce premier argent gagné par son travail intellectuel lui causait une douce satisfaction. Enfin il allait pouvoir rendre à Marthe ce qu'elle lui avait avancé.

Cette pensée lui donnait une sorte de fierté qu'il n'aurait pu définir. Quelle bonne nouvelle à annoncer à la jeune fille !

« Je lui écrirai demain, s'était-il dit dans la journée ; elle sera contente de ce succès car la plus grande part lui en revient.

« Ne fut-elle pas la seule inspiratrice de mon œuvre ! »

En effet, Marthe pouvait se targuer d'avoir

présidé à l'éclosion de ce jeune talent, d'avoir été la source vivifiante à laquelle le jeune homme puisait ses pensées.

Son esprit imagiatif, prompt à l'impulsion, échafaudait d'ores et déjà mille projets d'avenir. Il jetait les bases d'un nouveau roman, en développait les grandes lignes, heureux en songeant au plaisir que chacun de ses succès procurerait à Marthe.

« Elle a le droit d'être fière de moi, pensait-il ; pour elle, cependant, je veux faire mieux encore. »

Un nouvel horizon semblait s'ouvrir devant lui ; son cerveau paraissait plus léger, son esprit plus dispos.

Maître Bourdier, transformé, avait pour Pierre des paroles affectueuses. Par un sentiment d'orgueil, il ne voulait pas avoir l'air d'avouer ses torts, mais tout, dans ses gestes, trahissait son intime revirement.

Pierre, cependant, feignait de n'en rien voir.

Ce matin là, il se trouvait à la forge, lorsque le facteur passa.

— Voilà pour la maison.

Il y avait deux lettres, l'une d'un fournisseur, pour Bourdier ; l'autre à l'adresse de Pierre.

À première vue il reconnut l'écriture de Marthe. Fébrilement il ouvrit l'enveloppe et parcourut la lettre.

Sa lecture terminée, il demeura songeur.

Que lui voulait donc Marthe ? Pourquoi le priait-elle si instamment d'aller auprès d'elle.

Toute la journée il fut inquiet, un vague ma-

laise l'envahissait. Pressentiment? Il n'aurait pu le dire.

Pour que la jeune fille le réclamât, il fallait une cause sérieuse. Elle savait que Pierre ne pouvait librement disposer de son temps ; pour qu'elle l'en priât avec une telle insistance, au risque de lui attirer une scène avec le forgeron, c'est que le motif était grave.

Sur le motif de sa demande, aucune précision. Laconique, cette simple phrase :

J'aimerais beaucoup vous voir. Actuellement je ne puis me rendre au Bourgneuf, votre visite me causerait un grand plaisir. Je n'ose vous demander cette chose qui, cependant, serait le plus cher désir de celle qui se dit affectueusement votre

Marthe SAVOREL.

Enfin, sur le soir, n'y tenant plus, il montra la lettre à Bourdier.

Celui-ci resta perplexe, puis soudain :

— Ma foi, je ne vois guère d'autre solution que celle de te rendre au désir de M^{lle} Savorel. En somme, tu lui dois assez pour lui procurer cette satisfaction-là. As-tu suffisamment d'argent?

— Oh ! oui.

— En ce cas, réponds-lui que tu pars immédiatement ; et puis, tu sais, s'il te manque quelque chose tu n'as qu'à me le demander.

— Merci, père.

Le jeune homme se rendit dans sa chambre, où, de suite, il rédigea un petit mot à l'adresse de Marthe, lui annonçant son arrivée pour le surlendemain

Du Bourgneuf à la gare de Chalon, il faut bien compter onze kilomètres.

Le temps était beau ce jour-là. Pierre avait quitté la maison de bonne heure, ayant l'intention de passer chez M. Pérard.

Madeleine, qui se séparait de son cousin pour la première fois, en ressentit un léger chagrin.

Pierre l'avait doucement consolée :

— Voyons, Leine, ne pleure pas, je ne serai pas longtemps absent. Je te promets de t'écrire dès mon arrivée.

Puis, l'ayant embrassée, il la quitta.

En entrant dans la maison de l'instituteur, quelques minutes plus tard, il trouva celui-ci en train de faire sa toilette.

Pierre s'excusa :

— Entre, petit, fit M. Pérard, tu ne me déranges pas, bonjour. Je ne suis pas en avance pour faire mes ablutions, n'est-ce pas? Que veux-tu, le jeudi j'en profite pour jardiner un tantinet, alors tout s'en ressent. Mais tiens, je ne remarquais pas que tu étais en toilette, où vas-tu donc si « faraud »?

— A Chalon.

— Ah! tu vas me dire curieux, mais qui te mène à Chalon aujourd'hui? est-ce l'envie de vagabonder?

— Non, et il n'y a aucune curiosité à me le demander, d'autant moins que je venais justement vous le dire.

— En ce cas, je suis tout excusé.

— Je vais prendre le train cet après-midi,

— C'est pour un grand voyage? non?

— Je vais à Saint-Florent.

— A Saint-Florent?

— Oui.

— Ah ! ça, tu es le sphinx en personne ; explique-toi, que diable !

En quelques mots, Pierre le mit au courant du désir manifesté par Marthe.

M. Pérard resta rêveur :

— Alors, tu pars?

— Oui, comme vous le voyez. Je venais vous prévenir de mon départ et vous demander par la même occasion si vous aviez quelque chose de particulier à communiquer à M^{lle} Savorel.

— Ma foi ! des commissions spéciales, non ! Transmets-lui nos plus affectueuses amitiés. Dis-lui que nous lui conservons pieusement dans notre cœur la place qu'elle sut y prendre. Pauvre petite ! quelle charmante fille, quelle intelligence, quelle nature ! Ah ! des personnes comme elle on ne saurait jamais trop les admirer, elles sont si rares !

— Je l'aimais bien, fit Pierre à voix basse.

— Il faut dire « je l'aime bien », rectifia le brave homme. « Je l'aimais » ne s'applique qu'à ceux qui ne sont plus.

Le jeune homme baissa la tête :

— Pourvu que ce soit vous qui ayez raison ! fit-il.

M. Pérard eut un haut-le-corps :

— Comment ! supposerais-tu qu'elle fût malade ?

— Je l'ignore, mais une vague impression me dit que je vais au-devant d'un grand chagrin.

— Allons, Pierrot, il ne faut pas avoir de ces idées-là. Elle a sans doute quelque chose à te dire

et qu'elle ne tient pas à ce que Bourdier sache.

Le jeune homme secoua la tête :

— S'il en était ainsi, elle ne me demanderait pas d'effectuer ce long voyage, surtout connaissant mon père. D'ailleurs elle a suffisamment confiance en vous, elle vous aurait écrit ; quitte à joindre à sa lettre un petit mot à mon adresse en vous priant de me le remettre.

L'argument était sans réplique.

— En effet, c'était chose faisable, constata l'instituteur. Ma foi, je ne sais plus que penser !

— Ne pensons pas. Demain je serai fixé et, quoi qu'il en soit, je vous l'écrirai.

— Oui, c'est cela, envoie-moi un petit mot. Allons bon, maintenant c'est moi qui vais être inquiet ! Ah ! sapristi de Pierrot, va, c'était bien la peine de me mettre de pareilles idées dans la tête. Allons, je ne veux pas te retenir plus longtemps car je vois que l'heure s'avance, au revoir, petit, bon voyage et surtout... de bonnes nouvelles.

Sur une poignée de mains les deux hommes se quittèrent.

Depuis plus de huit jours déjà, Pierre était à Saint-Florent, ne quittant pas le chevet de Marthe.

A son arrivée au château, il avait trouvé la jeune fille alitée et dans un tel état de maigreur, qu'il en avait été effrayé.

— Mon pauvre Pierrot, je t'ai fait faire un bien long voyage ; je m'en veux, crois-le ! Cependant, sentant mes forces décliner de jour en jour, j'ai compris qu'il me serait impossible de

l'accomplir. Je tenais à te voir, je n'avais plus d'autre solution à ma disposition. Il faut me pardonner le dérangement que je t'ai causé. J'ai eu peur que l'annonce de ma mort ne te cause un... trop rude coup. Puis je voulais aussi te parler de ton avenir. Sur le papier les mots perdent beaucoup de leur valeur, c'est pourquoi je t'ai demandé de venir jusqu'ici ; et puis... je suis égoïste... je voulais te revoir une dernière fois... Tu ne croyais pas me trouver aussi changée ? Allons, sois franc !

— En effet... qu'est-il donc arrivé.

— Rien, absolument rien d'autre que ce qui devait se produire. Je m'en vais d'un mal que personne ne peut guérir, hélas !

— Ne dites pas cela... par pitié, ne prononcez pas de telles paroles...

De suite, il avait écrit à M. Pérard, puis à Madeleine, leur annonçant la maladie de Marthe et leur faisant savoir qu'il serait sans doute obligé de prolonger son séjour à Saint-Florent.

A présent, Pierre ne quittait plus la malade.

Un jour, il avait attendu le docteur dans le parc, voulant savoir à tout prix.

Le brave homme, un vieil ami de la famille Dubourg, avait, dès les premiers mots, hoché gravement la tête.

— A vous, mon cher ami, je puis parler en toute franchise, vous êtes un homme. M^{lle} Savorel est atteinte d'un mal moral, essentiellement moral, qui la consume lentement. La mort de son père en est, je crois, la seule cause. Contre de semblables affections, la science médicale reste désarmée. Cependant j'ai tout essayé pour

arracher cette existence à la mort qui, inévitablement, la guette. C'est en vain que j'ai déployé tous les moyens en mon pouvoir : persuasion, réconfort, apaisement. M^{lle} Savorel possède une nature trop supérieure, et, en ces âmes-là, malheureusement, le mal a d'autant plus de prise que le cœur, plus élevé, se ferme aux consolations terrestres. Rien ne peut plus être tenté. D'ailleurs la pauvre enfant voit dans la mort la seule guérison de ses souffrances. Lorsqu'un être humain en arrive à cette ultime résolution, nul facteur ne saurait intervenir efficacement. La souffrance morale est terrible et ses ravages sont d'une effrayante rapidité. En ce qui concerne M^{lle} Savorel, je puis vous dire franchement ceci : elle est perdue ! J'en suis à la soutenir au moyen de piqûres. Vous savez que ce sont les remèdes *in extremis*. Pauvre jeune fille, cela me navre !

Épouvanté par l'annonce brutale de cette fin prochaine, Pierre avait quitté précipitamment le docteur. Comprimant les sanglots qui l'étouffaient, il s'était enfui au fond du parc.

Ce n'est qu'une fois seul, qu'il put alors donner libre cours à son immense chagrin. Longtemps il pleura, croyant être le jouet d'un rêve, d'un épouvantable cauchemar. Il ne pouvait se résoudre à envisager pareil écroulement de son idéal ; non, cela n'était pas possible ! le docteur se trompait !

Cependant, Marthe faiblissait de jour en jour. Un matin, comme Pierre entrait dans sa chambre, il la trouva plus fatiguée que la veille. La malade lui fit signe de s'asseoir.

— Pierre, lui dit-elle, dès qu'il eut pris place près du lit, je sens qu'à présent mes jours sont comptés...

Pierre eut un mouvement pour parler.

« ... Ne m'interromps pas. Je comprends, tu essayeras de me détromper, pourquoi ! Je sais dans quelle phase j'entre en ce moment, c'est la dernière, l'épilogue de ma vie. Je ne m'insurge pas, au contraire. Je vois venir la mort comme une fée bienfaisante qui doit m'apporter l'éternel oubli, le seul auquel mon âme aspire. Aujourd'hui je puis encore parler... demain peut-être je ne le pourrai plus.

Pierre pleurait.

« Pourquoi ces larmes ? Vois comme elles sont égoïstes ! Tu pleures en cet instant sur un bonheur qui va m'échoir. Oh ! je sais, tu me regretteras, je sens combien grande est ton affection pour moi, mais il ne faut songer qu'à une seule chose : c'est que je serai bien heureuse et ne souffrirai plus.

« Que cette pensée soit réconfortante pour toi ; qu'elle apporte son apaisement à la douleur que, fatalement, fait naître la perte d'un être qui vous est cher. Tu es jeune, tu as devant toi tout un avenir, auquel tu n'as pas le droit de te soustraire. A présent tu ne t'appartiens plus, tu es l'esclave de l'art qui, seul, doit être ton maître. Tu n'as pas à regarder en arrière, mais devant toi. Ton premier livre est le prélude d'une carrière que j'entrevois brillante ; il ne faut pas ternir l'éclat de ton imagination par la brume malsaine d'un chagrin momentané.

Ne t'arrête pas en route ; plus tard tu ne pourrais plus reprendre ta marche en avant. Marche... marche toujours ; et si tu dois jamais tourner tes regards en arrière, que ce ne soit que pour mesurer le chemin parcouru. »

Fatiguée par ce long discours, Marthe ferma les yeux un instant. Pierre, le cœur brisé, n'osait parler. Ses yeux se remplissaient de larmes.

Marthe les vit :

— Il ne faut pas pleurer, Pierrot. En somme, que suis-je pour toi ? une amie ! Cela se retrouve.

Le jeune homme secoua tristement la tête :

— Non, cela ne se retrouve pas. Si vous me quittez, c'est toute ma vie, toutes mes pensées, tous mes espoirs qui s'en vont avec vous.

— Tu exagères, voyons ! Je comprends, tu es tout au premier chagrin, celui que l'on croit inconsolable. Un jour viendra où, sur ton cœur apaisé, passera le sourire et la grâce d'une femme. L'amour te consolera, et cette douleur, que tu crois si profonde, se dissipera d'elle-même comme fond la brume matinale sous les feux du soleil.

— Jamais ! fit Pierre, non, jamais ! Je ne m'abuse pas, croyez-le ; je sens trop la place que vous tenez en moi pour croire qu'un jour, un autre amour puisse panser la plaie ouverte en mon cœur. Je ne devrais pas vous le dire, excusez-moi, la douleur m'égare. Jusqu'à présent, je n'aurais pu définir le nom du sentiment que vous aviez fait naître en moi ; aujourd'hui seulement, j'en comprends la nature. Ah ! Mademoiselle ! pardonnez-moi... je vous aime.

« Songez quelles douleurs j'ai dû endurer pour

arriver à vous faire un tel aveu ! J'en ai honte, mais je vous sais si bonne ; vous comprendrez que, brisé par la souffrance, je n'ai plus la volonté ni la force de lutter contre moi-même. »

— Pauvre enfant ! fit Marthe en lui tendant la main, je m'en doutais, j'en avais peur. J'aurais voulu pouvoir t'épargner cette chose affreuse, je n'ai pu y réussir, hélas ! A présent, j'ai presque du regret de t'avoir inspiré, sans le vouloir, un tel...

— Taisez-vous, je vous en supplie, ne prononcez pas ce mot qui me torture, murmura Pierre.

— Promets-moi d'être fort... d'oublier. Ah ! je partirais l'âme plus calme si j'avais cette certitude.

— Je vous le promets !

— Merci.

Marthe, brisée par l'effort de sa longue conversation, ferma les yeux, épuisée.

Un instant, Pierre demeura à son chevet ; puis, comme elle semblait reposer, doucement, il dégagea sa main et, sans bruit, quitta la chambre.

Le lendemain, dans la matinée, Madeleine recevait un télégramme. Heureuse à la pensée que Pierre annonçait son retour, elle l'ouvrit précipitamment et, soudain, blanche d'émotion, lut ces quelques mots :

Marthe Savorel décédée, rentrera sous peu.

PIERRE.

TROISIÈME PARTIE

— Pierre, es-tu là? cria Madeleine, du bas de l'escalier.

— Oui.

Légère, la jeune femme monta.

— Je t'apporte le courrier, fit-elle en entrant, je te croyais dehors.

Elle l'embrassa.

Négligemment, Pierre ouvrit les enveloppes et rapidement prit connaissance des lettres.

— Quoi de nouveau?

— Oh! pas grand'chose!... si, cependant, un mot de Pauthier qui me presse pour que je lui envoie le roman promis.

— Il n'est pas terminé?

— Il s'en faut. Tu peux même dire sans crainte de te tromper qu'il n'est même pas encore commencé.

— Tu m'avais dit, cependant, la semaine dernière, que tu y travaillais.

Pierre eut un geste évasif :

— J'en ai seulement tracé les grandes lignes, j'ai le sujet, mais c'est tout.

— Mon chéri! fit la jeune femme en se jetant à son cou, tiens, je te laisse travailler.

Vive et alerte, elle quitta la chambre.

Resté seul, Pierre se mit à réfléchir. Il son-

geait aux événements qui s'étaient déroulés durant ces derniers mois.

Il revoyait son retour au Bourgneuf, après la mort de Marthe Savorel, puis la période de morne abattement qui l'avait suivi. Il lui semblait rêver.

Était-ce bien vrai qu'il était marié?

Son cerveau fatigué ne pensait plus normalement.

Puis, il se souvenait : A son retour, Madeleine l'avait accueilli avec les marques d'une si profonde tendresse que, sans force, incapable de réagir, il s'était réfugié tout entier dans la première affection offerte à son cœur meurtri. bercé par l'amour de la jeune fille, il avait en vain cherché l'oubli.

Sa tête malade se refusait à tout travail, il lui semblait vivre en un monde irréel. Sans énergie, brisé par le chagrin, il avait accepté l'union projetée avec sa cousine, comme on promet souvent, sans réflexion, pour se débarrasser d'un importun.

Cependant un jour était venu où il lui avait fallu se décider fermement. Colporté par les ouvrières de Madeleine, le bruit de son prochain mariage avec son cousin courait déjà par le pays.

Que faire? Le souvenir de la promesse faite à la mourante lui revenait à l'esprit : « J'ai promis d'oublier, je dois tenir mon serment. »

Certes, il n'aimait pas Madeleine de cet amour qui unit l'époux à sa compagne ; tout ce qui vibrait jadis en lui avait été enseveli avec la morte. La même tombe avait pris deux vics.

Cependant il avait pour sa cousine une pro-

fonde affection, celle que l'on éprouve instinctivement pour la compagne de ses premiers ans. Elle se doublait aussi d'une sorte de reconnaissance pour celle qui, aux jours de douleur, s'était doucement penchée sur lui, l'entourant d'une constante tendresse.

Incapable de résister à la destinée qui plaçait inlassablement la jeune fille sur sa route, Pierre, excédé, s'était laissé conduire sans même réfléchir, inconsciemment, comme on s'abandonne à la fatalité.

Depuis trois mois déjà, Madeleine était sa femme ; mais le souvenir de celle qui n'était plus hantait toujours son cerveau désesparé.

Le forgeron qui, jadis, s'insurgeait contre le penchant de son neveu, ne cessait à présent de l'encourager.

Ébloui par le résultat du premier roman de Pierre, il avait tenu à ce que le jeune ménage restât à la maison.

Dans cette intention, il avait fait réparer les chambres du premier étage.

Tout avait été remis à neuf. Une pièce spéciale servait de bureau à Pierre. Elle avait été aménagée en conséquence, rien n'y manquait.

Maintenant, maître Jérôme ne parlait plus que livres, romans, éditeurs. Ces mots qui, jadis, le mettaient en rage, sonnaient, à présent, délicieusement à ses oreilles.

Il avait lu l'œuvre de Pierre. Quelquefois, il en parlait avec lui, admirant sans comprendre, parce qu'on lui avait dit : « C'est bien écrit. »

Lorsque, à l'auberge, il parlait du jeune homme, une sorte d'orgueil lui faisait redresser

la tête. Volontiers il donnait des détails sur les projets de son gendre.

— C'est une tête, allez ! Vous verrez dans quelque temps ! Il sera bientôt le plus cossu du pays ; pensez donc, son premier livre lui a rapporté quarante mille francs !

A l'énoncé de ce chiffre les vigneronns ouvraient des yeux tout grands, et Bourdier de se rengorger.

Cependant, on entamait un quatrième mois. Pierre, honteux de son inactivité, avait, en un sursaut d'énergie, résolu de se remettre au travail. Un schéma de roman était dans ses cartons, cela datait d'avant la mort de Marthe, il le prit et le remit au point.

Cette chose toute simple qu'à l'ordinaire il faisait presque machinalement, lui avait demandé une somme de travail qui l'étonna.

Ses idées s'embrouillaient dès qu'il voulait les asservir.

Malgré tout, il commença. Ce fut terrible. Les phrases dansaient dans son cerveau ; lorsqu'il croyait en saisir une, brusquement elle s'échappait. Morne, il restait là, la plume en suspens devant la feuille étalée devant lui.

Il s'entêta, honteux de lui-même. Des jours entiers il lutta, cherchant à maîtriser l'inspiration vagabonde qu'il sentait se cabrer désespérément. Si, par hasard, une pensée lui venait, brusquement l'image de Marthe se dressait devant ses yeux, et c'était fini.

Comme un enfant, il pleurait, et, durant de longues heures, il restait là, le regard sans expression, fixé droit devant lui.

Maître Jérôme était en plein travail lorsque Pierre pénétra dans la forge.

Pestant, sacrant, jurant contre un rayon récalcitrant qu'il n'arrivait pas à emboîter dans le moyeu qu'il tenait, le forgeron s'entêtait.

— Ça ne marche donc pas ?

— Bougre non, et c'est toujours comme ça, fit le forgeron en se redressant, suffit qu'on soit pressé pour que rien n'aille bien.

Pierre s'approcha :

— Donnez-le-moi, je le ferai.

Bourdier le regarda surpris :

— Voyons, tu n'y penses plus ! t'occupe pas de ça, tu as autre chose à faire que de m'aider.

Et comme Pierre restait sans répondre.

— Tu m'as l'air tout « chose », ça ne va donc pas ?

— Non, pas du tout.

— Qu'est-ce qu'il y a qui t'embête ?

— Je ne sais pas. Rien. C'est la tête qui n'est pas d'aplomb.

Bourdier, silencieux, songeait.

— Alors, ce livre que tu dois faire ?

— Pour l'instant, je n'y travaille pas ; d'ailleurs, dans l'état où je suis actuellement, je n'écirais pas une seule ligne de bonne.

— Tu t'es trop surmené ces temps derniers, reprit le forgeron, et puis ces ennuis par-dessus le marché — il faisait allusion à la mort récente de M^{lle} Savorel — tout ça n'est pas pour te remettre. Il faut te reposer pendant quelques semaines, te promener. Quand il fait un temps comme aujourd'hui, dans l'après-midi tu devrais aller t'asseoir à l'ombre avec Madeleine,

quand ça ne serait que dans le verger ! cela te ferait plus de bien que de rester enfermé dans ta chambre.

— Peut-être... oui... fit évasivement le jeune homme en gagnant la porte.

Une fois seul, maître Jérôme se plongea dans de sombres réflexions :

— Pierre s'est trop surmené, c'est certainement ça qui lui brouille les idées. Il lui faudra beaucoup de repos.

Puis, comme Madeleine entra à la recherche de son mari :

— Il est dans le verger, fit son père, va donc le retrouver.

La jeune femme trouva Pierre assis sous un arbre, les yeux dans le vague. Au bruit de ses pas, il retourna la tête.

— Ah ! c'est toi, Leine !

— Je viens un instant près de toi, fit-elle en s'asseyant ; il fait si bon ce matin !

— En effet.

Câlme, elle lui entoura le cou de ses bras nus, puis, à l'oreille :

— Tu m'aimes bien, hein ?

— Pourquoi cette question ? tu le sais bien.

— Oui, je suis folle ; mais cela m'inquiète tant de te voir triste, j'ai peur !... dis-moi ce qui t'ennuie.

— Rien, ma Leine, rien du tout. J'ai la tête un peu malade, c'est pénible ; voilà la seule cause de ma tristesse. Je devrais écrire, je ne le puis, pourquoi?... je n'ai plus d'idées.

— Quand tu te seras bien reposé, cela ira

mieux. Il ne faut pas te tourmenter pour si peu.

— Puisses-tu dire vrai, fit Pierre d'une voix étrange.

Madeleine le regarda. Cette phrase avait été prononcée sur un tel ton, que la jeune femme en demeura interdite.

Deux larmes lui vinrent aux yeux.

Pierre les vit, cela lui fit de la peine. Il serra Madeleine contre lui :

— Nous sommes deux enfants, murmura-t-il en lui donnant un baiser ; marchons un peu, cela nous fera du bien.

Depuis trois semaines, Pierre n'avait pas écrit une seule ligne. Il se sentait incapable de noter la moindre idée ; ce que voyant, il s'était décidé au repos complet.

Quelquefois il sortait avec Madeleine.

Un jour, celle-ci avait insisté pour aller aux ruines de Montaigu.

Pierre qui, de prime abord, avait résisté, s'était enfin rendu au désir manifesté par la jeune femme.

Arrivés aux pieds des murailles grises, le jeune homme s'était dirigé vers une pierre ronde, en forme de siège, celle que naguère il affectionnait et sur laquelle il venait s'asseoir.

A quelques pas de là, se dressait un monticule de petites pierres, il s'y était assis. Brusquement, se relevant, pâle comme un mort, ses paupières avaient battu l'espace de quelques secondes.

1 Madeleine n'eut que le temps de se précipiter pour retenir son mari qui chancelait :

— Pierre... Pierre... qu'as-tu?

— Rien... ce n'est rien, un étourdissement... la chaleur, sans doute... rentrons, Leine, veux-tu?...

La sueur perlait à son front.

Silencieusement ils avaient repris le chemin de la maison, Madeleine lui donnant le bras.

En rentrant, la fièvre s'était emparée de lui, il divaguait.

Le docteur, qu'on avait fait demander, venait d'arriver.

Il examinait Pierre :

— Ce n'est pas grave, avait-il conclu ; une faiblesse nerveuse extrême, due à un trop grand surmenage intellectuel. Il faudra éviter au malade toutes les émotions fortes. Qu'il se repose, et surtout qu'il n'essaie pas d'écrire, veillez à cela.

Huit jours durant, Pierre avait dû garder le lit. Il lui semblait que toutes ses forces étaient parties.

Plusieurs fois, dans la journée, le forgeron montait auprès de lui :

— Allons, Pierrot, ça ne va donc pas?

— Mais si. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je n'y comprends rien. Demain je me lèverai ; certainement ça ira mieux.

— Repose-toi, tu n'as que cela à faire. Quand tu te sentiras plus fort, nous verrons ; pour l'instant, reste bien tranquille.

Seul, Pierre songeait. Il connaissait la cause de ce mal subit. Malgré tous ses efforts, toute sa volonté tendue pour tenir le serment fait à Marthe, il ne pouvait oublier la morte.

En cette lutte perpétuelle avec sa douleur, ses forces s'usaient lentement.

Cette visite aux lieux où, jadis, il venait rêver à sa Muse, avait été pour lui la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Il n'avait pu dominer le douloureux déchirement causé par ce souvenir.

À présent, une grande lassitude semblait peser sur son cœur et sur son cerveau. Il sentait que jamais il n'aurait la force d'oublier.

Cependant, un jour vint où il put se lever.

Madeleine qui, durant sa maladie, lui avait prodigué les soins les plus attentifs, se réjouissait de le voir peu à peu revenir à la santé.

La pauvrete, qui adorait son mari, ne savait que faire pour lui être agréable. Son dévouement, tout de douceur et d'amour, s'épandait sur l'âme de Pierre comme un baume bienfaisant.

Il en ressentait la délicieuse fraîcheur et, dans son cœur, passait par instant, lorsqu'il songeait à Madeleine, un sentiment de tendresse et d'infinie reconnaissance.

À présent il avait repris ses forces. De cette crise il sortait guéri physiquement, mais plus atteint que jamais dans la source de ses pensées. Néanmoins il voulut encore essayer de réagir.

Dans une suprême tension de tout son être, de toute sa volonté, il résolut de reprendre la plume.

Deux jours entiers, s'isolant, il se jeta dans le travail. Farouche, il lutta contre l'anéantissement qu'il sentait s'emparer de son cerveau.

Jusqu'à les briser, il tendit les cordes de son intellect.

Ce fut désastreux.

A tête reposée, il relut les pages écrites. C'était pitoyable. Désormais, plus rien ne vibrail en lui. De celle dernière bataille avec son intelligence, il sortait vaincu, annihilé. Celle constatation lui serra le cœur.

Nerveux, il prit le manuscrit commencé, puis descendit.

Dans la cuisine, il croisa Madeleine.

— Je vais chez M. Pérard, dit-il en passant.

L'instituteur était à son bureau lorsque Pierre arriva. Joyeusement il reçut le jeune homme :

— Alors, Pierrot, te voilà sur pied? cela me fait plaisir. J'avais craint un moment que tu ne fusses sérieusement malade. Enfin je constate que tu as repris le dessus, j'en suis heureux.

Pierre eut un sourire triste :

— Ah! M. Pérard, oui, j'ai repris le dessus, comme vous dites, mais à quel prix!

Le brave homme le considéra avec étonnement :

— Que veux-tu dire?

— Hélas! j'ai sauvé le corps... mais au détriment de l'esprit. L'homme matériel est guéri, mais l'homme moral est mort.

— Voyons... voyons... que me dis-tu là? Voilà que tu extravagues, à présent!

Pierre lui tendit le manuscrit qu'il tenait.

— Écoutez-moi, fit-il d'une voix sombre, j'ai confiance en vous et ne peux douter un seul instant de votre parole. D'un autre côté, je sais que vous avez pour moi une trop grande amitié pour me mentir ou m'abuser. Mon cerveau est

vide, rien n'en peut plus sortir, je l'ai senti, allez ! Voici un manuscrit que je vous sou mets, il n'est pas long, vous en prendrez immédiatement connaissance et me direz si je me trompe en prétendant ne plus pouvoir écrire !

— Du moment que tu fais appel à ma vieille amitié, je te parlerai franchement. En conséquence, assieds-toi. Je vais regarder ce que tu m'apportes et te donnerai mon impression sans arrière-pensée.

Pierre prit un siège. M. Pérard s'absorba dans sa lecture.

Un silence de mort plana sur ces deux hommes dont l'un, juge suprême, allait décider de l'avenir de l'autre.

L'instituteur venait de terminer la dernière page. Il posa ses lunettes, réfléchit un instant.

— Eh bien ! interrogea Pierre, me suis-je trompé ?

— Non.

Il y eut un instant d'angoisse de part et d'autre, puis l'instituteur reprit :

— Puisque tu as fait appel à mon amitié, je n'ai pas le droit de démentir de ton estime en te faisant l'aumône d'un pieux mensonge. Entre ce que je viens de lire et tes écrits d'autrefois il y a exactement la différence existant entre la lumière et l'ombre.

« Ton premier roman est merveilleux comme pureté de style, comme élévation de pensée. On y sent un souffle de beauté, de noblesse qui vous empoigne dès les premières pages. C'est une œuvre.

« Ce que je viens de lire est navrant. Rien

n'y passe qui rappelle ton talent, c'est une copie ayant la valeur de celle d'un débutant. Pauvre Pierre ! La souffrance à une dose raisonnable fait naître des sentiments qui souvent fortifient un talent, la tienne fut trop forte, elle a tué le penseur. T'u l'aimais donc bien ? »

Honteux de voir son secret découvert, Pierre baissa la tête.

— Oh ! inutile de me cacher la vérité, mon pauvre enfant, je l'ai devinée il y a longtemps. Comme tu as dû souffrir ?

— Pourquoi n'en suis-je pas mort ? fit Pierre en pleurant.

M. Pérard restait silencieux, la douleur du jeune homme lui faisait de la peine.

— Il ne faut pas désespérer, cela peut revenir. Que diable, un homme comme toi ne peut...

Pierre l'interrompit d'un geste :

— Jamais, je le sens, je ne pourrai faire quelque chose de bien. Ma pensée est morte, et, vous le savez, les morts ne reviennent pas ! Je vous remercie du fond du cœur de votre franchise, si brutales qu'en soient les conséquences. Votre amitié pour moi est sans bornes, vous venez de me le prouver. Je devrais regretter de ne plus pouvoir écrire, je n'en ai pas le courage ; cela m'était devenu trop pénible et me rappelait de trop cruels souvenirs.

« Marthe n'est plus, il ne m'est plus permis de regretter autre chose que sa perte. Ce court moment de ma vie restera en ma mémoire comme un rayon de soleil.

« Mon livre, gardez-le précieusement, c'est le premier et dernier roman de Pierre Bourdier. »

M. Pérard, les yeux humides, essaya de parler. Sa gorge, contractée, ne pouvait articuler un seul mot. Il tendit les bras au jeune homme qui s'y jeta.

Rentré dans sa chambre, Pierre se mit à son bureau. En sa tête, il repassa les événements des derniers jours, il se sentait plus las que jamais.

Cette suprême épreuve avait absorbé les dernières parcelles de son énergie. Il ne pleurait plus, il ne pouvait plus pleurer.

Il lui semblait que toute sa sensibilité était partie.

Se levant, il fit quelques pas dans la chambre, ouvrit la fenêtre. Au dehors le soleil resplendissait sur les coteaux, la nature toute entière chantait la joie de vivre.

Ce spectacle qui, à l'ordinaire, lui causait une douce émotion, le laissa presque indifférent.

Il se dirigea vers sa bibliothèque. Ses regards coururent machinalement sur les reliures. Il prit son roman, le considéra un instant, puis le reposa sur le rayon.

Cependant, au contact du livre qui représentait une des plus belles phases de sa vie, il eut un tressaillement involontaire. En un éclair, passa la vision des jours lointains où, sous l'égide d'une Muse, il s'était élevé au-dessus du borbier humain.

A présent il y retombait.

Naguère il s'en fût effrayé ; aujourd'hui cette chute le laissait calme.

Sur sa table, il se mit à entasser tous les feuil-

lets noircis qui dormaient dans leurs cartons.

Toute son âme de rêveur reposait là. Il considéra la pile de papier d'un regard terne.

Avec acharnement il fouilla les meubles, ouvrit les tiroirs, cherchant tout ce qui lui rappelait le passé.

— Puisse une main sacrilège ne jamais profaner ces pages dont la moindre ligne représente une parcelle de mon rêve, un frisson de mon âme. Rien, absolument rien ne doit survivre à la déchéance de Pierre Bourdier.

Une dernière perquisition, un dernier regard, puis Pierre, prenant la liasse de manuscrits, descendit à la forge.

Elle était déserte.

Il s'approcha du foyer, en remua les charbons ; ils étaient encore rouges.

Le soufflet, brusquement tiré, gronda sourdement. Une flamme claire fusa du foyer.

Le malheureux tendit la main vers les papiers empilés près de lui.

Au moment de les livrer à la flamme, il eut une hésitation. Son cœur se serra. L'image de Marthe apparut à ses yeux. En reculant, il lâcha le soufflet. Il lui sembla que la morte lui faisait un signe de reproche.

— Oui, murmura le pauvre garçon, à présent je suis indigne de vous. Que la fumée qui, dans un instant, s'élèvera de ce qui furent mes œuvres, monte aux cieux et qu'elle implore, pour celui dont la pensée est morte, le pardon qu'il demande à genoux.

Les papiers jetés sur le foyer répandirent une épaisse fumée, puis, soudain, sous le vent

du monstrueux soufflet, une flamme claire jaillit, qui jeta dans la forge une éblouissante lueur.

Et cette fumée toute blanche, qui semblait porter en elle l'âme du pauvre Pierre, monta, légère, dans le ciel pur.

A la voix du forgeron Pierre sursauta.

— Que fais-tu là ?

Le jeune homme se retourna. Il était si blanc, malgré les derniers rayons de la flamme qui jetaient leurs reflets pourpre sur sa face blême, que Bourdier recula.

— Que fais-tu ?

— Ma conversion, fit Pierre.

Le forgeron demeurait hébété. Du doigt, il désigna la forge :

— Que brûles-tu là ?

— Mes œuvres.

— Comment ! Je ne comprends pas, fit Jérôme, pris soudain d'une crainte vague.

— C'est bien simple. Lorsqu'une chose est usée ou brisée, on en rachète une autre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais lorsque cette chose se nomme l'intelligence peut-on la remplacer ?

Le forgeron roulait des yeux égarés.

Pierre reprit :

— Vous allez comprendre : Lorsque vous possédez une plante rare, délicate, nécessitant des soins constants, vous l'entourez de toute votre attention pour en obtenir d'abord une fleur qui réjouira votre vue, ensuite un fruit qui sera le couronnement de votre travail. Mais si, à

l'instant où la fleur s'épanouit, le diligent jardinier, brusquement l'abandonne, que devient la pauvre chose qu'est cette fleur ? Elle se flétrit et tombe sur cette terre qui lui donna naissance.

— Évidemment ! dit Jérôme qui ne comprenait pas.

Pierre continua :

— Je fus cette plante. Sous les chauds rayons d'un radieux soleil, jadis entouré des soins nécessaires donnés par une intelligence supérieure, j'ai poussé. La fleur de mes rêves s'est épanouie dans toute sa splendeur. Hélas ! à l'instant même où la fleur allait se muer en fruit, le vigilant jardinier s'en fut dans un autre monde. A présent, privée de soins et de lumière, la plante demeure, mais la fleurette, trop tôt abandonnée, s'effeuille et tombe.

Maître Bourdier venait de comprendre, il devint pâle :

— Voyons, tu divagues... un talent comme le tient ne peut...

Pierre l'arrêta :

— Si j'eus du talent, il n'est plus !

— C'est impossible, allons, Pierrot, tu es encore malade, tu n'as pas ta raison.

— Si.

Il eut un rire glacial qui fit frissonner le forgeron.

— Seule ma raison a survécu ; tout le reste n'est plus à présent qu'un souvenir.

— Enfin on ne s'abandonne pas ainsi au découragement, que diable, on lutte.

— Depuis l'âge de quinze ans j'ai lutté pour la réalisation de mon idéal, je suis incapable,

à présent, de faire quoi que ce soit pour réagir. A l'usage, tout se détériore, ma volonté est usée.

— Alors ! interrogea Jérôme accablé, tu ne veux plus écrire ?

— Non, jamais. D'ailleurs, père, le métier de forgeron n'est-il pas un excellent métier !

Cette phrase cingla ironiquement Bourdier. Il comprit qu'à présent tous les rêves échafaudés sur l'avenir s'écroulaient.

Son entêtement d'autrefois, en contrariant la destinée de Pierre, avait consumé ses forces.

La phrase jetée ici-même par M. Savorel, comme une prédiction, lui revint à la mémoire :

« Vous regretterez votre conduite envers Pierre, oui, plus tard, vous la regretterez. »

La vision de celui que, jadis, dans cette même forge, il avait brutalement jeté dehors, se dressa devant lui.

Jérôme recula, fermant les yeux.

Le visage soudainement calme, Pierre vint à lui :

— Soyez heureux, père, Pierre Bourdier, le gribouilleur de papier, n'est plus ; aujourd'hui vous venez de retrouver Pierre, le forgeron !

Puis, sans se retourner, il sortit.

Lorsqu'un instant plus tard, Madeleine, à la recherche de son mari, pénétra dans la forge, elle trouva son père, assis contre l'enclume... et qui pleurait.

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 11 albums : 76 fr. ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

